

369
sign

ORIGINE

D E

TOUS LES CULTES.

ORIGINE

D E

TOUS LES CULTES

R. 159

ORIGINE DE TOUS LES CULTES

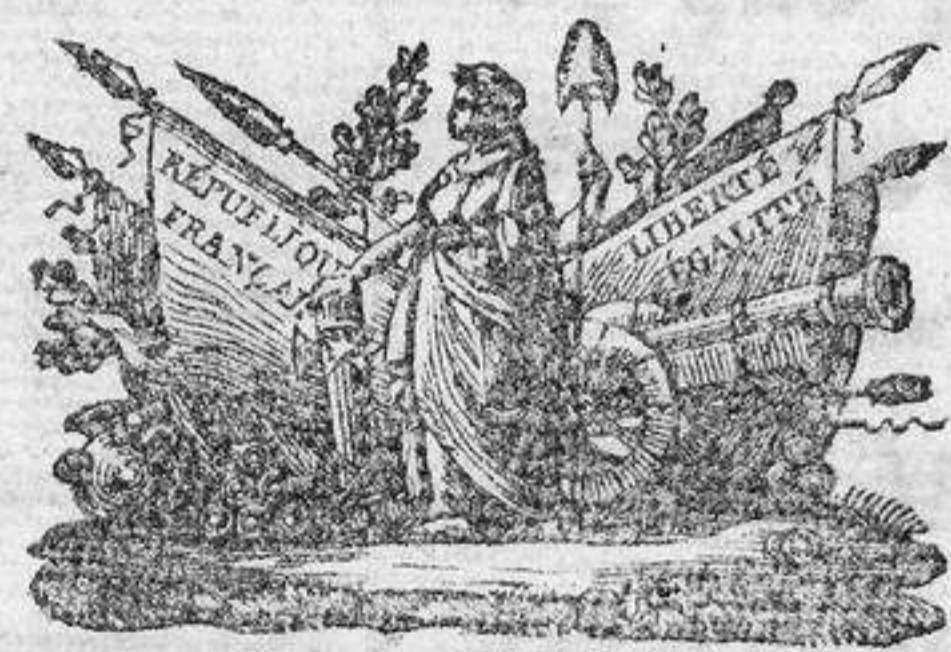
o u

RELIGION UNIVERSELLE.

PAR DUPUIS, Citoyen François.

PREMIÈRE PARTIE

DU TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez H. AGASSE, rue des Poitevins.

L'AN III. DE LA RÉPUBLIQUE, UNE ET INDIVISIBLE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

ORIGINE

DE TOUTS LES CULTES

ou

RELIGION UNIVERSELLE.

PAR DUPUIS, Citoyen François.

PREMIÈRE PARTIE

DU TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez H. AGASSE, rue de Poissy.

LAN III. DE LA RÉPUBLIQUE, ONE ET INDIVISIBLE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

ÉPIÎTRE

A MA FEMME.

UNE Epître dédicatoire a été presque toujours un monument, que l'indigence et la bassesse élevoient à l'opulence et à la grandeur. Ces louanges intéressées, que prodiguoit servilement un Auteur aux Enfans de la fortune, faisoient rougir les Muses, n'honoroient jamais celui qui les recevoit, et déshonoroient toujours celui qui les donnoit. Pour moi, quand j'écrivois cet Ouvrage, lorsqu'il y avoit

encore des Grands, je ne souillois point d'une pareille tache les premières pages de mon Livre ; c'étoit sous les auspices de l'hymen, qu'il devoit paroître, et la plus belle des Muses, Erato, gravoit sur son frontispice le nom de l'Amour. Eh! qui devoit, à plus juste titre, recevoir l'hommage de mon travail (1), que celle qui

(1) L'épouse de l'Auteur a un titre sacré à la dédicace de cet Ouvrage. C'est elle qui en a sauvé des flammes la plus grande partie, que l'Auteur y alloit livrer, par un sentiment violent de haine contre les Gens de Lettres, qui persécutent ceux qui travaillent à éclairer leur Siècle.

*tu as vu éclore le premier germe
de mon système, qui en a aidé
le développement, suivi les
progrès; qui a consenti à s'ex-
patrier pour le publier, et qui
a su adoucir la fatigue et l'en-
nui de seize années de pé-
nibles recherches, par les
charmes de la société la plus
douce? Depuis vingt-deux
ans que l'hymen nous unit,
tu as répandu le bonheur sur
tous les instans de ma vie.
Bonne mère, bonne épouse,
bonne amie, bonne citoyenne,
simple, franche, généreuse,*

tu as joint à la philosophie
des mœurs celle des opinions,
et la raison la plus épurée au
caractère le plus égal. La
sérénité de ton front, image
de la tranquillité de ton ame,
inspire une douce gaieté à
ceux qui vivent dans ta so-
ciété. Ton époux et les livres
ont toujours été ta passion
la plus forte ; l'aimer et t'ins-
truire sont ton plus doux plai-
sir. L'éloge le plus grand,
qu'on puisse faire de ton
goût, c'est ton estime pour
Voltaire, à qui tu consacres

tout le temps, que te laissent les soins économiques de ta maison, dont le bon ordre est le fruit de ta surveillance et de ton travail. S'il te reste quelques momens, après avoir épuisé toute ton admiration sur les productions de ce génie immortel, dont la nature n'offrit jamais que cet exemple, tu pourras jeter un coup-d'œil sur les Ouvrages de ton époux. Son esprit, comme son cœur, est à toi. Son nom augmentera pour toi l'intérêt de cette lecture, et ta ten-

*dresse pour l'Auteur te dérob-
bera les défauts de l'Ouvrage.
Lis-moi, et je serai ample-
ment payé de mon travail.
C'est de toi seule, que le
Public le recevra. Il eût été
brûlé sans toi. Je tiens plus
à cette Epître, qu'au reste
de l'Ouvrage.*

DUPUIS.

PRÉFACE.

QUOIQUE cet Ouvrage porte le titre de *Religion Universelle*, il s'en faut de beaucoup, que j'aie prétendu y établir une Religion, qui dût être admise par tous les Peuples. Une telle sottise n'entra jamais dans ma tête. J'analyse les opinions des autres, et me garde bien d'en créer une. Le génie de l'homme, qui peut expliquer les Religions, me paroît bien au-dessus de celui qui en fait; aussi est-ce à la première gloire que j'aspire. C'est au Public à décider, si je l'ai méritée. Je ne dissimule pas, que je l'ai cherchée, non point par la vanité de passer pour avoir fait ce que d'autres n'avoient jamais fait avant moi; mais par amour pour la vérité, dont j'ai soif, ainsi que de la justice. Tout mon travail a pour objet de connoître, dans quels rapports nos Pères nous ont mis avec la Nature et avec la Divinité, et d'écarter le voile mystérieux, sous lequel ils ont voilé la science religieuse. J'examine, non pas ce qu'on doit penser de la Divi-

nité ou de la cause éternelle, qui meut le monde, et qui m'a produit; mais ce qu'en ont pensé les hommes de tous les siècles et de tous les pays. Existe-t-il un Dieu, ou une cause suprême, vivante, intelligente, souverainement puissante, éternelle et incompréhensible à l'homme? C'est ce que je n'examine pas, et que je crois inutile d'examiner; non-seulement parce que cela me paroît clair, mais encore, parce que cette question n'entre pas dans le plan de mon Ouvrage; puisque je ne suis que l'historien des opinions des autres, et que je ne donne point la mienne, qui d'ailleurs importe peu à mes Concitoyens. Qu'est-ce que l'Âme? est-elle immortelle? Toutes ces questions philosophiques n'entrent dans mon travail, que comme partie historique, et nullement dogmatique. Comme Citoyen, je donnerai le premier l'exemple de la soumission à toutes les opinions, qui formeront le vœu général; sur-tout, quand elles tendront à fortifier le lien de la morale et de la législation, et à rendre

l'homme meilleur. Comme Philosophe, je me garderai bien de commander aux autres une opinion, et de me placer entre mon semblable et la Divinité. Tout homme a, comme moi, le droit de ne voir que lui et la Nature, et de fixer les rapports, dans lesquels il croit devoir être avec elle, sans opinion intermédiaire.

Cet Ouvrage n'aura donc d'autre but, que de remonter à la source de nos opinions religieuses, d'en fixer l'origine, d'en suivre les progrès, et les formes variées; de faire appercevoir la chaîne commune, qui les unit toutes, et de proposer une méthode générale, pour en décomposer la masse informe et monstrueuse. Je ne parlerai point des Religions révélées, parce qu'il n'en existe point, et qu'il n'en peut exister. Toutes sont filles de la curiosité, de l'ignorance, de l'intérêt et de l'imposture. Les Dieux, chez moi, sont enfans des hommes; et je pense, comme Hésiode, que la terre a produit le Ciel (1). Aussi l'Ou-

(1) Theogon. v. 126.

vraie a-t-il toute l'imperfection de son Auteur. La plupart de ceux qui ont écrit sur l'antiquité religieuse ne nous ont donné que des notions, ou fausses, ou incomplètes. Ils avoient, avant d'écrire, une opinion faite; et ils n'ont travaillé que pour rassembler des preuves propres à lui donner quelque vraisemblance. Alors leurs études, leurs efforts n'ont servi qu'à les égarer, en ne leur montrant que ce qu'ils vouloient voir. Ils avoient déjà un système, et ils ont étudié l'antiquité, afin de trouver de quoi l'établir. Pour moi, au contraire, en étudiant l'antiquité, j'ai tâché de saisir son esprit le plus universel, et de faire sortir mon système du résultat de mes recherches, et de l'ensemble d'une foule de matériaux épars, que j'ai rapprochés, comparés et liés entre eux. C'est l'antiquité elle-même, qui, bien étudiée, bien approfondie, a formé et fixé mon opinion sur elle. C'est elle qui m'a conduit, comme par la main, à la conclusion, que j'ai ensuite mise en principe; et j'ai eu la satisfaction de voir, que la

marche, qu'elle m'avoit tracée, étoit absolument celle de la Nature. Chez moi, la première Religion et la plus universelle se trouve être celle, qui est la première dans l'ordre de nos idées, et la plus naturelle à l'homme. L'empire des sens y précède les ouvrages de la réflexion; et on y voit, que les notions puisées dans l'ordre physique ont existé, durant bien plus de siècles et chez un bien plus grand nombre d'hommes, que les abstractions métaphysiques postérieurement imaginées. L'homme, chez moi, commence par où les autres le font finir, et finit par où on le fait vulgairement commencer (1). Ce n'est

(1) Les Chrétiens supposent, que l'homme reçut primitivement de la Divinité même les véritables notions de l'Être suprême intellectuel, et qu'il ne chercha la Divinité dans les objets matériels, que lorsqu'il eut oublié le Dieu invisible, à qui fut adressé son Culte originaiement dans l'enfance du monde. C'est une erreur grossière, que repousse le bon sens, et que détruit notre Ouvrage.

point un Etre imbu primitivement des notions de l'être incorporel, et adorateur d'un Dieu invisible, qui s'abaisse ensuite jusqu'au culte de l'être corporel et visible, par oubli du premier. Au contraire, ici l'homme adore son Dieu où il voit s'exercer son action puissante, et il place dans la cause visible l'origine suprême et primitive de tous les effets, qu'il lui voit produire. Ce ne fut que long-temps après, qu'il imagina le besoin d'une cause supérieure, et il la chercha partout où il ne voyoit rien, et où il ne pouvoit rien voir. Car s'il l'eût vue, elle eût cessé d'être cette cause, et elle eût rentré dans l'ordre du monde visible. Cette marche, que je suppose à l'esprit, est entièrement conforme au grand axiome, que toutes nos idées nous viennent des sens; mais elle est l'inverse de celle que l'on fait communément tenir aux hommes, dans l'opinion des Juifs et des Chrétiens. Il résulte seulement de-là, qu'ils ont tort, et qu'ils ne sont en contradiction avec moi, que parce qu'ils le sont avec le bon sens

et

et avec la nature elle-même. Les conséquences, qui peuvent suivre de nos principes, n'entrent pas dans notre plan. Le principe seul doit être bien établi; le reste suit nécessairement, et le plus ou moins d'opinions et d'idées renversées ne peuvent entrer en calcul aux yeux de la raison. Eh! aurois-je jamais écrit, si j'eusse, à chaque pas, regardé les conséquences? Posons les principes; le lecteur tirera les conséquences. C'est à elles à changer et détruire les fausses opinions, et non pas à celles-ci à les arrêter dans leur marche. Il est dur, je le sais, de revenir sur ses pas; mais il est encore plus humiliant de n'oser jamais abjurer de longues erreurs. Nous sommes tous nés pour sentir l'impression de la vérité; et l'éducation, qui nous dégrade, nous livre tous à l'imposture. Osons penser par nous-mêmes, et nous serons les vrais enfans de la Nature.

J'ai d'abord fixé l'idée, qu'on a dû attacher à ce mot *Dieu*, et qu'il doit réveiller en nous; persuadé que je suis, que les définitions précises

sont nécessaires, quand on veut s'entendre, sur-tout, quand il s'agit d'idées abstraites, telles que celle de cause. La Nature entière et seule s'est présentée tout-à-coup pour remplir cette grande idée de cause universelle ou de Dieu. Les hommes fameux par leur puissance, et respectés pour leurs bienfaits envers l'humanité, ont aussitôt disparu devant ce nom auguste, et les effets n'ont pu usurper les titres sacrés de la cause; à plus forte raison, les animaux, et les simulacres ont-ils dû être retranchés du nombre des Dieux. Tout ce qui ne porte pas le caractère d'être improduit et indestructible, et d'agent éternel, souverain, n'ayant jamais pu être pris par aucune nation, par aucun homme pour Divinité, dans le sens que j'ai cru devoir donner à ce mot, et qui est le seul qu'il puisse avoir, il n'est donc resté que l'Univers lui-même, qui pût soutenir l'immense idée, que le nom de Dieu doit présenter. L'Univers-Dieu ou cause et regardé comme tel, voilà mon premier chapitre. Cette

conclusion, qui a résulté nécessairement de la définition posée en principe dans ce chapitre, a reçu une entière confirmation dans les chapitres suivans du même Livre. J'y ai prouvé, par les témoignages historiques de tous les peuples du monde, par l'inspection de leurs monumens religieux et politiques, par les divisions et distributions de l'ordre sacré et de l'ordre social, enfin par l'autorité des anciens Philosophes, que c'est à l'Univers et à ses parties, que primitivement et le plus généralement les hommes ont attribué l'idée de la Divinité. Ainsi ce qui a dû être se trouve avoir été effectivement. Cette vérité, qui a déjà été apperçue par d'autres, m'a conduit à une seconde, qui paroît leur avoir échappé, quoiqu'elle fût cependant une conséquence nécessaire de la première; c'est que le premier moyen d'explication, et celui que plus généralement on puisse employer, doit être de rapporter au jeu des causes naturelles les anciennes fictions sur la Divinité. Les Dieux étant la Na-

ture elle-même, l'histoire des Dieux est donc celle de la Nature; et comme elle n'a point d'autres aventures, que ses phénomènes, les aventures des Dieux seront donc les phénomènes de la Nature mis en allégories. Cette conclusion, qui me paroît incontestable, m'a conduit naturellement aux principes du système véritable d'explications, qui, malgré ses difficultés, est néanmoins le seul, qu'il soit permis d'admettre, d'après la nature même de l'ancienne Religion du monde, et qui est encore la moderne. Car presque rien n'a changé. Cette assertion étonnera encore, mais j'en démontrerai la vérité par la suite. A cette première partie de mon Ouvrage, où j'ai tâché d'établir la nécessité d'un système d'explications, qui s'appuyât sur la Physique et sur l'Astronomie, succède une seconde partie, qui contient les principes du système, et trace la marche qu'il faut suivre.

C'est dans la Nature elle-même, que j'ai puisé les idées fondamentales de ma nouvelle méthode. J'ai mis

l'homme en présence avec elle, dans le premier chapitre de cette seconde Partie, et j'ai fait passer sous ses yeux les différens tableaux, qu'offre l'Univers dans ses divisions les plus marquées, et dans le jeu de ses principaux agens. Le premier spectacle, que je lui ai présenté, est celui de la Lumière et des Ténèbres, qui sont dans un éternel contraste avec elle; celui de la succession des jours et des nuits, l'ordre périodique des Saisons et la marche de l'Astre brillant qui en règle le cours; celle de la Lune sa sœur et sa rivale, qui prend en main le sceptre de l'Olympe, lorsque celui-ci l'a abandonné, pour porter la lumière et la vie dans l'hémisphère inférieur, que couvroit la nuit, tandis que le Soleil nous dispensoit le jour. La nuit et les feux innombrables, qu'elle allume sur l'azur des Cieux; la révolution des Astres plus ou moins longue sur notre horizon, et la constance de cette durée dans les étoiles fixes; sa variété dans les Etoiles errantes, ou les Planètes; leur marche directe ou retrograde,

xxij *P R É F A C E.*

leurs stations momentanées, les phases de la Lune croissante, pleine, décroissante, et dépouillée de toute lumière; le mouvement progressif du Soleil de bas en haut, et de haut en bas, d'où résulte la variation de la chaleur, de la durée des jours, et des différentes températures de l'air; l'ordre successif des levers et des couchers des étoiles fixes, qui marquent les différens points de la course du Soleil, tandis que les faces variées que prend la Terre, marquent ici-bas les mêmes époques du mouvement annuel du Soleil; la correspondance de celle-ci dans ses formes avec les formes célestes, auxquelles s'unit le Soleil; les variations, que subit cette même correspondance, durant une longue suite de siècles; la dépendance passive, dans laquelle la partie sublunaire du monde se trouve vis-à-vis la partie supérieure à la Lune; enfin la force éternelle, qui agite toute la nature d'un mouvement intérieur semblable à celui qui caractérise la vie: tous ces différens Tableaux, exposés aux regards de l'homme, ont formé

le grand et le magnifique spectacle, dont je l'environne au moment où je suppose, qu'il va se créer des Dieux, ou donner ce nom aux causes éternelles des effets merveilleux, qui, sans cesse, se reproduisent sous ses yeux. Je dis, que la Nature elle-même les lui avoit indiqués, en lui parlant ce langage si pittoresque, et en lui montrant ces tableaux enchanteurs. Je prouve ensuite, qu'il l'a entendue et qu'il ne s'est point mépris sur la toute-puissance et sur la variété de ces causes partielles, qui composent la cause universelle. Pour le prouver, j'ai ouvert les livres, où l'homme a, dès la plus haute antiquité, consigné ses réflexions sur la Nature, et j'ai fait voir, qu'aucun de ces tableaux n'a été oublié. Donc c'est là ce qu'il a chanté; c'est là ce qu'il a adoré; et c'est là le sens, que nous devons donner aux savantes allégories qu'il a jetées, comme un voile sacré, sur tous ces Tableaux. J'ai fait voir, qu'il a été frappé de l'action du Ciel sur la Terre, des rapports qui les unis-

xxiv *P R É F A C E.*

soient l'un à l'autre, et qu'il a établi dans la cause universelle la distinction de la cause passive et de la cause active; ce qui a placé le Ciel et la Terre, Uranus et Ghé, à la tête de toutes les Cosmogonies: c'est le sujet de mon second Chapitre. Je donne la subdivision de ces deux grandes causes dans leurs parties principales, d'où naît la généalogie des Dieux, enfans des deux premières causes, ou du Ciel et de la Terre. C'est la matière du troisième et du quatrième Chapitre, dans lesquels j'ai recomposé toute la science ancienne, et sur-tout l'Astronomie sacrée. Je donne aussi l'exposé des principes, d'après lesquels la partie active est censée modifier et subjuguier l'autre. De la division des causes, je passe à celle des principes, qui se partagent en principe de Lumière et de bien, et en principe de Ténèbres et de mal; ce qui comprend le système fameux des deux principes, Dieu et le Diable, qui font la base de toutes les Religions. C'est le sujet de mon cinquième Chapitre. L'Univers étant

ainsi organisé et subdivisé dans ses parties principales, je lui donne une ame, qui produit tous ses mouvemens, et qui répand l'activité et la vie dans tous les corps où elle se manifeste. Cette ame immense, étant souverainement intelligente, devient la source d'une foule innombrable d'intelligences dans toutes les parties actives de la Nature, qui concourent à l'action universelle du grand Tout, être vivant, animé et intelligent; enfin Dieu unique, qui réunit toutes les causes en lui, et qui renferme tous les effets sous sa puissance. L'homme vient ensuite, qui, par des abstractions de son esprit, sépare la Divinité, l'intelligence, et la vie du monde, du monde lui-même, pour enfanter un Dieu et un Monde intellectuel. Là finit ma méthode, où finit la Nature.

Le système ainsi organisé devient l'instrument, qui me sert à résoudre toutes les énigmes sacrées, et à décomposer tous les monumens du culte religieux de tous les Peuples.

J'essaye d'abord ma méthode sur

les grands Poèmes, dont les débris composent la masse confuse de la Mythologie Egyptienne et Grecque. Les principaux sont le Poème des travaux d'Hercule, de Thésée, de Jason; les courses ou voyages de Bacchus, d'Osiris et d'Isis, qui tous sont des Poèmes solaires ou lunaires, dont le Soleil ou la Lune sont les héros, et dont le Ciel est le théâtre. Je cherche ensuite à reconnoître encore le Soleil, sous d'autres formes et sous d'autres noms, tels que sous ceux d'Ammon, de Pan, d'Apis, d'Omphis, de Mnevis, de Mithra, de Thor; en général, sous toutes les formes empruntées, soit du Belier, soit du Bouc, soit du Bœuf. Je le retrouve ensuite sous une forme plus élégante, revêtu de toutes les graces de la jeunesse, sous les noms d'Apollon, d'Adonis, d'Horus, d'Atys; puis dégradé par le temps, il offre la barbe de la vieillesse, sous les noms de Sérapis, d'Esculape, de Pluton, et alors il s'entortille du Serpent mystérieux, qui ramène les Hivers. J'examine aussi l'origine du

culte des Animaux , des Plantes et des autres Symboles sacrés , et celle de l'Écriture hiéroglyphique.

Après cet essai , qui justifie par son succès la bonté de ma méthode , je pénètre dans le sanctuaire des Prêtres , et j'écarte le voile , sous lequel ils cachotent leurs mystères. Ici est un traité complet sur tous les mystères en général , et un autre également complet sur la Religion Chrétienne.

Le premier de ces deux traités présente l'origine des mystères , leurs espèces différentes , et un précis de tout ce qui tient à l'historique des initiations anciennes , à leur cérémonial et aux fonctions sacerdotales.

Dans la seconde partie de ce traité , on trouve un examen philosophique des mystères considérés dans leurs rapports avec la Politique et la Morale.

Dans la troisième , on trouve l'explication détaillée des formes Astronomiques et Physiques , qui y étoient employées , et de la théorie des ames , qui y entroit , par une suite néces-

xxviii P R É F A C E.

saire des idées hyper-cosmiques, que les Spiritualistes y mêlèrent.

Le second traité, destiné tout entier à l'examen du système religieux des Chrétiens, se divise également en trois parties.

La première contient l'explication de la Fable sacrée de l'introduction du mal dans le monde, par le fameux Serpent des Hespérides, qui séduisit Eve, et qui rendit nécessaire l'arrivée d'un Réparateur, qui pût régénérer la Nature. Cette Fable se trouve dans le second chapitre de la Cosmogonie Hébraïque, connue sous le nom de *Genèse*.

La deuxième traite du Réparateur, de sa naissance, de sa mort, et de sa résurrection; et elle nous présente l'ensemble de tous les traits, qui lui sont communs avec Mithra, Adonis, Horus, Atys, Osiris, etc. enfin, qui prouvent jusqu'à l'évidence, que ce Réparateur désigné, sous le nom de *Christ* par les Chrétiens, n'est que le Soleil, ou la Divinité adorée par tous les Peuples,

sous tant de formes et de noms différens.

La troisième partie, beaucoup plus abstraite que les deux premières, contient une explication de la fameuse Triade des Chrétiens, ou de la triple unité, connue sous les noms de *Père*, de *Fils* et d'*Esprit*.

Toute cette partie mystérieuse de mon travail est terminée par une explication complète d'un Ouvrage fameux par son obscurité, et connu sous le nom d'*Apocalypse de S. Jean*. Ce monument des anciennes initiations est décomposé dans toutes ses parties, et analysé avec succès par ma méthode, de manière à ce qu'on reconnoisse sans peine, que la plupart des animaux mystérieux, qui y sont mis en scène, sont empruntés du Ciel, ou de la voûte azurée, sur laquelle l'Auteur appelle sans cesse nos regards. On remarque sur-tout, qu'il a pour base le dogme des deux principes, commun à tous les mystères anciens, et qu'il contient une théorie des voyages de l'ame à travers

les Sphères, au moment où elles vont à la mort se réunir au feu Ether, et à la région lumineuse, d'où elles étoient descendues. Il a aussi pour but de réveiller dans l'esprit des initiés la frayeur, que l'on cherche toujours à inspirer aux hommes, par l'idée de ces grandes catastrophes, qui viennent à des époques périodiques détruire la Nature, en punition des crimes des hommes. Cette ruse sacerdotale fait l'objet d'un petit traité particulier, qui précède mon explication de l'Apocalypse, sous le titre d'*Apocatastases*, ou de *Restitutions du Monde* détruit soit par l'eau, soit par le feu. J'y joins un Mémoire, que j'ai publié, il y a long-temps, sur l'origine des constellations, et sur-tout des signes du Zodiaque.

Je termine tout ce grand travail par un petit abrégé de la science Astronomique, par une nomenclature des différentes constellations, et par l'exposé et l'explication des fictions qui ont été faites dessus, afin que le Lecteur, qui voudra essayer de résoudre les énigmes sacrées des différens

P R É F A C E. xxxj

Peuples anciens et expliquer d'autres Fables, ait sous sa main l'instrument nécessaire pour ces sortes de recherches. J'y joins le Tableau des Parana-tellons, et les anciens Calendriers. La carrière est ouverte à tous, et le champ n'est pas, à beaucoup près, entièrement moissonné. Mais la méthode est trouvée; le temps, la sagacité et la patience feront le reste. Il me suffit d'avoir donné le premier exemple, et d'avoir tracé la route, qui doit guider tous ceux qui veulent parcourir avec succès les détours des Labyrinthes sacrés, et ne pas s'égarer au milieu des ruines confuses des anciens Temples, dont les débris sont épars sur toute la surface de la Terre. Le fil des connaissances Religieuses étoit perdu, depuis bien des siècles; puisqu'il est retrouvé, qu'il nous serve à lier entre elles des générations et des peuples, qui sembloient oubliés ou même perdus dans la nuit des temps, et n'appartenir qu'à la terre immense des chimères. Je consacre aux hommes de tous les pays, et de tous les siècles,

ORIGINAL

xxxij *P R É F A C E.*

mon Ouvrage. J'ai jeté l'ancre de la vérité au milieu de l'Océan des temps. Si j'ai vécu utilement pour mes semblables, ma destinée est remplie.

Fin de la Préface.

ORIGINE

ORIGINE
DE TOUS LES CULTES,
O U
RELIGION UNIVERSELLE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

L'UNIVERS-DIEU (1).

LE nom de Dieu est un mot vide de sens, s'il ne désigne la cause universelle, et la puissance active qui organise tous les êtres qui ont un commencement et une fin, c'est-à-dire, l'être principe de tout, et qui n'en a point d'autre que lui-même. Telle la Nature s'est toujours montrée aux hommes, qui ont jugé de ce qui est, par ce qu'ils voient, et par ce qu'ils sentent; les nations qu'il nous plaît d'appeler sauvages, en sont restées là, et les plus grands philosophes, fatigués de longues et d'inutiles recherches, ont été forcés d'y revenir. Après

(1) L'Auteur est ici l'Historien des opinions de l'Antiquité.

bien des siècles de philosophie, les Egyptiens se virent contraints de graver sur un des temples de la Nature, cette inscription fameuse : (1) » Je suis tout ce
 » qui est, tout ce qui a été, tout ce qui
 » sera, et nul mortel n'a encore percé le
 » voile qui me couvre. » (2) Que de siècles il a fallu aux hommes pour en revenir là ; et combien peu, sont capables de recevoir cette sublime leçon ! Ocellus de Lucanie, disciple de Pythagore, qui lui-même l'avoit été des Egyptiens, renferme dans la Nature elle-même, le principe par lequel elle existe, et fait exister les autres êtres qu'elle contient ; d'où il conclut que l'Univers est impro-
 duit et indestructible ; ce qui est un des caractères essentiels de la cause première. On n'a encore rien opposé de solide à cette conclusion ; car, nous ne comptons pour rien les fictions des Poètes et des Platoniciens, pour moins encore le témoignage d'une prétendue révélation, attendu que l'on ne détruit point un bon raisonnement, par une fiction, ou par une absurdité. Le plus grand naturaliste de l'antiquité, Pline, donne au monde tous les caractères de la cause première, et de la divinité,
 » [2] Le monde, dit ce savant, et ce que

(1) De Iside, p. 354.

(2) Pline, Hist. Nat., l. 2. c. 1.

» nous appelons le ciel, qui, dans ses
 » vastes contours, embrasse les autres
 » êtres, doit être regardé comme un
 » Dieu, éternel, immense, improduit,
 » indestructible. Chercher d'autres êtres
 » hors de lui, est une chose non-seule-
 » ment inutile à l'homme, mais encore
 » au-dessus des forces de son esprit;
 » il est un être sacré, immense, éternel,
 » qui renferme tout en lui-même; il
 » est en même-temps l'ouvrage de la
 » Nature, et la Nature elle-même. C'est
 » une folie de vouloir sortir hors de
 » lui pour chercher autre chose ». Tel
 est le précis des grands principes philo-
 sophiques que Pline met à la tête de
 son histoire de la Nature. Personne
 jusqu'ici ne s'est avisé de refuser au
 monde la prérogative de cause première
 et universelle visible. L'empire de la
 Nature sur tout ce qui naît, croît, et
 périt ici bas, est trop marqué pour qu'on
 puisse s'y méprendre; mais on a imaginé
 depuis l'existence d'une cause invi-
 sible, d'une nature différente de celle
 de la cause visible, placée hors d'elle,
 agissant sur elle; et ceux qui croient
 à tout, l'ont admise, sans s'inquiéter
 des preuves. Les autres ont continué
 de la placer où ils la voyoient, sans
 se perdre dans des régions inconnues.
 La réalité de l'une appuyée du témoi-
 gnage de tous les sens, n'étoit contestée

par personne : celle de l'autre étoit au moins douteuse, et si on pouvoit se défier des illusions des sens, on devoit encore plus être en garde contre celles de l'imagination et de la métaphysique. Ces hommes que nous appelons païens, grossiers et aveugles, croyoient qu'il n'y a qu'un effet dont on puisse demander qu'elle est sa cause ; mais que la cause elle-même ne souffre point cette question, à moins qu'elle ne se présente à nous, comme effet vue sous un autre rapport ; et alors c'est encore d'un effet dont nous cherchons la cause, et non pas d'une cause. Or, l'Univers ne se présentoit à leurs yeux, que sous l'aspect d'une cause très-puissante et toujours active, et jamais comme effet. Ils ne l'avoient point vu naître, croître, s'altérer, ni vieillir, il paroissoit toujours le même, et n'offroit aucun des caractères de l'être produit et destructible ;

» (1) car l'Univers, dit Ocellus, considéré dans sa totalité, ne nous annonce rien qui décèle une origine, ou présage une destruction ; on ne l'a pas vu naître, ni croître, ni s'améliorer, ni se détériorer, ni décroître, il est toujours le même, de la même manière, toujours égal, et semblable à lui-même ». Il ne paroît pas que de-

(1) C. I. §. 6.

puis Ocellus, nos observations nous en aient appris davantage. Il étoit donc naturel aux hommes de s'arrêter où les effets sembloient finir, et où l'être prend un caractère différent de celui qu'ont tous ceux qui lui sont subordonnés; cet être étoit la Nature. Il étoit nécessaire de remonter jusqu'à l'arbre, pour y chercher la cause du fruit, et jusques à la terre, pour y trouver celle de l'arbre; l'un et l'autre produits et reproduits, étoient évidemment des effets; mais la série des productions et des reproductions paroissant finir à la terre, qui n'offroit rien de ce qui caractérise l'être produit et passager; là finirent aussi les recherches de l'homme sur la progression des causes; là fut attaché le sommet de la chaîne des générations, du règne végétal, minéral, et même du règne animal; car, enfin il falloit bien s'arrêter quelque part; et la Nature sembloit avoir fixé ce point, dans son propre sein. La progression infinie dans les causes, est une absurdité; et puisqu'il faut qu'elle s'arrête, pourquoi la prolonger au-delà du terme où on la voit finir? Ceux qui ont imaginé l'être immatériel, que de leur propre aveu on ne peut voir, ont été obligés également de terminer là, ces questions; *qui l'a produit?* et de répondre, il existe sans aucune cause que sa propre nature.

Voilà précisément ce que les anciens disoient de l'Univers (1) ; il est parce qu'il est, et qu'il ne seroit pas, s'il n'eût toujours été. Quelque système que l'on adopte, il faut toujours se contenter de cette réponse; c'est une vérité nécessaire, dont notre esprit s'accommode avec peine, et qu'il est forcé de recevoir. On sentit que ce seroit reculer la difficulté, et non pas la résoudre, que de chercher la cause de la cause, et que l'éternité d'existence pouvoit au moins autant appartenir à ce que l'on voyoit toujours exister, qu'à un être abstrait, imaginé uniquement pour expliquer cette perpétuité aussi inexplicable en lui, qu'elle l'étoit dans la Nature. La Nature fut donc, et dut être le terme des recherches des premiers hommes sur la divinité, ou sur la cause première universelle, jusqu'à ce que le monde des esprits et des intelligences, placé hors des limites de la Nature, eût été créé par les métaphysiciens. Ces subtilités de quelques penseurs, ne firent jamais qu'une légère exception à l'opinion générale sur la Nature qui resta en possession de sa divinité, et tint presque tous les mortels attachés à son culte, comme elle les tenoit enchaînés sous ses lois.

(1) Ocell. c. 1. §. 2.

C H A P I T R E I I .

*CULTE DE LA NATURE PROUVÉ PAR
L'HISTOIRE.*

L'UNIVERSALITÉ du culte rendu à la Nature, à ses parties et aux principaux agens de la cause universelle, est appuyée sur les monumens les plus authentiques de l'histoire de tous les peuples du monde.

On lit dans le Pentateuque des juifs, ouvrage dont on vante l'antiquité, une exhortation de leur législateur, par laquelle il met son peuple en garde, contre le culte rendu à la Nature chez toutes les autres nations; cet homme, élevé à l'école de quelque spiritualiste, voulant propager la doctrine des métaphysiciens, et en faire la base de la religion de sa petite horde, lui rappelle les entretiens qu'il eut avec l'invisible, et le prestige des tourbillons de flamme et de fumée qu'il imagina, pour s'investir en quelque sorte de la divinité, et pour parler en son nom. (1) « Sou-
» venez - vous , dit - il , que vous
» n'avez vu aucune figure, ni aucune
» ressemblance, au jour que le seigneur
» vous parla à Horeb au milieu du feu,

(1) Deut. c. 4. v. 15, &c.

» de peur qu'étant séduits, vous ne
 » fassiez quelque image, quelque figure ;
 » (1) ou qu'élevant vos yeux au ciel, et
 » y voyant le soleil, la lune, et tous
 » les astres, vous ne tombiez dans l'illu-
 » sion et dans l'erreur, et que vous
 » ne rendiez un culte d'adoration à
 » des créatures que le seigneur votre
 » Dieu a faites pour le service de toutes
 » les nations qui sont sous le ciel ».

Quoique ce Pentateuque ne soit en grande partie qu'un recueil de contes, du genre des contes Arabes; cependant on y voit que l'auteur, quel qu'il soit, étoit un spiritualiste, et qu'il ne rappelle son peuple au culte de la cause invisible, que parce que tous les peuples au milieu desquels il vivoit, adoroient le monde et ses parties les plus brillantes et les plus actives. Il avoit à les défendre contre la séduction du spectacle imposant de l'Univers, et contre celle de l'exemple des nations les plus civilisées de l'orient, qui n'avoient point d'autre culte; sans cela cette défense paroîtroit assez inutile; et malgré cette précaution, la force impérieuse de l'exemple, et celle de l'action de tous les sens, ramenoit toujours le juif aux pieds des images et des autels de la Nature: Tant est grand son empire sur l'homme, tant les abstrac-

(1) V. 19.

tions métaphysiques auront toujours de peine à détruire le témoignage des sens. C'est contre ce culte si naturel aux hommes, que les spiritualistes et les prétendus inspirés de la secte judaïque, élevoient continuellement la voix, en s'efforçant de contenir dans le spiritualisme des disciples toujours prêts à leur échapper. L'auteur d'un de ces ouvrages, connu sous le nom de livre de la Sagesse, s'exprime ainsi : (1) » tous
 » les hommes qui n'ont point la connois-
 » sance de Dieu, ne sont que vanité ; ils
 » n'ont pu comprendre, par la vue des
 » choses qu'ils admirent, celui *qui est*,
 » ni reconnu le créateur dans ses ou-
 » vrages ; mais ils se sont imaginé que
 » le feu, ou le vent, ou l'air le plus
 » subtil, ou la multitude des étoiles,
 » ou l'abyme des eaux, ou le soleil
 » et la lune, étoient les Dieux qui gou-
 » vernoient tout le monde ; que s'ils
 » les ont cru des Dieux, parce qu'ils
 » ont pris plaisir à en voir la beauté,
 » qu'ils conçoivent de-là combien celui
 » qui en est le dominateur, doit être
 » encore plus beau ; car c'est l'auteur
 » de toute beauté qui a donné l'être à
 » toutes ces choses ; que s'ils ont admiré
 » le pouvoir et les effets de ces créatures,
 » qu'ils comprennent de - là, combien

(1) c. 13. v. 1.

» est encore plus puissant celui qui les
 » a créés ; car , la grandeur et la beauté
 » de la créature , peut faire connoître
 » et rendre en quelque sorte visible le
 » créateur ». L'auteur cependant excuse
 ceux qui s'en tiennent à la puissance
 visible , et ne sentent pas le besoin d'en
 imaginer une autre hors de la Nature ;
 » et néanmoins , dit-il , ces hommes
 » sont un peu plus excusables que les
 » autres ; car , s'ils tombent dans l'erreur ,
 » on peut dire que c'est en cherchant
 » Dieu , et en s'efforçant de le trouver ;
 » ils le cherchent parmi ses ouvrages ,
 » et ils sont séduits par la beauté des
 » choses qu'ils voient ». Cet aveu marque
 plus de franchise , que le raisonnement
 ne renferme de logique ; car , avant de
 remonter à la beauté de l'auteur invi-
 sible , en voyant la beauté de la cause
 visible , il falloit prouver que cette cause
 étoit un effet , un ouvrage (ce qui préci-
 sément fait le sujet de la question) et
 non pas le supposer. Il résulte toujours
 de ce passage , qu'excepté un petit
 nombre d'hommes plus clair-voyans que
 les autres , et qui devinoient ce que ni
 eux , ni d'autres , n'avoient jamais vu ,
 et ne devoient jamais voir , le reste des
 hommes ne connoissoit d'autre cause
 universelle , et d'autre divinité que la
 Nature et ses parties ; l'Univers à leurs
 yeux , sembloit renfermer en lui-même ,

primitivement et par essence, le principe de vie, de mouvement, et d'harmonie, qu'on y remarque.

Les nations savantes de l'Orient, les Egyptiens et les Phéniciens, deux peuples qui ont le plus influé sur les opinions religieuses du reste de l'Univers, ne connoissoient d'autres Dieux, chefs de l'administration du monde, que le soleil, la lune, les astres et le ciel qui les renferme, et ne chantoient que la Nature dans leurs hymnes et leurs théogonies. Diodore-de-Sicile, Eusèbe et tous les auteurs qui ont parlé de la religion de ces peuples, n'ont là-dessus qu'un même sentiment ». (1) Les Phéniciens et les Egyptiens, dit Eusèbe, ont les premiers attribué la divinité au soleil, à la lune et aux étoiles, et les ont regardés comme les seules causes de tous les êtres produits et détruits. Ce sont eux qui ensuite ont répandu dans l'Univers toutes les opinions qu'on y trouve sur la génération et la filiation des Dieux. On n'avoit point encore porté son esprit au-delà des causes visibles de la Nature et des phénomènes célestes, excepté un petit nombre d'hommes connus chez les Hébreux, qui, à l'aide des yeux de l'ame, s'élevant

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 1. c. 6. . . c. 9.

» au-dessus du monde visible, ont re-
 » connu et adoré le fabricant et l'ar-
 » chitecte souverain du monde. Frappés
 » de la sagesse et de la puissance qu'ils
 » crurent apercevoir dans son ouvrage,
 » persuadés qu'il est le seul Dieu, ils
 » firent du dogme de l'unité de Dieu la
 » base de la théologie qu'ils transmi-
 » rent à leurs enfans, qui la conser-
 » vèrent comme la véritable, la pre-
 » mière et l'unique doctrine qu'on dût
 » avoir de la divinité..... Le reste des
 » hommes séduits par le spectacle des
 » cieux, regardèrent comme Dieux ces
 » corps lumineux qui brillent au firma-
 » ment, leur offrirent des sacrifices,
 » se prosternèrent devant eux, et n'é-
 » levèrent pas leur ame ni leur culte
 » au-delà du ciel visible. Les erreurs
 » des Phéniciens et des Egyptiens ont
 » passé chez les Grecs avec les mystères
 » d'Orphée et avec la connoissance
 » des lettres. « Le même Eusèbe, dit
 » ailleurs (1) » que les Hébreux furent les
 » seuls mortels qui regardèrent les pre-
 » miers élémens, la terre, l'eau, l'air
 » et le feu, le soleil, la lune, les astres
 » et toutes les parties qui composent
 » l'Univers, non comme autant de
 » Dieux, mais comme les ouvrages de
 » la divinité ; et qu'ils imaginèrent une

(1) L. 7. c. 3.

» substance intelligente supérieure à
 » tout cela , qui en dirigeoit les mou-
 » vemens , en régloit l'ordre et entre-
 » tenoit cette admirable économie. «

Mais il sont forcés de convenir, ces Hébreux , que cette religion des Spiritualistes n'étoit pas leur culte primitif, et que leur Abraham , s'il est vrai qu'il ait jamais existé , nâquit et fut élevé dans le Sabisme et dans la religion des adorateurs du feu et de la Nature entière. Les Chaldéens, les Cananéens, les Syriens , au milieu desquels ils vivoient et dont on cherchoit à les séparer par le spiritualisme , n'avoient point d'autres Dieux (1). Les Cananéens avoient consacré des chevaux et des chars au soleil, leur grande divinité. Les habitans d'Emesa en Phénicie , adoroient ce Dieu sous le nom d'Héliogabale , et lui avoient élevé un magnifique temple , où brilloit l'or, l'argent et les pierres les plus précieuses (2). Non-seulement les habitans du pays , mais les rois, les chefs des nations voisines y alloient porter tous les ans les plus riches offrandes , nous dit Hérodien. Hercule étoit la grande divinité des Tyriens ; et les traditions sacrées du pays portoient qu'il étoit le même que le soleil (3), et que la fable

(1) Hyde. de Vet. Pers. Rel. p. 117.

(2) Hérodien. l. 5, p. 201.

(3) Euseb. Præp. Evang. l. 3. c. 11.

des douze travaux exprimoit la course de cet astre dans les douze signes du zodiaque. Nous aurons occasion de prouver ailleurs que les auteurs de cette tradition avoient raison.

Les Syriens adoroient les étoiles de la constellation des poissons (1), et en avoient consacré les images dans leurs temples (2). Le culte d'Adonis étoit établi à Byblos et dans le voisinage du Liban (3) ; et tous les savans conviennent que c'étoit le soleil (4) qu'on adoroit sous ce titre , qui répond à celui de seigneur. Cet astre avoit un magnifique temple à Palmyre , qui fut pillé par les soldats d'Aurélien (5), et dont ce prince ordonna la restauration et une nouvelle dédicace. Les Pleïades (6), sous le nom de Succoth-Benoth , furent honorées d'un culte public par les colonies Babyloniennes établies dans le pays des Samaritains. Saturne , ou la planète de ce nom , s'appelle Remphan , chez les Cophtes (7), et les Actes des apôtres reprochent aux Juifs d'avoir adopté le

(1) Hygin. l. 2 , c. 42.

(2) German. Cæs. c. 36.

(3) Lucian. de Deâ Syria. p, 878.

(4) Macrob. Saturn. l. 1, c. 21.

(5) Flav. Vopisc. in Aureliano.

(6) Kirker. *Ædip.* t, 1, p. 350.

(7) Kirker, *Ædip.* t. 1, p. 383.

culte de l'astre Remphan (1) ; ce qui ne permet pas de douter que les peuples au milieu desquels ils vivoient , et dont ils honorèrent quelquefois les idoles , ne rendissent un culte à cette planète. (2) La planète de Jupiter portoit le nom de Baal ; celle de Mars , le nom de Moloch ; Vénus , celui d'Astaroth et d'Astarté ; Mercure , le nom de Nebo (3) ; et tous ces noms se trouvent être aussi ceux des divinités Syriennes , Assyriennes , Phéniciennes et Cananéennes (4) ; ce qui donne lieu de croire que c'étoit ces astres qu'on révéroit sous ce nom , d'autant plus qu'il est reconnu que le culte des planètes étoit établi dans ces pays (5) et faisoit partie de ce que les livres juifs appellent le culte de la milice céleste.

Sanchoniaton , le plus ancien écrivain de Phénicie (6) , qui lui-même ne fit qu'interpréter les anciens monumens de sa patrie consacrés dans les colonnes de Thaut , nous dit que les premiers hommes qui habitèrent la Phénicie élevèrent leurs mains au

(1) Act. Apost. c. 7, v. 43.

(2) Salmas. Ann. Cl. p. 566. Kirker. *Ædip.* t. 2, p. 425,

(3) Hyd. p. 67.

(4) Selden de Diis Syr. & Kirker *Ædip.* t. 1.

(5) Selden de Diis Syr. c. 1.

(6) Euseb. Præp. Ev. l. 1, c. 9.

ciel vers le soleil , qu'ils le regardèrent comme le seul maître des cieux , et l'honorèrent sous le nom de Beel-Samin ; nom qui , dans leur langue , signifie *Roi du ciel*. Ils élevèrent aussi des colonnes aux élémens , l'une au feu , et l'autre à l'air ou au vent , et leur rendirent des hommages. Le Sabisme , ou le culte des astres , fleurissoit dans toute la Babylonie.

Les Arabes , placés sous un ciel toujours pur et serein , professoient la même religion et adoroient le soleil , la lune et les étoiles. Abulfarage (1) , dans son histoire des dynasties Arabes , nous dit que non-seulement ces peuples adoroient les astres d'un culte général , mais encore que chaque tribu Arabe étoit sous l'invocation d'une étoile particulière. La tribu Hamyar étoit consacrée au soleil ; la tribu Cennah l'étoit à la lune ; la tribu Misa étoit sous la protection de la belle étoile du Taureau , *Aldebaran* ; la tribu Tai , sous celle de Canopus , ou de la belle étoile de la constellation du Vaisseau ; la tribu Kais étoit sous la protection de Sirius , autrement la canicule ; les tribus Lachamus et Idamus honoroient la planète de Jupiter ; Asad celle de Mercure : ainsi des autres. Tous ces

(1) Abulfarag. Hist. Dynast. p. 101.

astres étoient les enfans d'Uranus (1), ou du Ciel, qui étoit leur grande divinité, avec Bacchus, (2) que nous prouverons ailleurs n'être que le soleil.

Les Homérites, peuplade de l'Arabie heureuse, adoroient le soleil et la lune, sous le regne de Constant, fils de Constantin (3).

Les Arabes, connus sous le nom de Sarazins, qui conquièrent la plus grande partie de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, adoroient encore au temps d'Héraclius la belle planète de Vénus (4), qu'ils nommoient Cabar, ou la Grande, la même que cette Astarté-la-Grande, dont parle l'écrivain phénicien, Sanchoniaton. Mahomet leur chef les fait jurer par le soleil (5), la lune et les astres; et l'historien de cette secte conclut qu'il les reconnoissoit pour Dieux, puisqu'il les invoquoit dans ses sermens. Dans la formule d'anathème que l'on exigeoit qui fût prononcée par un sarazin converti, il abjuroit ses anciennes opinions sur le soleil et la lune, et sur tout le culte de l'étoile du matin, de Vénus Cabar, ou la Grande, dont ils avoient autre-

(1) Arrian. l. 7, p. 161.

(2) Arrian. Apud. Phot. Cod. 91.

(3) Lebeau. Hist. du Bas Emp. t. 2, p. 66.

(4) Euthym. Zigaben. Sarracenic. p. 1.

(5) Ibid. p. 26.

fois invoqué le nom, dans cette formule de prière si fameuse chez les Arabes (1):
Alla, va, Cabar, alla.

Strabon parle d'un autel élevé au soleil dans l'Arabie heureuse (2), sur lequel brûloit l'encens le plus exquis. Dans l'île de Panchaia, située à l'orient de l'Arabie, étoit une fontaine consacrée au soleil, dont personne, excepté les prêtres, ne pouvoit approcher (3). Près de-là étoit une montagne sacrée, sur laquelle étoit, disoit-on, le trône d'Uranus, ou du Ciel. Shahrstan, (4) auteur arabe, dit que les Arabes et les Indiens eurent anciennement des temples consacrés au sept planètes, qui furent dans la suite convertis pour la plupart en Pyrées, ou consacrés au culte du feu sacré et immortel.

Le culte des planètes et des autres astres faisoit le fond de la religion, connue sous le nom de Sabisme, dont l'étendue fût immense comme la durée.
» Tous ceux qui ont écrit l'histoire
» universelle, dit Abulfarage (5), et qui
» ont remonté jusqu'à l'origine des
» peuples, comptent sept grandes na-

(1) Ibid. p. 81. P. 85. Ibid. p. 70. Et Cedren. t. 1. p. 425.

(2) Strab. l. 16, p. 784.

(3) Diod. Sic. l. 5, c. 44. p. 366.

(4) Hyd. de Vet. Pers. Relig. p. 105.

(5) Abulf. Hist. Dyn. p. 2.

» tions primitives, d'où sont sorties
 » toutes les autres : les Perses, les Chal-
 » déens, les Grecs, les Egyptiens, les
 » Turcs, les Indiens et les Chinois.
 » Elles se sont ensuite divisées en plu-
 » sieurs peuples de langues différentes ;
 » mais tous originairement professoient
 » le Sabisme et rendoient un culte à
 » des images et à des idoles consacrées
 » aux astres qu'elles représentoient. «

Voici ce qu'il dit en particulier des Chaldéens dans son histoire du Sabisme (1) : « Ce que nous savons cer-
 » tainement des Sabéens, c'est que
 » leur religion est tout-à-fait la même
 » que celle des Chaldéens ; ils se tournent
 » pour prier vers le pole-arctique ; ils
 » prient trois fois le jour ; au lever du
 » soleil, à son midi et à son coucher.
 » Ils font trois inclinations devant cet
 » astre ; ils invoquent les étoiles ou
 » les intelligences qu'ils y placent, et
 » leur offrent des sacrifices ; ils donnent
 » le titre de Dieux aux étoiles fixes et
 » aux planètes. Les Chaldéens, dit le
 » même auteur, se distinguèrent entre
 » les autres peuples par leurs observa-
 » tions astronomiques ; étudièrent la
 » nature des astres, leurs influences
 » secrètes. Ils portèrent ensuite cette
 » science dans l'Occident, apprirent

(1) Hist. Dyn. p. 184.

» aux hommes à élever des temples
 » aux étoiles, à les construire et à les
 » disposer d'une manière propre à at-
 » tirer leurs influences salutaires, et
 » ils établirent la forme du culte ana-
 » logue à la nature de chacune d'elles».

Personne n'ignore que les Chaldéens se sont rendus célèbres dans toute l'antiquité, par la science astrologique dont on les dit inventeurs, et que cette branche du charlatanisme fit tant de progrès chez eux, que le nom de *Chaldéen* et d'*Astrologue* étoient autrefois synonymes. Or, cette science, remarque judicieusement Saumaise, n'a pu s'établir que sur la ferme persuasion où l'on étoit, que les planètes et les astres étoient des Dieux, qui régloient les destinées des mortels. Sans cette persuasion, point d'astrologie, ni aucun fondement à la foi en ses oracles (1); c'est sur cette base qu'elle porte; ôtez cette croyance, elle croule tout entière. Donc par-tout où nous voyons l'astrologie régner avec empire, là nous devons supposer que l'opinion de la divinité des astres étoit établie (2); aussi le juif Philon (3) observe-t-il que les Chaldéens, versés plus qu'aucun autre peuple

(1) Salmas. Ann. Climat. p. 1 & 2.

(2) Ibid. p. 3.

(3) Philon, lib. de Abrah. p. 282.

dans l'astronomie, « faisoient tout dé-
 » pendre du mouvement des astres,
 » qu'ils regardoient comme les arbitres
 » souverains de l'ordre du monde. Ils
 » bornoient leurs hommages à la cause
 » visible, et ne se firent aucune idée
 » de l'être invisible et intellectuel; au
 » contraire, en observant l'ordre du
 » monde, ils crurent voir en lui la
 » divinité elle-même toute entière qui
 » exerçoit sa puissance par l'action de
 » ses parties, le soleil, la lune, les
 » planètes et les étoiles fixes, par la révo-
 » lution successive des saisons, et par
 » l'action combinée du ciel et de la
 » terre. Ainsi ils s'égarèrent, dit ce
 » Spiritualiste, en assimilant l'ouvrage
 » à son auteur. Abraham fut élevé dans
 » les principes de cette doctrine, et
 » fut pendant long-temps dans l'opi-
 » nion des Chaldéens, jusqu'à ce qu'en-
 » fin ayant ouvert les yeux, il vit la
 » lumière et reconnût dans l'Univers
 » un modérateur souverain qu'il n'avoit
 » pas auparavant soupçonné ». (1) Mai-
 monides confirme le témoignage de
 Philon sur le Sabisme de cet Ibrahim
 ou Abraham, fameux chez les Orien-
 taux, (2) et M. Hyde ajoute que c'est
 l'opinion commune de tout l'Orient, et

(1) Maimonid. More. Nevoek. Pars. 3. c. 26.

(2) De Vet. Pers. Relig. p. 60. & 86.

que ses descendans conservèrent longtemps des traces de la religion de leurs aïeux. Les abstractions métaphysiques étant nécessairement postérieures aux opinions physiques, le culte de la cause visible dût être le plus ancien; et les Spiritualistes ne durent être qu'en petit nombre, tandis que le Sabisme étendoit par-tout son empire. On le faisoit remonter jusqu'à Seth, c'est-à-dire, au temps où l'on fixoit l'origine des choses (1). L'auteur de cette tradition nous dit que la plus grande fête des Sabéens étoit à l'entrée du soleil, au bélier ou à l'agneau équinoxial. Ils avoient cinq autres fêtes fixées à l'entrée de chacune des planètes, dans le signe où elles ont leur exaltation. Ils se disoient fils ou descendans de Sâbi, fils d'Idris, enterré en Egypte sous la troisième pyramide (2). Ils ajoutoient que leur religion étoit la plus ancienne et la plus répandue autrefois dans l'Univers (3), jusqu'au temps du spiritualiste Abraham, qui apporta de nouvelles idées.

Cette tradition des Sabéens sur l'auteur de leur culte enterré en Egypte, nous conduit naturellement à chercher dans ce pays le berceau de cette religion. Nous y trouvons l'astrologie exerçant

(1) Voyez ci-dessus, p. 4.

(2) Ibn. Shahnâ apud Hyd. de Vet. Pers. Relig. p. 127.

(3) Ibid. p. 128.

un empire aussi puissant qu'en Chaldée ; nous devons donc aussi y retrouver la même doctrine sur la divinité des astres, qui est la base de toute astrologie. On se rappelle le passage d'Eusèbe sur les Egyptiens qu'il associe aux Phéniciens pour les opinions religieuses sur la cause universelle, et sur la divinité du soleil et des astres, seuls modérateurs du monde. Son témoignage est appuyé sur Diodore-de-Sicile (1), qui nous dit « que » les plus anciens habitans de l'Égypte » reconnoissoient deux grandes divini- » tés, premières et éternelles, savoir » le soleil et la lune.... qu'ils pensoient » que ces deux divinités gouvernoient » le monde, et que tout ce qui reçoit » de la nourriture et de l'accroisse- » ment, le recevoit d'elles ; que d'elles » dépendoit tout le grand ouvrage de » la génération, et la perfection de » tous les effets produits dans la Na- » ture ». On sait effectivement que les deux plus grandes divinités de l'Égypte étoient Osiris et Isis (2) ; et que tous les auteurs s'accordent à y reconnoître les plus grands agens de la Nature (3) ; les uns le principe actif et passif des générations, le ciel et la terre ; les

(1) Diodor. Sic. l. 1, c. 10 & 11.

(2) Theodoret. Ser. 3.

(3) Diogenes. Laert. in Præm. Plutarch. de Iside & Osiride. Diodor. Sicul.

autres, le soleil et la lune; et tous quelque-une des puissances ou des parties de la cause visible universelle. Un des plus savans prêtres de l'Égypte, Chérémon, dépositaire et interprète de la science sacrée, nous donne encore quelque chose de plus positif sur la nature du culte des Égyptiens. Chérémon, nous dit Porphyre, et une foule d'autres savans Égyptiens, sont persuadés qu'on ne doit admettre rien hors le monde ou hors la cause visible, et s'appuient de l'opinion des anciens Égyptiens. (1).

« Ils ne reconnoissent pour Dieux
 » que les planètes, les astres qui com-
 » posent le Zodiaque, et tous ceux qui,
 » par leur lever ou leur coucher, en
 » marquent les divisions, les sous-divi-
 » sions des signes en décans, l'horos-
 » cope, et les astres qui y président,
 » et que l'on nomme chefs puissans
 » du ciel; astres dont les noms sont
 » contenus dans nos livres d'astrologie,
 » et de médecine astrologique (2);
 » avec leurs levers, leurs couchers,
 » leurs influences sur les maladies, et
 » les prognostics qu'on en tire pour

(1) Porphyr. Epist. ad Anneeb. præmissa operib. Jamblici de Myster. Ægyptiac. Oxonii. 1678. in-fol.

(2) Voyez notre dernier chapitre sur les Archanges & les puissances célestes.

» l'avenir. Ils observent en effet que
 » les Egyptiens, faisant du soleil le
 » grand Dieu, architecte et modéra-
 » teur du monde, expliquoient non-
 » seulement la fable d'Osiris et d'Isis,
 » mais toutes leurs fables sacrées géné-
 » ralement, par les astres, par leur
 » apparition ou leur disparition, par
 » leur ascension, par les phases de la
 » lune et les accroissemens ou la dimi-
 » nution de sa lumière; par la marche
 » du soleil, par les deux divisions du
 » temps et du ciel en deux parties;
 » l'une affectée à la nuit, l'autre à la
 » lumière, par le Nil; enfin par le jeu
 » des causes physiques, et ne faisoient
 » mention aucunement dans leurs expli-
 » cations d'êtres incorporels et de subs-
 » tances vivantes... Ce sont ces Dieux,
 » arbitres souverains de la fatalité,
 » qu'ils honorent par des sacrifices, et à
 » qui ils ont élevé des images ». Effecti-
 » vement nous apprenons, par Lucien,
 » que tout le culte Egyptien, même celui
 » des animaux, étoit relatif aux astres, et
 » fondé entièrement sur l'astrologie (1).
 » Lucien expliquant la diversité du culte
 » qu'on remarquoit dans les différentes
 » villes d'Egypte, à raison des animaux dif-
 » férens qu'on y honoroit, tire les raisons
 » de cette diversité, de la diversité des

(1) Lucian. de Astrol. p. 986.

aspects célestes, et des signes aux influences desquels la distribution astrologique les avoient soumises. Il paroît, par ce qu'il nous dit, qu'il en étoit des Egyptiens comme des Arabes, leurs voisins, chez qui chaque tribu étoit sous la protection d'une étoile, avec cette différence que les Egyptiens, qui aimoient les symboles et les images animées, représentoient leur divinité tutélaire, ou l'animal céleste par un animal vivant, qui lui étoit consacré, et recevoit ses influences. Les Arabes au contraire n'avoient que des Thérápim, espèce de petites idoles, et des talismans de métal soumis à l'influence des astres, comme l'étoient les animaux sacrés de l'Egypte, qu'on peut regarder comme autant de talismans vivans, animés par le feu principe qui forme la substance des astres. Au reste, ces animaux portoient des caractères symboliques et astrologiques, comme les talismans Arabes; tel étoit le boeuf Apis, talisman consacré à la lune, soumis à l'influence de cette planète, et à celle du taureau céleste, où étoit le siège de son exaltation, et marqué de tous les caractères de la force génératrice, dont on faisoit la lune dépositaire. Aussi ces caractères se trouvoient-ils sur le corps d'Apis réunis au croissant de la lune, et à la figure du scarabée tauriforme qu'on nous dit avoir

été consacré à la lune, parce que l'astrologie avoit fixé dans le taureau céleste le lieu de l'exaltation de cette déesse (1). On peut donc juger, par cet exemple, que le culte des animaux en Egypte étoit lié à l'astrologie, et qu'il se rapportoit aux astres. Effectivement Lucien (2) nous dit que le boeuf Apis, animal sacré pour lequel les Egyptiens avoient la plus grande vénération, n'étoit que l'image du taureau céleste, auquel ces hommages se rapportoient; qu'il n'avoit la faculté de donner des signes prophétiques, que par une suite de la divination qui se tire des astres, et en particulier du taureau du Zodiaque. Que l'oracle de Jupiter-Ammon, établi en Lybie, étoit également fondé sur des rapports avec les signes célestes, et sur-tout avec le signe du bélier dont Jupiter-Ammon empruntoit ses attributs; que ce bélier étoit honoré dans les villes de l'Egypte qui empruntoient de lui les signes prognostics sur lesquels étoit fondée la science de la divination, et qui tous ne se tiroient pas des mêmes astérismes. Que ceux qui honoroient le bouc, révéroient en lui le signe du Capricorne; que ceux qui s'étoient mis sous la tutelle de la constellation des poissons, s'abstenoient de

(1) Hor. Apoll. l. 1, c. 10.

(2) Lucian, ibid.

manger du poisson. Nous avons vu la même chose en Syrie, établie sur le même principe astrologique, et l'image des poissons célestes révéree sous le titre d'image des Dieux Syriens. Ainsi le culte rendu au boeuf à Memphis, au bouc à Mendès, aux poissons à Oxyrinque, au bélier à Thèbes, se rapporte en dernière analyse aux astres et à la cause universelle visible, autrement à la Nature, la grande divinité de tous les peuples. Le plus savant des Rabbins, le célèbre Maimonides (1), et d'autres docteurs juifs (2), parlant d'après les livres les plus anciens de leur nation, assurent que la constellation du bélier étoit adorée par les Egyptiens. Dans le planisphère Egyptien, imprimé dans l'OEdipe de Kirker (3), on voit la figure de Jupiter-Ammon, coiffé d'une tête de bélier, occupant le premier des douze signes. Germanicus-César (4), dans ses commentaires sur Aratus, dit en parlant du Bélier, premier des signes, que Bacchus donna à cet animal céleste, le nom de Jupiter-Ammon, et lui éleva un magnifique temple. Nous

(1) Maimonid. More. Nevoek. Pars. 3. c. 46. p. 480.

(2) Rab. Jehud. in Zoar.

(3) Kirker. OEdip. t. 3, p. 113. Id. t. 2, Part. 2, p. 206.

(4) Germ. Cæs. c. 18.

ne devons guère douter que les autres animaux sacrés de l'Égypte, qui ont leur type dans le ciel, n'aient reçu comme le bélier un culte relatif aux astres. Ainsi le chien sacré, ou Anubis, recevoit des hommages, qui se rapportoient à Sirius ou à la belle étoile du grand chien (1). La brillante du vaisseau fut honorée sous le symbole du Canope, ou d'un vase d'où s'échappe l'eau. C'étoit dans ces étoiles, dit Plutarque, que les Égyptiens croyoient qu'étoient placées les ames de leurs chefs ou de leurs Dieux (2). Par chefs, on doit entendre le génie tutélaire de chaque ville, ou ces chefs puissans, dont les noms étoient consacrés dans les livres de l'astrologie sacrée, comme nous l'avons vu dans le passage de Chérémon (3).

Ce qui achève de prouver la liaison intime qu'il y avoit entre l'astrologie, et la religion chez les Égyptiens, c'est que le livre d'astrologie étoit un des livres sacrés, que portoient leurs prêtres à la tête des processions, comme on peut le voir dans Clément d'Alexandrie (4); on y portoit aussi la palme qui étoit regardée comme symbole de l'astrologie. Les quatre animaux sacrés que l'on

(1) Ælian. de Animalib. l. 10, c. 45.

(2) Plut. de Iside & Osirid. p. 359.

(3) Voyez ci-dessus p. 9.

(4) Clem. Alex. Stromat. l. 6, p. 633.

conduisoit dans ces mêmes processions passoient, dit le même Clément d'Alexandrie (1), pour être des emblèmes des quatre signes ou points cardinaux, qui fixent les saisons aux équinoxes et aux tropiques, et divisent en quatre parties la marche annuelle du soleil, leur grande divinité. Delà aussi cette expression d'année de Dieu (2), pour désigner la grande période solaire dont le chien céleste, un de ces quatre animaux, fixoit le commencement.

Non-seulement le soleil, la lune, les planètes et les autres astres étoient l'objet premier du culte des anciens Egyptiens, comme le prouve le témoignage des auteurs (3) Grecs, Arabes et Hébreux qui en ont parlé; mais encore les autres agens élémentaires de la Nature, l'eau, le feu, &c.; le Nil, et tout ce qui portoit un caractère de cause et de perpétuité, y reçut également des hommages. Ils révéroient aussi l'eau et le feu, nous dit Porphyre (4), les plus beaux des élémens comme étant ceux qui contribuent le plus à notre conservation (b). Athanase,

(1) Strom. l. 5, p. 567.

(2) Censorin. de Die Natali.

(3) Manethon. l. 1. Apotelesm. V. 203. Jablonski. Panth. Ægypt. l. 3, c. 6. Idem. in proleg. §. XXIV. Idem. l. 1. c. 2. Sect. 3.

(4) Porphyr. apud Euseb. Præp. Ev. l. 3, c. 4. p. 94.

(1) dans sa diatribe contre les adorateurs de la Nature, qu'il appelle païens, leur reproche de rendre un culte aux fleuves et aux fontaines, et il cite pour exemple (2) les Egyptiens, qui avoient une vénération singulière pour l'eau, et y attachoient une idée de divinité. On sait en effet que le Nil passoit, chez les Egyptiens, pour une divinité bienfaisante à laquelle l'Egypte devoit sa fécondité et sa richesse. Le rhéteur Aristide (3) s'exprime ainsi sur ce fleuve : « Il n'y avoit rien en Egypte de si » révééré, et qui fût honoré d'un culte » plus religieux que le Nil; il étoit presque » l'unique objet de toutes les fêtes et de » toutes les solemnités qu'on y trouve » établies ». Ces hommages étoient fondés sur la grande utilité dont il étoit à l'Egypte, suivant la remarque de Maxime de Tyr (4) et de Julius Firmicus (5); aussi lui donnoit-on le nom de père, de conservateur de l'Egypte, d'émanation sacrée du grand Dieu Osiris, comme on peut le voir dans Plutarque (6). Dans les hymnes que les Egyptiens lui adressoient, ils célébroient l'au-

(1) At hanas. t. 1. Contr. Gentes, p. 26.

(2) Ibi d. de Incarnat. p. 100.

(3) Aristid. Rhet. in Ægypt.

(4) Maxim. Tyr. Diss. 38.

(5) Jul. Firm. de Error. Prof. Rel.

(6) Plut. in Symp. l. 8, p. 729.

teur de leurs moissons, le Dieu couronné d'épis qui portoit avec lui l'abondance (1). Les poètes lui donnoient le titre de Jupiter-Egyptien (2), et les théologiens le faisoient le père de plusieurs de leurs divinités, comme on peut s'en assurer par les généalogies des Dieux que nous a données Cicéron (3) dans son traité de la nature des Dieux, et par le témoignage de Diodore de Sicile (4). La ville de Nilopolis et son temple lui étoient consacrés (5). Près des Cataractes, au-dessus d'Eléphantine, il y avoit un collège de prêtres attaché à son culte (6). On célébroit les fêtes les plus pompeuses en son honneur, au moment sur-tout où il alloit épancher dans les plaines les eaux qui tous les ans venoient les féconder (7). On y promenoit dans les campagnes sa statue en grande cérémonie; on se rendoit ensuite au théâtre où se donnoient des repas: on célébroit des danses; on entonnoit des hymnes semblables à celles qu'on adressoit à Jupiter, dont le Nil faisoit la fonction sur la

(1) Greg. Naz. Orat. 39. p. 626.

(2) Athénée. l. 5, p. 203.

(3) Cicer. de Naâ. Deor. l. 3.

(4) Diodore. p. 12.

(5) Stephan. in voce *νείλος*.

(6) Heliodor. l. 2. p. 110.

(7) Pallad. Hist. Lausi. c. 52. Bibl. Mag. Patr. Parisin. t. 13. p. 980.

terre

terre (1). On invitoit le Dieu lui-même à prendre part au festin, et à descendre dans les champs, sans quoi on imaginoit qu'il ne seroit pas sorti de son lit (2). Ce n'étoit pas seulement une fête de joie instituée tous les ans à l'époque du débordement, dont la crue plus ou moins grande décidoit, chaque année, du sort des Egyptiens; c'étoit un hommage religieux rendu à sa divinité (3). Aussi Jean-Chrysostome, pour prouver que les fleuves étoient anciennement adorés, cite l'exemple encore subsistant des Egyptiens: « Ils sacrifient, » dit-il (4), au Nil, au moment où il va se déborder; et ce n'est point un hommage qu'ils rendent à la divinité par admiration pour son ouvrage; cet honneur se rapporte au Nil lui-même, qu'ils regardent comme un Dieu ». Héliodore, qui nous a donné la description de cette fête, qu'il appelle la plus grande de l'Egypte, et dont il fixe l'époque aux approches du solstice d'été, expliquant la cause de ces pompeuses

(1) Nicetas. Serbon. Comment. in Greg. Naz. Or. 39.

(2) Nonnus in Operib. Greg. Naz. t. 2. Coll. 529. Rhet. Libanius. Orat. pro Templis citatus à Valerio notis ad Euseb. Vita. Const. l. 4. c. 25.

(3) Idem. Nicetas.

(4) Jablonski, l. 4, c. 1, sect. 16, ex. Chrysost. in homiliâ.

cérémonies , nous dit (1) « qu'alors le
 » Nil reçoit un plus grand accroisse-
 » ment, et que ce fleuve est regardé
 » comme un Dieu, et même le plus grand
 » des Dieux de l'Égypte ; qu'il rivalise
 » avec le ciel, dont il remplit pour eux
 les fonctions, et dont il imite la marche ;
 » que ses eaux leur tiennent lieu de
 » celles que le ciel et les nuages versent
 » dans les autres pays pour les arroser ».
 Après tant de témoignages, nous ne
 pouvons plus douter que le Nil n'ait
 été honoré comme Dieu par les Egyp-
 tiens, qui virent en lui une des parties les
 plus actives de la cause universelle, et
 une des sources les plus abondantes de la
 bienfaisance de la Nature ou de la Divi-
 nité. Les autres élémens n'étoient point
 moins révéérés chez eux, par cela même
 qu'ils entroient dans la composition de
 la cause universelle, et en formoient en
 quelque sorte la substance. Plutarque (2)
 nous parle d'une cérémonie Egyptienne,
 dans laquelle on formoit une figure avec
 de la terre et de l'eau, pour indiquer,
 d'une manière énigmatique, la nature
 de deux de leurs grandes divinités. On
 lisoit aussi, sur une ancienne colonne,
 une inscription gravée en l'honneur des
 Dieux immortels (3) ; et les Dieux qui

(1) Hérodote. l. 9, p. 429.

(2) De Isid. p. 366.

(3) Theon. Smyrnæ. De Musicâ. c. 47.

y sont nommés, sont, le Soufle ou l'Air, le Ciel, la Terre, le Soleil, la Lune, la Nuit et le Jour. Enfin, le résultat de toute la doctrine des Egyptiens, dont Orphée emprunta ses principes théologiques, étoit « de regarder, » dit Eusèbe (1), le monde comme une « grande divinité, composée de l'assemblage d'une foule de Dieux, qui » n'étoient autre chose que les parties » mêmes du monde ; car ils ont, dit-il, » compté au nombre des Dieux, chacune » des parties de l'Univers (2) ». D'après cela, nous concluerons avec ce savant, avec Chérémon, et avec la foule des autres savans, dont parle Porphyre dans sa lettre à Annebon (3), que le culte Egyptien, primitivement, se rapportoit tout entier à la cause visible universelle et à ses parties, et que la doctrine même secrète des prêtres n'admettoit d'autres Dieux que les astres qui brillent au firmament, soit planètes, soit étoiles fixes ; que les agens naturels, tels que le Nil et les quatre élémens ; qu'elle n'admettoit point originairement de demiourgos incorporel, ni d'intelligence demiourgique, ni de Dieux intellectuels, ni de puissances invisibles et incorporelles séparées du monde ; qu'elle ne reconnoissoit

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 3, c. 9.

(2) Euseb. Præp. Ev. l. 3, c. 4.

(3) Ci-dessus p. 9.

pour chef et modérateur du monde que ce soleil visible, et pour Dieux que les astres, causes et agens de l'organisation de tous les corps, lesquels sont en tout soumis à l'action impérieuse de la fatalité, qui dépend des astres, et résulte de leurs positions respectives et de leurs mouvemens. » Cette opinion, ajoute ce savant, » subsiste encore aujourd'hui parmi » eux ».

Nous croyons avoir suffisamment prouvé que l'Egypte, comme la Phénicie, la Syrie, l'Arabie, avoit dirigé tout son culte vers la Nature et vers les agens sensibles de la cause visible et universelle. C'est un point d'où nous allons partir pour jeter nos regards sur le reste du monde, à qui ces premiers peuples semblent avoir communiqué leurs idées religieuses, comme ils leur ont communiqué les lettres, les sciences et les arts. Les émigrations et les longues courses des Arabes dans le Continent, les voyages des Phéniciens dans toutes les îles et sur toutes les côtes du monde connu, la haute réputation de science et de sagesse des Egyptiens, jointe à leurs anciennes conquêtes ; tout nous porte à croire que ces peuples, plus qu'aucuns autres, ont influé sur l'opinion religieuse du reste de l'Univers.

Ancienne Religion en Europe.

La Grèce, civilisée par les colonies égyptiennes, fixera la première nos regards. Les Grecs, dès la plus haute antiquité, dit Platon (1), « semblent n'avoir » eu d'autres Dieux que ceux qu'adorent encore aujourd'hui les barbares ; » et ces Dieux sont le soleil, la lune, » les astres, le ciel et la terre ». On sait que par barbares les Grecs entendoient tous ceux qui n'étoient pas Grecs (2), et spécialement les Scythes, les Asiatiques, et même les Egyptiens, les Perses, les Indiens, c'est-à-dire qu'ils avoient la Religion universelle (3). Ce même philosophe, dans un autre endroit de ses ouvrages, croit qu'on doit décerner un culte aux astres, et leur attribue la divinité (4). Il croit qu'il est juste d'honorer le ciel visible, comme étant pour nous la source des plus grands biens. Epicharmis (5), disciple de Pythagore, disoit que le soleil, la lune, les astres, la terre, l'eau et le feu étoient des Dieux. Orphée regardoit le soleil comme

(1) Plato. in Cratylo. p. 397.

(2) Sext. Emp. adv. Math. l. 10, p. 441.

(3) Euseb. Præp. Ev. l. 13, c. 19, p. 207.

(4) Plat. in Epinom. p. 977.

(5) Stobée. p. 226.

le plus grand des Dieux (1), et l'honoroit sous le nom d'Apollon, et souvent il se levoit la nuit, et montant sur un lieu élevé, il attendoit l'apparition de cet astre pour lui rendre des hommages; aussi tous les hymnes attribués à Orphée (2), et qui contiennent la plus ancienne théologie des Grecs, sont-ils adressés à la Nature en général, et en particulier au soleil, à la lune, au ciel, à l'Ether, aux étoiles, au jour, à la nuit, à l'aurore, aux saisons, à la terre, à l'océan, au feu et aux vents. Le même Poëte dans le voeu qu'il adresse à Musée (3), invoque d'abord le ciel, la terre, le soleil, et les astres, et ensuite les génies répandus dans toutes les parties de la Nature. Palamède conseille aux Grecs d'adresser leurs prières au soleil à son lever (4), et de lui immoler un jeune cheval blanc, qui n'ait point encore été assujetti au frein. Nous verrons bientôt les Massagètes faire un semblable sacrifice au soleil. Agamemnon, dans l'Iliade, prend le soleil pour témoin et garant de son traité avec les Troyens (5); il invoque aussi les fleuves et les montagnes. Il y avoit à Athènes le temple de la terre, et celui du soleil

(1) Eratos: h. c. 24.

(2) Poet. Græci. p. 508, &c.

(3) Ibid. p. 501.

(4) Philostr. Heroic. in Palamed. p. 683.

(5) Iliad. l. 3, v. 277.

sous le nom d'Apollon-Pythien (1). On donnoit une fête et des combats en son honneur ; on célébroit en Grèce des fêtes qui avoient pour objet Jupiter-Am-malo, ou Hammel, nom du Bélier céleste, l'Ammon des Egyptiens (2). Les Rhodiens avoient élevé une statue colossale au Dieu-Soleil, et donnoient des fêtes et des combats gymniques en son honneur. (3) Une feuille ou une couronne de peuplier blanc étoit la récompense des vainqueurs. Philippe, père de Persée, roi de Macédoine, étant monté sur le sommet de l'Hémus sacrifie au ciel et au soleil (4). A Lacédémone, on portoit devant l'armée le feu sacré que les Prêtres étoient chargés d'entretenir (5) ; le culte du feu se rapportoit au feu Ether et au Soleil qui en est le foyer principal. En lisant Pausanias (6), qui nous a donné la description de la Grèce et de ses monumens religieux, on retrouve par-tout des traces du culte de la Nature ;

(1) Thucudyd. l. 2.

(2) Hesych. in voc. *Αμμάλω*. Diod. l. 5, c. 56 & 57.

(3) Aristid. Rhet. in Rhod. & Schol. Pind. Olymp. Od. 7.

(4) Tite-Liv. l. 40, c. 22.

(5) Xenoph. de Rep. Lac. c. 13.

(6) Pausanias. p. 48, 60, 203, 334, 74, 263, 243. — 109. — 30, 97, 93, 162, 277, 20, 2281, 233. — 256. — 356. — Pausan. p. 103. Edit. Græc. Francof. 1633. in-fol.

on y voit des autels , des temples , des statues élevées au soleil , à la lune et à la terre ; aux fleuves , à la nuit , au cocher céleste , etc. Les Lacédémoniens consacrèrent le sommet du mont Taygète au Soleil , et alloient sur cette montagne lui immoler des chevaux.

Il y avoit à Sparte un temple dédié à la terre. Aux environs d'Hélos en Laconie , *Hélios* , fils de Persée , avoit établi le culte de Cérès ; c'étoit en Laconie qu'on trouvoit sept colonnes élevées aux sept planètes. Le Soleil avoit sa statue , et la lune sa fontaine sacrée à Thalma dans ce même pays.

Les habitans de Mégalopolis sacrifioient au vent Borée tous les ans , et lui avoient fait planter un bois sacré ; il n'étoit pas de Dieu pour qui ils eussent plus de vénération.

A Olympie , la terre avoit son autel et son oracle ; le soleil et la lune leurs statues à Elis. Inachus bâtit , dit-on , Iopolis en honneur de la lune qu'il adoroit , et à laquelle il donna ce nom , parce que Io étoit le nom de cette planète dans la langue mystique des Argiens ; c'est le même nom qu'elle a encore dans la langue des Cophites , ou des descendans des anciens Egyptiens (1) ; il éleva dans cette ville un temple à la lune , et des colonnes

(1) Chronicon. Alex. p. 96.

de bronze sur lesquelles étoit gravée cette inscription : *A la bienheureuse Io , qui nous dispense la lumière.*

Saint Epiphane donne le nom d'Apis à cet Inachus (1) , d'Apis que Lucien dit représenter en Égypte le Taureau céleste , dans lequel la lune avoit le lieu de son exaltation , comme on a vu ci-dessus (2). On sait par les marbres d'Aron-del , qui nous ont conservé un traité fort ancien , que les Grecs reconnoissoient la divinité du Soleil , puisqu'ils y prennent cet astre pour témoin de leur engagement , comme nous avons vu que fait Agamemnon dans Homère. (3) Alexandre-le-Grand , à la veille d'une éclipse de lune , sacrifie au soleil (4) , à la lune , et à la terre , qui tous trois concourent à la former. Les Macédoniens adoroient Estia , ou le feu , et offroient des prières à Bedy ou à l'élément de l'eau , afin qu'il leur fût propice. (5) Parmenides d'Elée mettoit la terre et le feu au nombre des Dieux. On peut voir dans Cicéron , de la nature des Dieux ; dans Clément d'Alexandrie , Lactance , Arnobe , Tatién , Tertulien , Justin , etc. que la plupart des Philosophes grecs avoient

(1) Epiph. Adv. Hær. c. 1.

(2) Ci-dessus , p. 9.

(3) Marmor. Oxon.

(4) Arrien. l. 3 , p. 56.

(5) Clément. Alexandr. Protrept. p. 42 , 43.

placé la divinité dans toutes les parties de la Nature , dans le soleil , la lune , les planètes , les étoiles , le ciel , la terre , etc. , et que la philosophie sur ce point étoit en général d'accord avec l'ancien culte , et avec la religion populaire ; ce qui a fait dire avec raison à Abulfarage , dans son examen du Sabisme (1) , que cette religion avoit été celle de la plupart des Grecs , et que les statues et les images qu'ils révéroient étoient autant de monumens de ce culte. Eusèbe (2) reconnoît également que toute la philosophie des Grecs , à travers le voile pompeux dont elle se pare , laisse apercevoir que l'esprit de leurs sages s'arrêtoit au monde sensible , et que ce fut Platon qui le premier parla du monde invisible et intellectuel. Cette chimère qui dans la suite fit quelque fortune , ne changea en rien la religion primitive des Grecs , et les Dieux naturels restèrent en possession de leurs autels.

S'il est vrai que la religion des Grecs ait subi quelques changemens , ce fut bien des siècles avant Platon , lorsque les Pélasges et les colonies Egyptiennes vinrent se mêler aux nations sauvages qui habitoient la Grèce , et qui , de l'aveu de Platon (3) , n'avoient d'autres Dieux

(1) Abulfar. Hist. Dyn. p. 62.

(2) Euseb. Præp. Ev. l. 3, c. 6, p. 36.

(3) Ci-dessus , p. 13.

que ceux que de son temps adoroient les Barbares : savoir , le soleil , la lune et les astres.

Ces changemens dans le culte n'affectèrent que sa forme , et non point sa nature. Les Egyptiens , en civilisant les Grecs , modifièrent leur religion , comme ils modifièrent leurs loix , leurs usages et leurs institutions politiques. Ils ne leur ôtèrent pas leur religion ; mais ils lui donnèrent une forme plus régulière , ils mirent plus de pompe dans les cérémonies , plus d'élégance dans le culte ; et la religion des Grecs , originai-
 rement simple et grossière comme eux , se ressentit de l'influence des sciences et des arts qu'amène à sa suite la civilisation. On éleva des temples mieux construits et mieux décorés ; on les orna d'images et de statues symboliques ; on chanta des hymnes plus ingénieuses et plus poétiques en l'honneur des Dieux ou des parties de la Nature que l'on personnifia ; enfin , la religion prit un vêtement si brillant , que bientôt la Nature fut méconnue par ses propres adorateurs ; ce ne fut plus le soleil que l'on peignit et que l'on chanta , mais un héros invincible , revêtu de tous les attributs de la force , parcourant une carrière divisée en douze cases , dans chacune desquelles se trouvoient des monstres qu'il lui falloir dompter. L'as-

tronomie, pour ses besoins, avoit déjà peint ces emblèmes monstrueux dans le ciel ; la poésie et la peinture les firent entrer dans le tableau des combats et des victoires du Dieu qui tient la Nature enchaînée sous ses loix éternelles. Chaque signe que parcouroit le soleil dans le cercle des animaux célestes, qui fixent les douze grandes divisions de l'année, étoit le sujet d'un chant dans les poésies sacrées que les prêtres composoient en l'honneur du Dieu qui engendre les mois et les saisons. Voilà ces fictions religieuses que les Egyptiens et les Phéniciens avoient, suivant Eusèbe (1), répandues par tout l'Univers.

Ce savant convient qu'originellement on ne connoissoit point toutes ces théogonies, devenues dans la suite si fameuses chez les Grecs, et même chez les Barbares, ni cette foule de Dieux qui compose l'hierarchie religieuse des différens peuples du monde. Il ajoute que ce sont les Phéniciens et les Egyptiens qui en furent les inventeurs, et que ces idées passèrent de leur pays chez les autres peuples, et particulièrement chez les Grecs.

Les Rabbins ont eu la même opinion du Sabisme des Egyptiens, et de son in-

(1) Euseb. l. 1, c. 9. Præp. Evang.

fluence sur le culte religieux des autres peuples du monde (1). « Ils ont cru, dit » un des plus savans d'entre eux, que les » astres étoient les causes premières de » toutes les opérations de la Nature ; en » conséquence, ils ont donné à chacun » d'eux le nom d'une divinité ; ils les » ont honoré par différentes cérémo- » nies, leur ont élevé des idoles, et » ont cherché à les représenter de toutes » les manières. Ces formes religieuses, » qui d'abord furent propres et particu- » lières aux Egyptiens, qui en étoient » les inventeurs, passèrent ensuite chez » les autres nations, et peu à peu tout » l'Univers fut rempli de cette supers- » tition ».

C'est également dans les livres des Egyptiens que le célèbre Maimonides nous dit avoir puisé toutes les connoissances et les détails qu'il nous donne sur le Sabisme (2), et sur-tout dans les livres de leur agriculture et de leur astronomie rurale ; car, par-tout le culte dut naître des besoins de l'homme, et du sentiment de la dépendance dans laquelle il est de la Nature. Ainsi l'Égypte peut être regardée comme la mère de toutes les théogonies et la source des fictions que les Grecs accueil-

(1) More. Isaac. Maronit. in Philosoph. l. 2, c. 6. Kirker. Œdip. t. 1, p. 172.

(2) More. Nevoch. Part. 3. c. 30 r p. 425.

lirent et embellirent ensuite ; car , 'il ne paroît pas qu'ils aient beaucoup inventé eux-mêmes, comme Tatien le leur reproche (1) ; mais ils avoient tout emprunté des barbares , c'est-à-dire , de ces peuples , Egyptiens et Orientaux , qui du temps de Platon n'adoroient encore que la Nature. Philon de Byblos observoit avec raison que les Grecs , naturellement ingénieux , s'approprièrent une partie des fables cosmogoniques des Phéniciens , les embellirent , et quelquefois même les altérèrent par la broderie merveilleuse qu'ils y ajoutèrent (2) ; mais le fond resta toujours le même , et ce fond ne put être que la Nature , puisque nous avons prouvé plus haut que les Phéniciens , les Egyptiens et les Orientaux , dont les Grecs empruntèrent leurs fables religieuses , n'adoroient que les Dieux naturels (3) , le soleil, les astres et les éléments , et généralement toutes les parties de la cause universelle visible ; et , en effet , ils ne pouvoient donner d'autre culte et d'autres Dieux que ceux qu'ils avoient eux-mêmes ; seulement les noms , les attributs des Dieux , les formes des cultes furent

(1) Tatien. p. 141.

(2) Euseb. Præp. Ev. l. 1, c. 10, p. 39.

(3) Herod. l. 2, c. 5, &c. Jamblich. de Myst. Ægypt. c. 5, §. 7.

différentes. Aussi, Hérodote ne dit-il pas que la Grèce a reçu de nouveaux Dieux de l'Égypte (c), mais qu'elle en a reçu les noms et les formes de culte (1).

» Les Égyptiens, dit cet historien,
 » sont ceux qui passent pour avoir
 » imaginé les premiers les noms des
 » douze grands Dieux, et les avoir fait
 » connoître aux Grecs (2); presque tous
 » les noms des Dieux sont venus de
 » l'Égypte en Grèce. D'après mes re-
 » recherches, j'ai trouvé qu'ils venoient
 » des barbares et principalement des
 » Égyptiens. « Les hordes Pelasgi-
 ques qui s'établirent en Grèce influèrent
 aussi sur le culte; mais ces Pelasges eux-
 mêmes, remarque Athanase (3), avoient
 originairement tiré de l'Égypte leurs
 idées et leurs institutions religieuses.

Il paroît effectivement par Hérodote, que les Pelasges primitivement honoroient, par des sacrifices, des Dieux à qui ils ne donnoient aucun nom ni surnom, et qu'ils désignoient par le nom général de Dieux (4). Ainsi les premiers peuples de la Grèce, suivant Platon (5), appelèrent Dieux d'un nom général, le soleil et tous les astres qu'ils voyoient

(1) Herod. Euterpe. c. 4.

(2) Idem. Euterp. c. 50.

(3) Athanas. Contrâ Gentes. p. 25.

(4) Herod. in Euterp. c. 5.

(5) Plato. in Cratylo. p. 397.

dans un mouvement éternel ; mais dans la suite les Egyptiens y portèrent, dit Hérodote (1), les noms des Dieux, et entre autres celui de Bacchus. Les Pélasges furent consulter l'oracle de Dodone, le plus ancien de toute la Grèce, pour savoir s'ils pouvoient adopter ces noms ; et l'oracle leur répondit qu'ils ne pouvoient rien faire de mieux : en conséquence, ils reçurent toute cette nomenclature sacrée, qui passa ensuite aux Grecs. Donc les Grecs reçurent des Egyptiens, soit médiatement, soit immédiatement, par les Pélasges, les différentes dénominations des êtres adorés, sous le titre général de Dieux. Ce ne fut donc que des noms, et vraisemblablement une forme différente de culte, et non pas de nouveaux Dieux, que les Grecs reçurent des Pélasges et des Egyptiens. Et en effet, comment les Egyptiens, qui, comme nous l'avons vu plus haut, n'adoroient que le soleil, la lune et les astres, qu'ils regardoient comme les seules causes de tous les effets produits, auroient-ils, en donnant leurs Dieux, donné de nouveaux Dieux à des peuples qui les adoroient aussi, comme le prouve le passage de Platon ? Les Grecs, par exemple, adoroient déjà le soleil, mais ne le connoissoient point sous le nom

(1) Herodot. in Euterp., c. 52.

d'Hercule,

d'Hercule , qu'il portoit en Egypte et en Phénicie , et ignoroient entièrement la fiction sacrée de ses douze travaux. Ils ignoroient pareillement son nom de Bacchus que lui donnoient les Arabes , et l'histoire romanesque de ses voyages astronomiques , calquée sur celle des voyages d'Osiris ou de la grande divinité des Egyptiens , le soleil , époux d'Isis. Ces différentes généalogies , ces nouveaux noms , ces aventures feintes , les attributs et les images des astres déjà adorés en Grèce , sous le nom général de Dieux ; voilà ce qui étoit nouveau pour les Grecs , et ce qui donna à leurs idées religieuses et à leur culte une face absolument nouvelle. Nous nous bornerons aux seuls exemples de Bacchus et d'Hercule , que nous ferons voir tirer leur origine d'un peuple qui n'adora jamais des hommes déifiés (1) , et qui ne reconnut pour Dieux que la Nature et ses parties , le soleil , la lune et les astres , comme le dit Eusebe (2).

Hérodote assure (3) que le culte d'Hercule étoit établi en Egypte dès la plus haute antiquité , bien des siècles avant la naissance du prétendu fils d'Alcmène ; que ce sont les Grecs qui ont emprunté

(1) Jabl. Proleg. §. 9 , & c. 2 , sect. 12 & 18 , 21.

(2) Euseb. Proep. Ev. l. 1 , c. 6 & 9.

(3) Herod. in Euterp. c. 43.

de l'Égypte le nom d'Hercule, et non pas les Égyptiens qui ont copié les Grecs ; que le culte d'Hercule remonte chez les Égyptiens à plus de dix-sept mille ans ; qu'il étoit chez eux un des douze grands Dieux, c'est-à-dire, un des Dieux dont les Grecs empruntèrent les noms de l'Égypte ; c'est-à-dire d'un Dieu qui, de l'aveu du même Hérodote (1), fut honoré d'un culte religieux par un peuple qui n'adora jamais les héros ; car c'est l'éloge que leur donne Hérodote : ce qui confirme ce que nous avons établi, qu'ils n'adorèrent que les Dieux naturels (2).

Le même historien atteste qu'il a vu un ancien temple d'Hercule en Phénicie, c'est-à-dire chez un peuple qui n'adoroit que les astres, comme le dit Eusèbe (3), et ce temple avoit été bâti plus de deux mille trois cents ans avant l'époque où l'on fixe la naissance de l'Hercule Grec, autrement, l'établissement de son culte en Grèce. Il ajoute qu'il passa ensuite dans l'île de Thase, où les colonies Phéniciennes avoient élevé un temple à ce même Dieu, et cela, plus de cinq âges d'homme avant le siècle du prétendu fils d'Alcmène ; d'où Hé-

(1) Ibid. c. 50.

(2) Voyez Fréret, Défense de la Chronologie Herod. Euterp. c. 50.

(3) V. ci-dessus, p. 4.

Herodote conclut qu'Hercule est un des plus anciens Dieux, et que son culte étoit établi en Phénicie et en Egypte, avant de l'être en Grèce (1). Il est vrai qu'il distingue deux Hercules; l'un ancien, ou Dieu; l'autre moderne, ou héros. L'existence du premier est bien démontrée; celle du second, comme homme, n'est pas aussi claire; et nous ferons voir ailleurs, sur quoi porte cette distinction (2) que fait Hérodote, pour concilier l'opinion de son siècle avec le résultat de ses recherches et le témoignage des nations les plus savantes de l'Orient; et que le véritable et le premier Hercule est l'Hercule Egyptien, ou le *soleil*, adoré sous ce nom à Thèbes en Egypte.

On peut en dire autant de Bacchus, que les Grecs ont reconnu être le même que le fameux Osiris des Egyptiens; de cet Osiris que tous les savans ont assuré être le soleil, première divinité de l'Egypte.

Diodore-de-Sicile nous dit (2) que les Grecs, ayant emprunté des Egyptiens le culte de Bacchus et les fêtes ou cérémonies Orgiques, avoient consacré, dans leurs mystères, le symbole actif de la génération, dont le soleil ou l'Osiris Egyptien étoit le premier agent (3).

(1) Herod. Euterp. c. 14.

(2) Diod. Sic. l. 1, c. 22, p. 26.

(3) Ib. c. 23.

Il ajoute que ceux qui prétendoient que ce Dieu étoit né à Thèbes en Bœotie , en imposoient ; que c'étoit Orphée qui , étant venu en Egypte , et qui s'étant fait initiateur aux mystères d'Osiris ou du Bacchus Egyptien , avoit voulu plaire aux Boeotiens , en supposant que ce Dieu étoit né à Thèbes en Boeotie ; que la multitude ignorante , jalouse d'ailleurs que ce Dieu passât pour être d'origine grecque , avoit accueilli avec empressement ses mystères et son culte. Il expose ensuite le prétexte dont se servit Orphée pour attribuer à la Grèce la naissance de ce Dieu et l'origine de ses mystères.

Hérodote (1) attribue à Mélampus l'introduction du culte de Bacchus en Grèce , et la connoissance qu'on y eut du nom de cette divinité ; et il ajoute que Mélampus l'avoit établi d'après l'idée qu'il en avoit prise chez les Egyptiens , chez qui il se trouvoit institué dès la plus haute antiquité ; qu'il y avoit trop de ressemblance entre ce qui se pratiquoit en Egypte et en Boeotie , dans les fêtes d'Osiris et de Bacchus , pour ne pas admettre la filiation du culte du Bacchus Grec , né du Bacchus Egyptien ; qu'il en étoit de même de Pan adoré à Mendès (2) ; et qu'en général

(1) Herod. Euterp. c. 49 & 51.

(2) Ibid. c. 48.

ces rites et ces cérémonies, et beaucoup d'autres, dit Hérodote (1), que je vais rapporter, ont été empruntés des Egyptiens par les Grecs.

Eusèbe (2) pense absolument de même, tant sur l'origine de Bacchus que sur celle des autres divinités adorées en Grèce. Il prétend que dans toute cette longue nomenclature de Dieux, les Grecs n'ont rien qui leur soit propre, et dont l'invention leur appartienne; mais qu'ils ont adopté les fictions religieuses, les simulacres et les mystères des nations étrangères. Ils adoptèrent sur-tout les rites et les Dieux de l'Egypte, remarque Diodore (3), comme ils reçurent parmi eux les colonies Egyptiennes qui voulurent s'y établir. C'est de l'Egypte, observe le même auteur, que tous les savans et les philosophes les plus distingués de la Grèce empruntèrent leurs dogmes théologiques et leurs opinions philosophiques. « Toute leur » doctrine mystique vient de-là (4), » ainsi que leurs Orgies et la fable des » Enfers. Les Dieux sont les mêmes; » Osiris est Bacchus, Isis est Cérès : il » n'y a de différence que dans les noms.

(1) Ibid. c. 15.

(2) Euseb. Præp. Ev. l. 1, c. 6. Ib. p. 52.

(3) Diod. l. 1. c. 23, p. 27.

(4) Euseb. Præp. Ev. l. 10, c. 8, p. 480 & 481.

» Les combats des Dieux (1), leurs
 » aventures tragiques, sont autant de
 » fables Egyptiennes apportées en Grèce
 » par Mélémpus, avec les rits et les
 » cérémonies sacrées ».

Athénagore (2) reconnoît pareille-
 ment que les Grecs ont emprunté de
 l'Egypte tous les noms de leurs Dieux.

Il résulte de tout ce que nous venons
 de dire sur la filiation qui se remarque
 entre le culte Grec et le culte Egyptien,
 que si les Egyptiens et les Phéniciens,
 leurs maîtres en religion, n'avoient
 d'autres Dieux que les Dieux naturels,
 comme nous croyons l'avoir prouvé par
 plus d'une autorité, il s'ensuivra que
 le culte Grec n'a point changé de na-
 ture, mais seulement de forme, au
 moment où les Grecs furent civilisés par
 les Orientaux; car, encore une fois, ces
 Orientaux ne purent donner d'autres
 Dieux que ceux qu'ils révéroient eux-
 mêmes, c'est-à-dire toutes les parties
 de la cause universelle visible, la pre-
 mière et la seule que les Egyptiens et les
 Phéniciens aient jamais admise.

Nous concluerons donc avec Abul-
 farage (3) que le Sabisme a fait le
 principal fond de la religion des Grecs.
 Cette conclusion aura toute sa force à

(1) Ibid.

(2) Athenag. Leg. pro Christ. p. 129.

(3) Abulf. Hist. Dyn. p. 62.

l'égard des Romains, et en général de tous les peuples, chez qui on retrouve les divinités grecques. Ajoutons pour les Romains à cette preuve indirecte, des témoignages plus directs, qui constatent l'existence du même culte parmi eux. Augustin et Denis d'Halicarnasse (1), dans ses Antiquités romaines, assurent que Tatius venant à Rome partager le sceptre de Romulus (2), éleva des temples au soleil, à la lune, à Saturne, et à la lumière, au feu, ou à la divinité tutélaire de cet élément. Tout le monde connoît le fameux temple de Tellus, ou de la terre, consacré à Rome, et qui servit souvent aux assemblées augustes du sénat. Le même Denis d'Halicarnasse, (3) parle d'une fontaine consacrée au soleil, dans le Latium, auprès de laquelle étoient élevés deux autels, dont l'un regardoit l'orient, et l'autre l'occident; ce fut sur ces autels qu'Enée arrivant en Italie, offrit aux Dieux les premiers hommages de sa reconnoissance (4). Aurélien fit bâtir à Rome le temple du soleil, qu'il enrichit d'or et de pierreries. Avant lui, Auguste y avoit fait porter les images du soleil

(1) Aug. de Civ. Dei. l. 4, c. 23.

(2) Dionys. Antiq. Rom. l. 2, p. 114.

(3) Ibid. l. 1, p. 44.

(4) Zozim. l. 1, p. 383.

et de la lune, qu'il apporta d'Egypte (1) dans son triomphe sur Antoine et sur Cléopâtre. Romulus originaiement avoit institué le jeux du cirque, en honneur du Dieu-soleil (2), et des quatre élémens qu'il modifie par son action toute-puissante. Le dix-sept, avant les calendes de mai, on sacrifioit à la terre, le quatre, à Flore, ou à la force végétative qui fait pousser les fleurs, comme on peut le voir dans le calendrier romain; ainsi on ne peut douter que les Romains n'aient, comme tous les autres peuples, rendu des hommages à la divinité de la Nature, et de ses principales parties.

Si nous jetons nos regards sur la région la plus occidentale de l'ancien continent, sur l'Espagne, nous trouverons la religion du soleil, et le culte de la Nature, porté par les Phéniciens sur toutes les côtes de l'Océan. Le soleil ou l'Hercule Phénicien, avoit son temple à Cadix, dès la plus haute antiquité. Les Accitains, peuple d'Espagne (3), honoroient le même Dieu-soleil, sous un autre nom; et la statue de cette divinité, ornée de rayons, comme celle d'Appollon, déceloit la nature du Dieu qu'on adoroit sous cet emblême.

(1) Suétone.

(2) Chroniq. Alex. p. 25.

(3) Macrob. Sat. l. 1, c. 19.

Les peuples de la Bétique (1) avoient élevé un temple à l'étoile du matin et au crépuscule. Les habitans de la ville d'Assora en Sicile, adoroient le fleuve Chrysas qui couloit sous leurs murs ; ce fleuve avoit son temple (2) et sa statue , comme on peut le voir dans Cicéron. Les Crétois, dans leur Théogonie , supposent qu'un de leurs anciens rois, qu'ils nomment Jupiter (3) , se disposant à livrer un combat, sacrifie au soleil, au ciel et à la terre ; ces deux dernières divinités passoient pour être les grands Dieux, ou Dieux Cabires de l'île de Samothrace, (4) comme réunissant en eux le principe actif, et le principe passif de la cause visible et universelle. Leurs noms étoient aussi consacrés chez les Romains dans les livres des Augures, sous le titre de *Divi-potes*, ou Dieux tout-puissans (5). Aussi, Varron, si savant dans les antiquités romaines, et de qui nous tenons ces détails sur les grands Dieux, ou Dieux Cabires, rapporte-t-il à la Nature et à ses différentes parties, les principaux Dieux de sa nation (6), tels que Jupiter, Junon, Saturne, Vulcain, Vesta, etc.

(1) Strab. l. 3. p. 140.

(2) In verrem de Sign. c. 44.

(3) Diod. Sic. l. 5, c. 71, p. 387.

(4) Varro. de ling. Lat. l. 4, §. 10.

(5) Varro. ibid.

(6) August. de Civ. Dei. l. 3, c. 5.

et toutes les divinités du premier ordre.

Il y avoit à Byzance, ou à Constantinople, un ancien temple du soleil et de la lune (1). On y remarquoit plusieurs statues, dont la face regardoit le nord; et au milieu, dans un espace circulaire, s'élevoit la statue du soleil, qui y étoit représenté sur un char d'une blancheur éclatante; près de lui étoit la lune, montée sur un char attelé de deux chevaux, et portant sur la tête une couronne semblable à celle dont on pare les Nymphes. On sait également que le fondateur de la nouvelle Byzance, autrement appelée Constantinople, adoroit Apollon, ou le Dieu-soleil (2); le véritable Dieu de sa secte, connue déjà sous le nom de secte de Christ, ou du Dieu-soleil, principe de la lumière qui éclaire tout homme venant au monde, pour me servir de l'expression de l'évangéliste Jean. Le Danube étoit regardé comme un Dieu; et Alexandre-le-grand, crut devoir lui sacrifier pour obtenir de lui un heureux passage (3). C'est par une suite de la même opinion sur la divinité de l'eau, que ce conquérant arrivé en Asie, sacrifie à l'Océan, à l'Hydaspe, à l'Acesine qui se jète dans l'Hydaspe; enfin, à l'Indus, sur les bords duquel il donne des fêtes gym-

(1) Cedren. p. 323.

(2) Hist. du bas Empire, t. 1, p. 99.

(3) Arrian. l. 1, p. 4.

niques, et fait immoler des victimes (1). Ainsi, autrefois Enée en Italie, rendoit hommage à la divinité du Tibre (2). L'Empereur Julien devenu philosophe, choisit le soleil pour son Dieu, et lui adresse un superbe discours que nous avons encore, dans lequel il représente cet astre comme le père de la Nature (3), comme la divinité universelle, et le principe des êtres intelligens, et des êtres sensibles.

Jetons maintenant un coup-d'oeil sur les grandes nations répandues dans tout le nord de l'Europe, et qui n'avoient point altéré la forme de leur culte, par une communication si intime avec les peuples du midi, en général plus civilisés et plus instruits; et nous verrons que le Sabisme et le culte de la Nature s'y montrera encore plus à découvert. Les nations Nomades qui erroient dans les vastes plaines qui sont au nord de l'Europe et de l'Asie, connues sous la dénomination générale de Scythes, avoient pour principale divinité la terre, dont ils tiroient leur subsistance, eux et leurs troupeaux (4). Ils lui donnoient pour femme Jupiter, ou le ciel qui verse dans son sein les pluies qui la fécondent. Car, les Orientaux, placés au nord de l'Asie, donnoient

(1) Idem. Arrian. de Reb. Indic. p. 181.

(2) Æneid. l. 8, v. 76.

(3) Julian. Imp. Orat. 4.

(4) Herodot. Melpom. c. 54.

au ciel le nom de Jupiter, comme nous le dit Hérodote, à l'article de la religion des Perses, dont nous parlerons bientôt (1). Justin dans un discours qu'il met dans la bouche des Scythes (2), leur fait attribuer au feu, l'organisation de l'Univers. Il est pour eux le principe demiourgique, et comme le feu artiste, divinité des Stoiciens. C'étoit aussi un des dogmes de Zoroastre (3), et vraisemblablement l'origine du culte rendu à cet élément, en Perse. On l'honoroit ici-bas, comme une image et une émanation du feu principe qui compose la substance de l'Ether et de tous les astres, et sur-tout du soleil, père de la Nature, la grande divinité des Perses, et en général celle de l'Univers. Dans toute la partie intérieure du nord de l'Europe, et dans sa partie occidentale, les peuples, connus sous le nom général de nations Celtiques, rendoient un culte religieux au feu, à l'eau, à l'air, à la terre, au soleil, à la lune, aux astres, à la voûte des cieux, aux arbres, aux fontaines, &c. comme l'a très-bien observé Peloutier, dans son histoire des Celtes (4). Les Hongrois professoient une religion assez semblable

(1) Herod. Clio. c. 131.

(2) Just. l. 2, c. 2.

(3) Psellus in Orac. Zoroast.

(4) Peloutier. t. 5, p. 58.

à celles des Perses (1) ; ils n'avoient ni temples, ni images ; ils adoroient le feu comme Dieu, et lui sacrifioient des chevaux. Les Huns adoroient le ciel et la terre (2) ; leur chef prenoit le titre de Tanjou ou de fils du ciel. Les Francs qui passent en Italie sous la conduite du roi Theudibert, immolent les femmes et les enfans des Goths, et en jètent les corps dans le fleuve du Pô, auxquels ils en font offrande, comme des prémices de la guerre (3). On voit que ces barbares, quoiqu'ils eussent adopté la nouvelle forme du culte solaire, ou le christianisme, avoient encore gardé les superstitions de l'ancien culte. Les Illyriens, les Thessaliens, les peuples d'Islande, adoroient l'eau et les fleuves, et leur offroient des victimes. C'est ainsi que dans Homère nous voyons les Troyens en Asie, immoler des taureaux au Scamandre, et précipiter des chevaux tout vivans dans ses flots. Agathias nous dit que les Allemands rendoient un culte aux arbres, aux bois sacrés, aux collines, et aux fleuves, et leur immoloient des chevaux (4). Procope nous apprend que les habi-

(1) Daniel Cornid. Custos. Biblioth. Pest. Gottingæ, voyez Mercure de France, n^o. 46. Sam. 12 oct. 1785.

(2) Hist. du bas Emp. t. 4, p. 323.

(3) Procop. Bell. Goth. l. 2, c. 25.

(4) Agath. l. 1, p. 13.

tans de l'île de Thule , et tous les Scandinaves , plaçoient leurs divinités dans le firmament , dans la terre , dans la mer , dans les fontaines , dans les eaux courantes , &c. (1). Le vainqueur des Gaules , Jules-César , en parlant de la religion des peuples qui habitoient l'ancienne Germanie , nous assure que les Germains n'adoroient que la cause visible et ses principaux agens , le soleil , la lune , le feu , ou Vulcain (2) ; qu'ils ne reconnoissoient pour Dieux que ceux qu'ils voyoient et dont ils éprouvoient l'heureuse influence ; système religieux , qui est absolument celui qu'Eusèbe attribue aux Phéniciens et aux Egyptiens , et que nous prétendons être le point central auquel se rapportent toutes les religions en dernière analyse. Ce culte rendu à la Nature par les anciens Germains , s'est propagé jusques dans les temps modernes , puisqu'un évêque est obligé de le proscrire en Allemagne (3). » Vos
 » pères , leur dit-il , vous ont laissé
 » comme en héritage cette superstition
 » qui vous fait honorer les élémens , la
 » lune , le soleil , et les astres ; observer
 » la nouvelle lune , les éclipses , comme
 » si vous pouviez par vos cris , lui rendre

(1) Procop. Bell. Goth. l. 2 , c. 15.

(2) Jul. Cæs. de bello Gall. l. 6 , c. 5.

(3) Burechard. Wormanen. Episcop. l. 10. decret. c. 33. & lib. 19. de pœnit. p. 269.

» son éclat, et si les élémens pouvoient
 » venir à votre secours. »

Canut, roi d'Angleterre, fit la même défense dans ses états et en bannit l'idolâtrie, en expliquant ce qu'il entend par idolâtrie : » J'entends, dit-il (1), proscrire le culte qu'on rend au soleil, à la lune, au feu, à l'eau courante, aux fontaines, aux forêts, aux pierres mêmes et aux idoles. Il est donc vrai que cette superstition subsistoit encore dans ses états, puisqu'il est obligé de faire une loi contre elle. Nous savons, par Solin (2), qu'autrefois dans la Grande-Bretagne on entretenoit le feu sacré dans le temple de Minerve. Dans le comté de Kildar des vierges étoient chargées de l'entretenir (3). On a des capitulaires de Charlemagne qui proscrivent l'ancien usage où l'on étoit de placer des chandelles allumées auprès des arbres et des fontaines, auxquels on rendoit un culte superstitieux (4). Auguste, suivant Senèque, consacra dans la Gaule Narbonnoise (5), un temple au vent Circius, parce qu'il purgeoit l'air. Orose prétend que le fameux temple

(1) Pelout. t. 5, p. 53.

(2) Solin, c. 35.

(3) Hyd. de Vet. Pers. Rel. p. 148.

(4) Pelout. t. 6, p. 204.

(5) Pelout t. 5, p. 333, Ibid. 297.

de Toulouse étoit dédié au soleil (1). On trouve dans Grégoire de Tours un passage où cet historien fait mention des honneurs religieux que les peuples du Gévaudan rendoient autrefois à un lac, situé sur le mont Helanus. Une multitude de paysans s'assembloit tous les ans auprès du lac, et lui faisoit des offrandes, en jetant dans ses eaux du pain, de la cire, des étoffes, &c. Ils célébroient cette fête pendant trois jours.

On rencontre dans plusieurs endroits de la Gaule des monumens du culte Egyptien, ou du culte d'Isis, qui, comme nous l'avons vu, est tout entier relatif à la Nature. Il est vrai que la religion des Druïdes avoit une forme plus savante que celle des nations germaniques, et qu'il est plus difficile de faire remarquer ses rapports avec la Nature; mais comme ces divinités, telles que Mars-Hesus, Dispater ou Pluton, Vulcain, Jupiter, leur sont communes avec les Grecs et avec les Romains, il s'ensuit que tout ce que nous avons dit des divinités Grecques et Romaines doit s'appliquer aux divinités Gauloises, qui ont les mêmes caractères, et que les Romains ont cru reconnoître pour leurs Dieux. Dans le monument trouvé à Notre-Dame au

(1) Cros. l. 4, c. 15.

commencement

commencement de ce siècle (1), et gravé dans les mémoires de l'Académie des Inscriptions, on voit Jupiter, Vulcain, Castor et Pollux, divinités Grecques et Romaines. L'Esus Gaulois ou Mars y est aussi représenté, tel à-peu-près que le Dieu tutélaire du mois de Mars, qui est encore sur le portail à côté des tableaux des douze signes et des douze mois qu'on y a sculptés. D'après tous les témoignages que nous venons de rapporter, nous concluerons avec M Hyde (2), que le Sabisme n'a pas été renfermé en orient; mais qu'il s'est repandu dans tout l'occident, et qu'il a fait le fond de la religion des anciennes nations Européennes, de celle des Teutons, des Germains, des Suèves, des Goths, des Danois, des Gaulois, &c. que ces nations ont honoré les astres et en particulier les planètes, et que la consécration qu'elles ont toutes faite d'un jour de la semaine à chacune des planètes, est encore aujourd'hui un ancien monument de leur respect religieux pour elles.

Ancienne Religion en Asie.

Après avoir parcouru toute l'Europe, nous allons maintenant reporter nos

(1) En 1726.

(2) Hyd. de vet. Pers. Rel. p. 135.

regards vers l'Asie, qui, comme l'Égypte, a été le berceau de toutes les superstitions; et nous verrons qu'à partir de la Phénicie et des rives du Nil comme centre, la religion primitive universelle a étendu ses branches autant à l'orient, que nous les avons vu s'étendre à l'occident pour couvrir toute l'Europe.

» Les Ioniens rendoient un culte
 » religieux aux images du soleil et de
 » la lune, qu'ils regardoient comme
 » deux divinités puissantes, de qui dé-
 » pendoit toute l'administration du
 » monde, suivant les principes de la
 » théologie Égyptienne, et qui, com-
 » binant leur action avec celle des
 » cinq autres planètes, nourrissoient
 » et faisoient croître tous les corps
 » soumis à l'influence des astres et
 » au système général des cieux. «

Ainsi s'exprime Cedrenus (1) à l'occasion du culte des Asiatiques, qui habitoient l'Ionie dans l'Asie-mineure. On avoit élevé dans toute cette contrée des temples à la lune et au Dieu mois qu'elle engendre par sa révolution. La lune avoit un temple à Carres en Carrie, qui avoit la plus grande célébrité (2). La Diane d'Ephèse n'étoit autre chose

(1) Cedren. p. 46.

(2) Théodoret, Hist. Eccl. l. 3, c. 2, Ammien. Marc. p. 240.

que la lune. Strabon parle d'un sacerdoce établi en son honneur en Psidie(1); d'un temple élevé au Dieu-mois entre Laodicé et Carura (2); d'un autre qui étoit bâti à Cabira en Cappadoce (3), sous l'invocation du mois Pharnace, ainsi que d'un temple de la lune semblable à ceux qui se trouvoient en Phrygie et en Albanie. En effet, les peuples de l'Albanie et de l'Ibérie, habitant le plus beau sol de la Nature et placés comme dans un jardin de délices, adoroient les deux astres qui paroissoient influer le plus sur la végétation et contribuer à faire éclore, nourrir et mûrir les productions dont la terre sembloit pour eux si prodigue. « Ils honorent comme » Dieux, dit Strabon (4), le soleil et la » lune, et particulièrement cette der- » nière planète. Elle a un magnifique » temple sur les confins de l'Albanie » et de l'Ibérie, desservi par un prêtre, » dont le sacerdoce est la première » dignité après la royauté. »

Les Turcs établis autour du mont Caucase avoient un grand respect pour le feu, pour l'air, pour l'eau et pour la terre, qu'ils célébroient dans leurs

(1) Strab. l. 12, p. 577.

(2) Ibid. 580.

(3) Ibid. 557.

(4) Strab. l. 11, p. 501.

hymnes sacrés (1). Les Scythes ou Tartares qui habitent à l'orient de l'Imaüs, ou les Mogolo-Tartares, adorent le soleil, la lumière, le feu, la terre et l'eau (2), et leur offrent les prémices de leur nourriture, spécialement le matin. Les anciens Massagètes, suivant Hérodote, avoient pour divinité unique le soleil, à qui ils offroient des chevaux, parce qu'il convenoit, disoient-ils, d'offrir au Dieu le plus rapide dans sa course, l'animal qui l'imite le plus dans sa légèreté(3). Strabon atteste la même chose (4); et nous voyons effectivement dans Justin, que la reine Thomyris jure par le soleil, grand Dieu des Massagètes (5). Les Derbices, peuple d'Hyrcanie, rendoient un culte à la terre (6). Tous les Tartares en général ont le plus grand respect pour le soleil; ils le regardent comme le père de la lune, qui tient de lui sa lumière (7); ils ne commencent aucune opération importante qu'à la nouvelle, ou à la pleine lune; c'est leur guide, et ils l'appellent en consé-

(1) Theophyl. Simocall. l. 7, c. 3.

(2) Hyd. de Vet. Pers. Rel. p. 149.

(3) Herod. Clio. c. 211 & 216.

(4) Strab. l. 11, p. 513.

(5) Justin. l. 2, c. 2.

(6) Strab. l. 11, p. 529.

(7) Hyd. p. 232.

quence leur *grand Général*. Ils ont aussi l'idole de la terre, qu'ils révèrent sous le nom de Matagai (1).

On lit dans les Lettres édifiantes, que tous les peuples de Tartarie font encore des libations aux élémens ; ils commencent leur festin par jeter quelques gouttes de liqueur sur les idoles de leurs Dieux (2) ; ils en répandent trois fois du côté du sud, en l'honneur du feu, trois fois du côté de l'ouest en l'honneur de l'eau ; ces deux élémens étant regardés chez eux comme les premiers principes générateurs dans la Nature.

Si nous avançons vers le milieu de l'Asie, à l'orient du Tigre et de l'Euphrate, dans ces vastes plaines qui s'étendent au midi de la mer Caspienne jusqu'au golfe Persique, et qu'habitoient les anciens Perses, nous trouverons encore le culte du soleil, de l'eau, et sur-tout du feu par-tout établi.

Hérodote nous dit que les anciens Perses alloient sur de hautes montagnes pour y sacrifier au ciel, qu'ils appeloient Jupiter, et à ses parties les plus brillantes, au soleil et à la lune (3) ; qu'ils sacrifioient aussi à la terre, au feu, à l'eau et à l'air ou aux vents ; que

(1) Kirker. *Ædip.* t. 1, p. 411.

(2) Lett. édif. t. 26, p. 44

(3) Herod. in *Clio.* c. 131.

ce sont là les seuls Dieux qu'ils reconnoissent de toute antiquité ; qu'ils honorent d'un culte religieux les fleuves ; qu'ils chassent de leurs villes les lépreux, parce qu'ils regardent la lèpre comme la punition d'un crime contre leur Dieu, le soleil. Ce culte qu'Hérodote attribue aux anciens Perses, est bien ce culte de la Nature que l'auteur du livre de la Sagesse, cité plus haut, reproche à presque tous les peuples (1). Le témoignage d'Hérodote est confirmé par tous les anciens et par tous les modernes qui ont parlé de la religion des Perses. Strabon (2) dit qu'ils adorent le soleil sous le nom de Mithras ; qu'ils honorent aussi la lune, Vénus, le feu, la terre, les vents et l'eau ; qu'ils n'ont point de statues ni d'autels ; mais qu'ils sacrifient sur les lieux hauts à Jupiter, ou plutôt au ciel à qui ils donnent ce nom ; qu'ils purifient l'endroit où ils doivent sacrifier, où ils offrent leurs prières et où ils conduisent la victime couronnée de fleurs. Mithras, leur grande divinité, n'étoit que le soleil, suivant Hesychius et Suidas (3), d'accord en cela avec Strabon et avec tous les autres savans, dont nous croyons inutile de

(1) V. ci-dessus, p. 4.

(2) Strab. l. 15. p. 732.

(3) Hesych. & Suidas in voce Mithra.

rapporter ici le témoignage , ou plutôt l'opinion sur le culte Mithriaque.

Xénophon , dans la Cyropédie , nous représente Cyrus qui , avant d'engager le combat , va sur les lieux hauts sacrifier au Jupiter des Perses , ou au ciel et au soleil (1). Il nous dit ailleurs , que les Perses offrent en holocauste des chevaux au soleil , comme nous avons vu que faisoient les Massagètes. Quint-Curce nous dit également que Darius , avant d'en venir aux mains avec Alexandre , invoqua le soleil , Mithras , Mars et le feu sacré éternel (2) , c'est-à-dire , cet élément actif qui compose la substance de l'Ether , ou du ciel , qu'on adoroit en Perse.

Plusieurs auteurs reprochent à Hérodote d'avoir dit , que Xerxès lança des traits contre le soleil et donna des chaînes à la mer ; ce qui est contre toute vraisemblance , observe Lactance , puisque le soleil et l'élément de l'eau sont de grandes divinités chez les Perses (3). Les Mages , au rapport de Cassiodore , déifioient les élémens (4). Théodoret dit également que les Perses appeloient Mages ceux qui accordoient

(1) Xenoph. Cyrop. p. 233.

(2) Quint Curt. l. 4.

(3) Lactant. in præm. p. 7.

(4) Hist. Trip. l. 10 , c. 30.

la divinité aux élémens. Diogène-Laërce, dissertant sur les principes théologiques des Mages, assure aussi qu'ils plaçoient la substance de leurs Dieux dans l'élément du feu, de l'eau et de la terre (1). Les actes des martyrs de la Perse, tous les auteurs du quatrième, cinquième, sixième et septième siècle, attestent comme un fait connu de tout le monde, que le soleil, la lune et les élémens étoient les grandes divinités des Perses (2). Plutarque leur attribue le culte de l'air et de la terre (3). Barbahil, Syrien, dit en général, que tous les élémens étoient adorés chez eux (4); Justin parle des prêtresses du soleil chez les Perses; Clément d'Alexandrie force les philosophes de convenir que ce sont les Perses, les Mages et les Sarmates qui leur ont appris à révéler les élémens (5). Tous les écrivains Mahométans s'accordent à reconnoître le Sabisme pour l'ancienne religion des Perses, jusqu'au temps de Gushtâsp, fils de Lohrâsp (6). M. Hyde lui-même,

(1) Diogén. in præm.

(2) Acad. Inscript. t. 29, p. 148, 157.

(3) Plut. p. 1022.

(4) Hyd. p. 90.

(5) Clément. p. 32.

(6) Hyd. p. 4, & p. 87. Autor. libri Mugjizât Phârsi. p. 224. Et Ibn. Phacreddîn Angjou. præf. lib. Phâr h. Gihângîrî.

malgré son penchant à croire que les Perses élevèrent leurs idées plus haut que le monde visible, et quoiqu'il cherche à leur attribuer un spiritualisme qui n'exista jamais, ou du moins qui est très-moderne et particulier à quelques sectes, convient qu'au milieu même de ce spiritualisme, ils avoient conservé des pratiques superstitieuses, par lesquelles ils honoroient les planètes et les élémens, leurs anciennes divinités. En effet, nous voyons dans Epiphane, que ceux qu'on appeloit Maguséens chez les Perses (1), livrés au culte des idoles et des images, adoroient le feu, le soleil et la lune; d'autres adoroient les astres d'un culte immédiat sans statues, tandis que ceux qui aimoient les images avoient des statues, des autels et des pyrées. L'auteur du livre *Pharhang-Gjihânghiri* (2), parle de sept anciens pyrées où on brûloit l'encens en honneur des sept planètes; elles avoient sept petites chapelles, où chacune d'elles recevoit les hommages de ses adorateurs. On alloit dans la chapelle du soleil célébrer la fête du soleil; dans celle de Mars, de Jupiter, &c. (3) honorer Mars et Jupiter; ainsi des autres planètes.

(1) Hyde, p. 98, 154.

(2) Ibid. p. 101.

(3) Ibid. p. 125.

Héraclius, poursuivant dans sa fuite Chosroës, se rend maître de la ville de Gaza, dans laquelle étoit un superbe temple consacré au soleil; sous le dôme étoit placée la statue de Chosroës, qui y tenoit en quelque sorte lieu de divinité, et autour étoient rangées les images du soleil, de la lune et des astres, Dieux que ce prince adoroit, nous dit Cédrenus (1). Héraclius fit tout brûler, jusqu'à la chapelle où se conservoit le feu sacré éternel. Tel étoit encore le culte des Perses dans le sixième siècle de l'ère-chrétienne (2). Les premiers jeux établis à Rome furent les jeux ou courses du cirque, que Romulus institua en honneur du soleil et des élémens qu'il modifie par son action; et le motif qui les fit établir fut la persuasion où étoit ce prince, si on en croit l'auteur de la chronique d'Alexandrie (3), que les rois de Perses ne devoient leurs succès militaires qu'au culte religieux qu'ils rendoient au soleil et aux élémens.

Encore aujourd'hui en Perse, les Faroguis, qui vivent dans les bois, adorent le soleil et ne mangent qu'après lui avoir rendu des hommages (4). En li-

(1) Cedrenus. p. 412.

(2) Hyd. p. 15.

(3) Chroni. Alex. p. 26.

(4) Sonnerat. Voyage de l'Inde, t. 1, l. 1, c. 5, p. 107.

sant les livres sacrés des anciens Perses , contenus dans la collection des livres Zends , ou le Zend-Avesta , on trouve à chaque page des invocations adressées à Mithra , à la lune , aux astres , aux élémens , aux arbres , aux montagnes et à toutes les parties de la Nature (1). On invoque le taureau céleste auquel s'unit la lune ; on s'adresse à quatre grandes étoiles , Taschter , Satevis , Haftorang et Venant ; au grand astre Rapitan et à d'autres constellations , qui veillent sur les diverses parties de la terre.

» J'invoque , disent-ils , et je célèbre
 » le taureau élevé , qui fait croître
 » l'herbe en abondance ;.... j'invoque et
 » je célèbre le divin Mithra , élevé sur
 » les mondes purs ; les astres , peuple
 » excellent et céleste ; Taschter , astre
 » brillant et lumineux ; la lune , dépo-
 » sitaire du germe du taureau ; le soleil
 » éblouissant..... Je célèbre les eaux ,
 » les terres , les arbres ; cette terre qui
 » est pure , le vent pur... Que Taschter ,
 » astre éclatant de lumière et de gloire ,
 » me soit favorable , avec Satevis qui
 » est près de l'eau , avec les astres qui
 » sont germes de l'eau , germes de la
 » terre , germes des arbres ; avec l'astre

(1) Anquetil, Zend-Avest. t. 1, part. 2, p. 86, 87, &c.

» Venant et avec les astres qui composent
 » l'Haftorang, éclatant de lumière (1). «
 Il me faudroit transcrire ici tout le
 Zend-Avesta, si je voulois rassembler
 la foule des prières qui s'y trouvent
 adressées à la Nature et à ses parties.
 On y parle souvent du peuple céleste,
 ou de ce que les livres juifs appellent
 milice céleste. Nous nous bornerons
 au court extrait que nous venons de
 donner, et nous renvoyons aux livres
 mêmes originaux le lecteur curieux de
 s'assurer du rôle important qui étoit
 attribué à la Nature dans l'ancienne
 religion des Perses. Le Magisme, ou le
 culte du feu, n'a point changé la na-
 ture du culte primitif, mais seulement
 la forme symbolique. En effet, la reli-
 gion des Perses peut se considérer sous
 trois formes différentes : les uns ado-
 roient les astres sur la cime des mon-
 tagnes, promenoient leurs regards sur
 la voûte des cieux, et n'avoient d'autre
 temple, d'autre image de la Nature que
 la Nature elle-même ; c'est la plus an-
 cienne forme, la plus universelle, celle
 des nations sauvages ; enfin, c'est le culte
 primitif des Perses tel que nous l'a peint
 Hérodote (2). D'autres adoptèrent le
 culte représentatif, avec tout l'appareil

(1) Ibid, t. 2, p. 186.

(2) Ci-dessus, p. 24.

que le génie, les arts, les sciences, et sur-tout l'astrologie donnèrent en Egypte et en Asie à la religion du soleil. Les monumens Mithriaques en sont une preuve, et sur-tout le fameux monument du soleil ou de son génie qui subjugué le taureau équinoxial, monument que nous aurons lieu d'expliquer ailleurs. Enfin, d'autres aimant à se rapprocher de la simplicité primitive du culte, n'eurent d'autre image du feu sacré qui compose la substance lumineuse des astres, qu'une émanation du feu solaire, ou le feu allumé aux rayons du soleil, qu'ils conservèrent religieusement dans leur pyrées et à qui ils cherchèrent à donner une image de la perpétuité du feu Ether éternel, par le soin qu'ils prirent de l'entretenir sans jamais le laisser éteindre. Cette dernière forme de culte est connue sous le nom de Magisme, et se rapporte encore à la Nature, soit qu'on y voie un culte direct de l'élément du feu, soit qu'on y voie, comme Kirker (1), un culte relatif à la lumière et au feu qui composent la substance du ciel, du soleil et des astres qu'Hérodote nous a dit être les seules divinités des Perses. Cette différence de forme dans le culte est regardée comme une invention de Zoroastre

(1) Kirker. *Œdip.* t. 1, p. 251.

suivant les uns (1), de Persée suivant d'autres (2).

» Persée, dit-on, apporta en Perse
 » les initiations et la magie, qui par ses
 » secrets fait descendre le feu du ciel ;
 » à l'aide de cet art, il attira le feu cé-
 » leste sur la terre, et le fit conserver
 » dans un temple, sous la dénomination
 » de feu sacré immortel ; il choisit des
 » hommes vertueux pour ministres du
 » nouveau culte, et établit les Mages
 » pour dépositaires et pour gardiens de
 » ce feu, qu'ils étoient chargés d'entre-
 » tenir. »

Isaac Tzètes (3) parle aussi de la manière dont Persée arrivant à Iopolis, où la lune avoit son temple, y établit le culte du feu et donna aux Mages le titre de prêtres du feu ; c'est ce qui a fait dire que les Mages, quoiqu'adorateurs de tous les élémens en général, donnoient cependant au feu une espèce de prééminence.

Sextus-Empiricus les met en opposition avec les Egyptiens : les Perses (4), dit-il, déifient le feu, et les Egyptiens l'eau ; d'autres un autre élément. Il est possible que la raison d'utilité qui fit donner à l'eau du Nil une espèce de

(1) Agath. l. 2, p. 58.

(2) Cedren. p. 23.

(3) J. Tzetes. Chil. 1, c. 67.

(4) Sext. Emp. Adv. Mathem. l. 8, p. 314.

préférence dans le culte Egyptien, en ait fait aussi donner une au feu chez les nations qui descendoient du nord de l'Asie. Aussi Clément d'Alexandrie attribue non-seulement aux Perses, mais encore à presque tous les Asiatiques le culte du feu (1).

Julius - Firmicus, dit non-seulement qu'ils honorent le feu, mais qu'ils lui donnent la préférence sur les autres élémens (2); et il établit cette raison de préférence que les anciens donnoient à un élément, sur le plus ou moins d'utilité qu'ils en tiroient (3). Ainsi, dit-il, les Egyptiens qui tiroient de l'eau de leur fleuve de si grands avantages, rendoient à l'eau le culte le plus religieux; cependant l'eau n'étoit pas pour cela sans culte chez les Perses. Agathias nous assure (4) que ces peuples avoient pour l'eau la plus grande vénération, tellement qu'ils n'osoient s'en servir pour se laver la figure, ni y toucher pour d'autres usages que pour boire, ou arroser les plantes. Mais il ajoute que c'étoit principalement au feu qu'ils rendoient le culte le plus religieux, comme étant l'élément le plus sacré; que les Mages le gardoient précieusement dans de petites

(1) Clément. in protrépt.

(2) Jul. Firm. de prof. Rel. p. 10.

(3) Ibid. p. 3.

(4) Agath. l. 2, p. 59.

chapelles où brûloit ce feu éternel, et où se pratiquoient des cérémonies mystiques en son honneur ; qu'ils tiroient même de cet élément des présages pour la divination. Ils avoient encore d'autres Dieux, mais qui étoient, dit Agathias (1), les mêmes que ceux des Grecs, sous des dénominations différentes, tels que Jupiter, qu'ils appeloient Belus : Hercule étoit appelé Sandes, Vénus Anaitis, &c. L'office des Mages étoit de veiller à ce qu'on ne souillât pas la pureté de ces deux élémens (2). On retrouve dans Hésiode des traces de ce respect pour l'eau ; il avoit pris naissance en Egypte et en Orient (3). « Ne » fais aucune ordure, dit ce poëte, dans » le lit des fleuves qui se jètent dans la » mer, ni dans les fontaines ; ne tra- » verses jamais à pied les eaux pures » d'une rivière, sans en avoir salué » le génie. » Aussi voyons-nous que Tiridate étant sur le bord de l'Euphrate avec Vitellius, général Romain, ne voulut point passer ce fleuve, qu'il ne lui eût offert un cheval en sacrifice (4). Vitellius suivit son exemple. Quant au feu leur vénération pour lui étoit si grande, que

(1) Ibid. p. 58.

(2) Hyde, p. 137.

(3) Hesiod. op. & Dies. l. 2, v. 956, &c. Ibid. v. 739.

(4) Tacit. Annal. l. 6, c. 37.

c'étoit

c'étoit un crime digne de mort, que de souffler dessus, ou de le souiller par le contact d'un cadavre (1). Un Perse regardoit la mort comme un moindre mal pour lui, que de profaner l'élément du feu (2); tout ce qui portoit l'image de cet élément (3), étoit sacré pour eux; on lui donnoit le titre de seigneur et de maître, et on lui parloit comme à un être intelligent, lorsqu'en l'alimentant on lui disoit : » seigneur feu, nourris- » toi, formule d'adresse au feu, que nous » a conservée Maxime de Tyr (4). » A quelque Dieu qu'un Perse sacrifiât, il commençoit avant toutes choses, nous dit Strabon (5), par adresser ses prières au feu sacré éternel, que les Mages entretenoient sur un autel, près duquel ils prononçoient des paroles mystiques, et entonnoient des chants sacrés. Chrysostôme dit formellement qu'ils voyoient en lui un Dieu (6), et que de son temps encore ils lui rendoient un culte à ce titre (7). Suidas en dit autant, ainsi que l'historien Socrate, Epiphane, Ruffin, Eusthate, &c. dont nous nous dispenserons d'accumu-

(1) Strab. l. 15.

(2) Anthol. l. 3.

(3) Eusthat. in Diony. proleg. de Sit. Orb.

(4) Maxim. Tyr. diss. 38, p. 381.

(5) Strab. l. 15, p. 733.

(6) J. Chrysost. t. 1, p. 67.

(7) Hyd. p. 138 et 154.

ler ici les témoignages (1). Ce culte ne fut pas particulier aux Perses. Les Grecs avoient leur feu sacré conservé à Delphes, à Athènes, &c.; on l'allumoit aux rayons du soleil. Les Romains avoient leur temple de Vesta, où des prêtresses étoient chargées d'entretenir le feu sacré éternel. Les Juifs eux-mêmes conservoient le feu perpétuel dans leur temple, comme les Perses dans leur pyrées (2). Il en étoit de même chez les Macédoniens, les Sarmates, les Mèdes, et chez toutes les nations du Nord (3). Enfin, aujourd'hui encore, les Guèbres, descendans des anciens disciples de Zoroastre, adorent l'élément du feu. Ils ont un temple à Surate qui, par sa simplicité (4), nous retrace celle des moeurs du peuple qui l'a construit; c'est une chaumière, qui renferme le feu sacré continuellement entretenu par des prêtres. On voit donc qu'il n'est point d'époque où l'on ne trouve le culte de la Nature plus ou moins répandu dans la Perse; tantôt sans images ni symboles; tantôt avec le simple symbole d'un feu éternel, comme celui qui meut et vivifie l'Univers; quelquefois aussi avec toute la pompe des cérémo-

(1) Socr. Hist. Eccl. l. 7, Ruffin. l. 2, c. 26.
Eusthat. Homer. Iliad. l. 6.

(2) Hyd. p. 152.

(3) Clement. in protrept. p. 43.

(4) Sonnerat. Voy. des Ind. t. 1, c. 4, p. 107.

nies et la richesse des décorations des temples, des statues, et des images.

Si nous avançons plus loin, vers l'Orient, et vers les rives de l'Indus et du Gange, nous y verrons encore fleurir le même culte. Les Banians, ont la plus grande vénération pour le fleuve du Gange (1); ils le regardent comme un Dieu, et lui font des sacrifices de petites lampes allumées, qu'ils exposent tous les soirs au courant de l'eau (e); ils y jettent aussi par dévotion de l'or, des perles et des pierres précieuses. Les peuples qui habitent le long de ses bords, regardent comme une faveur suprême, le bonheur d'expirer dans ses eaux, persuadés que par-là, tous leurs péchés sont effacés. Les rives du Gange sont bordées d'espèce de chapelles, et de pagodes, sur-tout près de Benarès, où se trouve le grand collège des Brame; les dévots vont processionnellement au Gange faire leurs ablutions. On immoloit autrefois des chevaux et des boeufs au fleuve Indus, comme à un Dieu; le sacrifice achevé, on jetoit dans le fleuve un espèce de petit boisseau en or, semblable à ceux dont on se sert pour mesurer le blé. Cette cérémonie se pratiquoit au moment où les jours commençoient à croître. Alexandre-le-Grand immole sur

(1) Contant d'Orville. t. 2, p. 164.

ses bords des victimes au soleil qui a éclairé sa victoire sur Porus (1). Le soleil, suivant Clément d'Alexandrie, étoit la grande divinité des Indiens (2). La plupart des peuples, dit cet auteur, frappés du spectacle des cieux et des mouvemens réguliers des astres, trompés par le témoignage de leurs sens, le seul auxquels ils crussent, en firent autant de Dieux et adorèrent le soleil, comme font les Indiens. Lucien ajoute que les Indiens en rendant leurs hommages au soleil se tournoient vers l'Orient, et gardant un profond silence, ils formoient une espèce de danse imitative du mouvement de cet astre (3). Etienne de Byzance assure qu'ils se consacroient spécialement au soleil (4); leurs gymnosophistes contemploient d'un oeil fixe le disque lumineux de ce Dieu, comme s'ils eussent voulu y découvrir, dit Solin (5), les secrets de la divinité. Apollonius de Tyane, parcourant des yeux les différens objets représentés par ordre de Porus, dans un temple des Indes, entre dans quelques détails sur l'art de la peinture, et sur son objet (6). Les peintres, dit-il, peignent tous les objets

(1) Quint Curce. l. 9, c. 1.

(2) Clement. in protrep. p. 16.

(3) Lucianus. de Salt.

(4) Steph. Byz. in voce Bram.

(5) Solin, p. 129.

(6) Philostr. in vitâ Apoll. l. 2, c. 10 & 11.

qu'offre à leurs yeux la Nature, et qui sont sous le soleil ; quelquefois le soleil lui-même, comme nous le voyons dans ce temple, où on l'a représenté sur un quadrigé, ou sur un char attelé de quatre chevaux. Il parle expressément d'un temple consacré au soleil, qu'on voyoit en ces lieux ; et le roi lui dit qu'il ne boit jamais de vin que lorsqu'il sacrifie au soleil (1). Les Indiens voulant aller au devant de Phaotes leur nouveau roi, allument sur l'autel du soleil les flambeaux qu'ils doivent porter en lui faisant cortège. Apollonius arrivé au fleuve Hyphasim (2), qui fut le terme des conquêtes d'Alexandre, y trouve des autels avec une inscription en honneur de Jupiter-Hammon et *du soleil* Indien, d'Hercule, d'Apollon, &c.

L'Arabe Sharistan attribue aux Indiens la même religion qu'aux Arabes, c'est-à-dire le Sabisme (3) ; et Abulfarage compte les Indiens parmi les sept grandes nations qui professoient cette religion. Il n'est pas étonnant qu'on y trouvât aussi un grand nombre de divinités que les Grecs avoient empruntées de la Phénicie et de l'Égypte, tels qu'Hercule, Bacchus, Apollon, Minerve, &c. ; qu'Apollonius fut sur-

(1) Ibid. l. 2, c. 13.

(2) Ibid. c. 15.

(3) V. ci-dessus p. 7..

pris de retrouver au milieu des Indes, honorés avec les mêmes formes de culte et de simulacres que ces Dieux avoient en Grèce. Nous avons fait voir plus haut, à l'article de la Grèce, que tout cela n'étoit qu'un sabisme déguisé sous le voile mystérieux, qu'étendirent dessus les Egyptiens et les autres nations savantes. Ils avoient aussi leur feu sacré qu'ils tiroient des rayons du soleil, et qu'ils alloient chercher sur le sommet d'une montagne (1), qu'ils regardoient comme le point central de l'Inde; mais ils ne le tenoient point renfermé, afin que sa flamme pût s'élançer, comme le rayon qui est repercuté par l'eau. Les Brachmanes, pour rendre un culte plus agréable au soleil (2), marchaient sur une terre jonchée d'herbes et de fleurs presque à la hauteur de deux coudées, persuadés que plus ils sont élevés au-dessus du sol, plus l'offrande qu'ils font est agréable. Ils prient le soleil pendant le jour de faire en sorte que les heures qu'il engendre par sa révolution, coulent heureusement pour la terre de l'Inde (3). Encore aujourd'hui les Brames font leur sandinavé; ils vont au lever du soleil puiser de l'eau dans

(1) Philostr. l. 3, c. 3.

(2) Ibid. c. 3 & c. 4.

(3) Ibid. c. 4.

un étang (1), et ils en jettent vers le soleil pour lui témoigner leur respect et leur reconnoissance, de ce qu'il a bien voulu reparoître et chasser les ténèbres de la nuit. Le culte du soleil et de la lune, divinités des anciens Indiens, est encore le seul qu'aient ceux des Indiens qui, toujours éloignés des autres hommes, vivent dans les bois et sur les montagnes. Ils rendent le plus grand hommage au Dieu du feu, et ils entretiennent sur la montagne de Tirounamaly un feu pour lequel ils ont la plus grande vénération. Le savant père Kirker regarde le culte du soleil et du feu, comme le premier et le plus grand culte de l'Inde (2). Il dit que la plupart des fêtes établies par les Indiens durant tout le cours de l'année, ont pour objet cet astre, et que leur religion ressemble presque en tout à celle des Perses et des Egyptiens, de qui ils paroissent l'avoir empruntée. Il prétend même que le sacrifice qu'ils font de leur personne en se précipitant eux, leurs femmes ou leurs enfans, dans les flammes d'un bûcher, vient de leur antique vénération pour le feu, et de la persuasion où ils sont qu'ils se précipitent au sein de la divinité même; c'est la même opinion qui leur fait

(1) Sonnerat. V. de l'Inde, t. 2, l. 3, p. 10.

(2) Kirker. Œdip. t. 1, p. 412 & 415.

désirer d'expirer au milieu des eaux du Gange, une de leurs grandes divinités. On trouvera dans un manuscrit de la bibliothèque nationale (1), les peintures de différentes divinités Indiennes, parmi lesquelles on distingue celles du soleil et de la lune, qui ont leurs pagodes dans l'Inde.

Diodore de Sicile (2) parle d'insulaires de l'Océan-Indien, au midi de l'Arabie et de la Perse, qui ne connoissoient d'autres Dieux que le ciel, le soleil et les astres. Ils étoient singulièrement attachés à l'astrologie : toutes leurs fêtes, tous leurs hymnes n'avoient pour objet que les corps célestes, et sur-tout le soleil, sous la protection desquels ils s'étoient mis eux et leur sept îles; ce sont les habitans de l'ancienne Tapobrane, aujourd'hui Ceylan. Le soleil et la lune y ont encore leurs adorateurs; ils rendent aussi un culte aux autres planètes (3), et ils représentent tout le système céleste par sept idoles soumises aux influences des sept corps célestes qu'elles représentent (4). Ils donnent au soleil le nom d'Iri, et à la lune celui d'Handa. Ces deux

(1) Incarn. de Vischn. manuscrit, n^o. 11, p. 86 & 87.

(2) Diodor. l. 2, c. 55, p. 171.

(3) Hist. des Voyag. t. 32, p. 150.

(4) Contant, d'Orvill. t. 2, p. 248.

astres sont les seules divinités des naturels de l'île de Sumatra (1). Les mêmes Dieux sont adorés dans l'île de Java, où l'on sacrifie à la nouvelle lune (2). En général, cette religion étoit universellement répandue dans toutes les îles de la Sonde, et dans les îles Moluques. Les Moluquois idolâtres adorent l'Air ou le génie de l'Air (3); le Mahométisme n'y a pas encore effacé tous les vestiges du culte de la Nature. Il en est de même des habitans de l'île de Célèbes; il n'y a pas encore deux cents ans qu'ils étoient adorateurs de la Nature; ils ne trouvoient rien dans l'Univers de plus digne de leur respect, et de leurs hommages que le soleil et la lune, à qui s'adressoient leurs prières et leur adoration. C'étoit sur-tout l'instant du lever et du coucher de ces deux astres (f), qu'ils choisissoient pour les honorer (4); ils leur demandoient les faveurs qu'ils croyoient dépendre d'eux. Si pendant leur prière quelque nuage déroboit ces divinités à leurs yeux, c'étoit pour eux le prognostic de quelque malheur; ils se déroboient à la lumière, ils se renfermoient dans leurs maisons, et prosternés devant les re-

(1) Cont. d'Orvill. Hist. des Rel. t. 2, p. 314.

(2) Ibid. p. 289 — 296.

(3) Cont. d'Orvill. t. 2, p. 330.

(4) Ibid. t. 2, p. 351.

présentations du soleil et de la lune, ils les conjuroient de calmer leur courroux, et de vouloir bien leur être favorable (1). Ces figures étoient d'or, d'argent, de cuivre, ou de terre dorée. Le premier et le quinze de chaque lune, étoient consacrés à un culte public (2); ils offroient ces jours-là en sacrifice à leurs divinités des boeufs, des vaches et des chèvres. Souvent on voyoit des pères de famille, après avoir immolé au soleil et à la lune tous leurs bestiaux, leur sacrifier leurs propres enfans (3), parce qu'ils croyoient avoir obligation de leur existence, et de tout ce qu'ils possédoient à la fécondité de l'influence de ces astres. On voit donc ici l'origine du culte rendu au soleil et à la lune; il est fondé sur la persuasion où étoient les peuples, que ces astres exercent un empire souverain dans la Nature, et qu'ils y tiennent le rang de premières causes. La même religion est établie aux îles Philippines (4); on y adore le soleil, la lune et les étoiles; on y honore aussi les montagnes, les arbres, les rivières; ils avoient sur-tout un vieil arbre à qui ils offroient des sacrifices.

(1) Hist. des Voy. t. 39, p. 269.

(2) Ibid. p. 272.

(3) Hist. des Voy. t. 29, p. 137, & t. 67, p. 351.

(4) Cont. d'Orvill. t. 2, p. 368.

Ils donnent une ame au soleil, à la lune, et aux astres qu'ils croient habités par des êtres célestes. Ils honorent encore d'autres Dieux ou Devatas, dont les uns président aux montagnes, les autres aux rivières, les autres aux sémences, &c., c'est-à-dire, qu'en adorant la Nature et ses parties, ils croient adorer, non pas une matière brute, mais une matière dépositaire de la vie, et de l'intelligence nécessaire pour que leurs prières puissent être entendues et exaucées; persuasion que nous verrons bientôt être l'origine et la base de tous les cultes. Ils adorent la Nature, mais la Nature qui renferme le principe matériel uni au principe intelligent; opinion de laquelle est née la foule des génies, que les Grecs, les Chaldéens, les Egyptiens, etc., ont répandus dans le soleil, dans la lune, dans les astres, dans la terre, dans l'air et dans l'eau; enfin dans toutes les parties de l'Univers. Les Siamois reconnoissent des génies⁽¹⁾, dont l'office est de veiller continuellement à la conservation des hommes. On trouve dans Hésiode, et chez les auteurs Chrétiens, cette opinion orientale sur les génies familiers et sur les Anges gardiens des peuples, des villes

(1) Hist. des Voy. t. 34, p. 336.

et même des individus. Il en est aussi de préposés à l'administration de l'Univers ; ils sont distribués en sept ordres, plus nobles et plus parfaits les uns que les autres, placés dans autant de cieux différens. On voit ici évidemment que les sept cieux des sept planètes, ont fourni le type de cette échelle hiérarchique, comme elle a fourni celle des Anges et des Archanges, chez les Perses, et chez les Chaldéens, chez les Juifs, et chez les Chrétiens, qui ont leurs Chérubins, leurs Séraphins, leurs Thrônes, etc. attachés à autant de cieux différens. Les Siamois ont sur le monde l'opinion philosophique, que Cicéron, dans son traité de la Nature des Dieux (1), attribue à Xénocrate, et que Clément d'Alexandrie lui impute également : Savoir, la doctrine ou le dogme des huit Dieux attachés à chacune des Sphères (2). Le premier meut l'Univers par le mouvement, imprime à l'Ether ou au ciel des fixes ; les sept autres président à chacune des sept planètes, qui en se mouvant dans le Zodiaque, règlent la fatalité et le système général des générations. Les mêmes Siamois ont aussi placé dans la terre, dans les eaux, dans le vent, dans la pluie, etc., des intelligences ou des génies qui les gouvernent.

(1) De Natur. Deor. l. 1, c. 13.

(2) Clem. in Protrept.

Les Arrakanois (1) ont dans l'île de Munay un temple élevé à la lumière, sous le nom de temple des atomes, ou du Dieu des atomes du soleil.

Les habitans du Tunkin révèrent sept idoles célestes, qui sont les sept planètes, et cinq terrestres consacrées aux élémens. A ces sept idoles correspondent (2) sept parties extérieures du corps humain et cinq intérieures; sept passions de l'ame et cinq périodes de la vie humaine. Ces distributions sont toutes entières empruntées de l'astrologie, comme on peut s'en convaincre en lisant les livres des anciens astrologues.

Le ciel, la terre, les génies de l'air, de l'eau, des montagnes, les astres, et en général toutes les parties animées de la Nature, ont des adorateurs et des temples à la Chine; on y a élevé un temple au ciel, à la reine du ciel, au dragon de la mer, à la planète de Mars, à la terre, aux génies des montagnes et des fleuves, si nous en croyons Kirker (3). Le même auteur, dans un ouvrage qu'il a fait exprès sur la Chine (4), d'après les mémoires des Missionnaires, prétend qu'on retrouve chez les Chinois beaucoup de divinités Grecques et

(1) Contant d'Orv. t. 1, p. 411.

(2) Ibid. p. 367.

(3) Kirker, Œdip. t. 1, p. 401.

(4) Idem, Chin. Illustr. p. 134.

Egyptiennes, des temples de Nymphes, d'Oréades, &c. qu'il n'y a point de ville qui ne soit sous la protection d'une étoile, comme les Tribus Arabes. On y adore sur-tout Uranus, le *Tien*, ou le ciel, comme le principe universel de toutes choses. Ce *Tien* est, suivant quelques-uns, l'esprit qui préside au ciel (1); mais suivant d'autres, c'est le ciel matériel.

Le grand *Tien* est le créateur de tout ce qui existe; il est indépendant et tout-puissant: opinion assez semblable à celle que Pline met à la tête de son histoire naturelle, et que nous avons rapportée ci-dessus. Ils ont élevé un temple à l'être résultant de l'assemblage du ciel, de la terre et des élémens; être qui répond à notre monde et qu'ils nomment Tay-ki (2). Ils sacrifient aux génies, et leurs empereurs offrent des victimes au ciel et à la terre. On trouve aussi chez eux un temple superbe consacré aux étoiles du nord (3); il est sous l'invocation du Dieu Petou; l'image de cette divinité est un cartel semé d'étoiles, qui représente les étoiles du nord, ou les astres circompolaires, qu'ils nomment Petou. Car, l'astrologie se trouve établie chez eux dès la plus haute

(1) Contant d'Orv. t. 1, p. 28.

(2) Ibid. p. 53 — 69 — 95 — 96, &c.

(3) Relat. de Magalahens. p. 346.

antiquité , et ils sont persuadés , plus qu'aucun autre peuple , de l'action du ciel et des astres sur toute la terre ; opinion qui caractérise principalement le Sabisme.

A l'orient de la Chine , les Japonois , presque séparés du reste du monde , tiennent cependant aux autres peuples par le lien du culte universel. Ils admettent des divinités qui ont leur demeure dans les étoiles (1) ; c'est par ces génies qu'ils jurent. Ils adressent aussi des vœux à des génies qu'ils supposent répandus dans les élémens et présider aux plantes ; cette religion est la plus ancienne de ces insulaires, et s'appelle le Sintos.

Le plus grand pèlerinage de ces peuples est la visite qu'ils font dans la province d'Isje , au temple du grand Dieu , près duquel est une caverne , semblable sans doute à la caverne Mithriaque , et qu'ils appellent la Région des cieux. Comme dans l'ancre de Mithra , représentatif de l'ordre des cieux , on voyoit le Dieu-soleil monté sur un boeuf , là aussi on voit un Camis (2) , ou génie , monté sur une vache , que l'on prenoit pour l'emblème du soleil. Telle aussi étoit cette fameuse vache , placée dans un temple d'Egypte , laquelle

(1) Contant d'Orvill. 1. 1 , p. 218.

(2) Ibid. p. 222.

portoit sur son front le disque du soleil, comme le raconte Hérodote, dans l'histoire romanesque de Mycérinus et de sa fille (1).

Nous aurons occasion de prouver ailleurs que le fameux taureau qui a sa pagode à Méaco, est, comme l'Apis Egyptien et comme le taureau de Mithra, l'emblème du taureau céleste si souvent invoqué dans les prières des Perses, et qui occupa autrefois l'équinoxe du printemps. Aussi Kirker prétend-il que le culte du soleil et de la lune fut établi au Japon comme dans le reste de l'orient, et qu'on y remarque des animaux symboliques (2) comme en Egypte; des idoles à tête de boeuf, à pieds de bouc, à tête de chien, &c. des idoles à plusieurs têtes, à plusieurs bras, &c. de petites idoles dorées, distribuées en neuf ordres, comme nos Anges, Archanges, Dominations, &c. La secte des Budoistes adore une de ces statues symboliques, laquelle a trois têtes et quarante mains (3). Plusieurs ne reconnoissent dans cette figure qu'un emblème du soleil, de la lune et des élémens, dont l'action réunie produit tout: le corps désigne la matière première, et les quarante mains les qualités

(1) Herod. in Euterpe, c. 132.

(2) Œdip. t. 1, p. 407.

(3) Hist. des Voy. t. 40, p. 264.

célestes

célestes et élémentaires , par le moyen desquelles la matière première prend toutes les formes.

Enfin , si nous passons dans l'île de Formose , nous y retrouverons encore la même religion (1) ; il n'y pas neuf cents ans , suivant le témoignage d'un auteur Japonois , élevé dans cette île , que ses habitans ne connoissoient point d'autres Dieux que le soleil et la lune , qu'ils regardoient comme les deux divinités suprêmes ; idée absolument semblable à celle qu'en avoient les Egyptiens et les Phéniciens. Ils imaginoient que les étoiles étoient des divinités inférieures ; tout leur culte se réduisoit à l'adoration de ces astres le matin et le soir ; ils leur offroient des animaux de toute espèce.

On voit donc , par ce que nous venons de dire , que toute l'Asie , soit dans son continent , soit dans ses îles , n'a eu anciennement d'autre culte que celui de la cause visible et universelle ; culte tantôt simple , tantôt composé et savant , mais toujours portant sur la Nature

(1) Contant d'Orvill. t. 1 , p. 183.

Religion en Afrique.

Jetons maintenant nos regards sur ces plages arides que le soleil brûle de ses feux , et où il fait sentir son empire plutôt encore par sa force que par ses bienfaits , et là même nous lui trouverons des adorateurs.

Hérodote , en parlant des Ethiopiens , nous dit qu'ils sacrifient au soleil et à la lune , ainsi que tous les autres Africains , et qu'ils ne reconnoissent point d'autres Dieux (1). Il nous donne la description d'une fameuse table sacrée, qu'il appelle la table du soleil(2). Diodore de Sicile appuie son témoignage , lorsqu'il nous dit que les Ethiopiens qui habitent au-dessus de Méroë (3) , admettent des Dieux éternels et d'une nature incorruptible , tels que la lune , le soleil et tout l'univers , ou le monde.

Héliodore , dans son histoire d'Ethiopie , nous assure que ces peuples immolent au soleil et à la lune les prisonniers de guerre , comme prémices de leurs victoires(4). Lorsqu'ils cueillent la cinamome , ils en font un choix dont ils composent la portion qu'ils consac-

(1) Hérodote. in Melpomen, c. 188.

(2) Idem. Thalia, c. 18 ; et Solin, p. 93.

(3) Diod. Sic. l. 3, c. 8, p. 179.

(4) Héliod. l. 10. Kirker, Œdip. t. 1, p. 334.

crent au soleil (1). Ils adoroient avec le soleil, le jour, ou Memnon, fils de l'Aurore, qu'ils peignoient sous l'emblème d'un jeune homme qui se lève et dont ensuite ils pleuroient la mort, ou la retraite (2). Cette figure étoit fabriquée avec un grand art ; les rayons du soleil frappant sur ses yeux et sur ses lèvres, lui donnoient un air animé et faisoient entendre un petit bruit d'air agité qui sortoit de sa bouche et qu'on prenoit pour des sons articulés.

Ces peuples se disoient tous enfans du soleil, qu'ils regardoient comme leur premier père (3). Ils révéroient aussi Bacchus, ou le soleil sous ce nom ; car Bacchus est l'Osiris, ou le Dieu-soleil des Egyptiens. Ils avoient tracé sur les murs du palais de leurs rois, les figures de plusieurs de nos constellations, telles que Persée, Andromède, Céphée, dont ils faisoient des génies secondaires, ou des héros. Ils offroient au soleil un attelage de quatre chevaux blancs, par une raison d'analogie semblable à celle qu'eurent en vue les Massagètes, qui consacroient l'animal le plus léger au Dieu dont la course est la plus rapide. Ils offroient à la lune un attelage de bœufs, consacrant l'animal qui sillonne

(1) Solin, p. 95.

(2) Philostr. vit. Apoll. l. 6, c. 3.

(3) Heliod. in Æthiopic. l. 4, p. 175.

la terre à l'astre qui en est le plus voisin (1).

Hydaspes écrivant la nouvelle de sa victoire sur les Perses, aux Gymnosophistes et à Persina son épouse, prêtresse de la lune, les invite à faire tous les préparatifs du sacrifice qu'il destine aux Dieux en action de grâces; ces Dieux sont le soleil, la lune et Bacchus, qu'il appelle les Dieux de la patrie (2). L'ordre pour le sacrifice étant donné, les Gymnosophistes écartent toutes les femmes, excepté la seule prêtresse de la lune, persuadés que le sexe féminin doit être écarté des autels des deux divinités les plus pures et les plus brillantes, dans la crainte que les femmes, même involontairement, ne souillent la pureté du sacrifice. La prêtresse seule de la lune avoit droit d'y assister, et c'étoit Persina. Le roi étoit prêtre du soleil et la reine prêtresse de la lune, suivant la loi et la coutume du pays. Dans la tente sous laquelle se fit le sacrifice, étoient placées les images des Dieux Indigètes, et des héros Persée, Memnon, Andromède; il y avoit aussi trois autels, dont deux unis ensemble étoient consacrés au soleil et à la lune; le troisième, plus écarté, étoit pour

(1) Heliod. in *Æthiopic.* l. 10, p. 475.

(2) Philostr. l. 6, c. 4.

Bacchus , et ils immoloient dessus des victimes de toute espèce.

On ne sera pas étonné de voir le soleil et la lune avoir ici , comme dans les cieux , Persée , Andromède , Céphée , &c. pour cortège , quand on saura ce que dit Lucien , que l'astronomie fut inventée en Ethiopie , sur les confins de la Haute-Egypte.

On adoroit aussi le Nil en Etiohpie (1), et ce fleuve a encore ses prêtres occupés à lui rendre un culte perpétuel à sa source ; on supposoit qu'un génie bienfaisant présidoit à cette source et dirigeoit le cours de ses eaux (2).

Il y avoit chez les Troglodittes (3) une fontaine sacrée, qu'on appeloit la fontaine du soleil.

Il y en avoit une semblable près du temple de Jupiter-Ammon (4). La fable effectivement suppose que Bacchus , manquant d'eau , fut conduit à une source d'eau vive , par un bélier qui lui apparut tout - à - coup. Il bâtit un temple dans le même lieu où il avoit trouvé l'eau , et il le consacra à ce bélier merveilleux , qu'il nomma Jupiter-Ammon , et qu'il plaça ensuite au ciel à la tête du Zodiaque. Cette fontaine put

(1) Kirker , *Œdip.* t. 1 , p. 58.

(2) Philostr. vit. Apoll. l. 6 , c. 12.

(3) Pline , l. 2 , c. 103.

(4) Solin , p. 89. Germani. Cæs. c. 18.

être nommée fontaine du soleil, puisque Jupiter-Ammon n'est que le soleil équinoxial du printemps, peint avec les attributs du premier signe, ou du bélier céleste, appelé Ammon, et adoré comme tel en Egypte.

Néarque, pilote d'Alexandre, côtoyant les terres des Ictyophages le long de la mer rouge, arrive dans une île consacrée au soleil (1).

Les habitans de l'île de Socotara, ont encore aujourd'hui sur la lune les mêmes idées qu'avoient sur Isis les anciens Egyptiens (2). Ils adorent cette planète et la regardent comme principe de tout ce qui existe; c'est à elle qu'ils s'adressent pour obtenir une bonne récolte, et s'ils forment quelque entreprise, elle ne peut réussir qu'autant que la lune les favorise par ses influences. Lorsqu'ils manquent d'eau, ils choisissent un d'entre eux, qu'ils renferment dans un certain espace, d'où il lui est défendu de sortir sous peine de mort. Détenu dans cette prison pendant dix jours, cet homme est obligé de prier la lune, afin qu'elle fasse tomber une pluie abondante; si, dans cet intervalle, la sécheresse cesse, le dévôt est comblé d'honneurs et de présens; au contraire, si elle continue, on l'en punit.

(1) Arrian. de reb. Indic. p. 190.

(2) Contant. d'Orvill. t. 6, p. 512.

Les Hottentots (1) s'assemblent la nuit dans la campagne pour rendre un culte à la lune. A chaque nouvelle lune ils la félicitent sur son retour, lui font des sacrifices de leurs bestiaux, lui offrent de la chair et du lait; c'est à elle qu'ils s'adressent pour obtenir de la pluie, du beau temps, et pour leurs troupeaux de gras pâturages, sur-tout beaucoup de lait. Ils unissent à son culte celui du Scarabée, que les Egyptiens honoroient également, à cause de la lune et du taureau céleste, où cette déesse a le lieu de son exaltation; ce qui nous porteroit à croire que ce culte leur vient des anciens Egyptiens.

La mer, les arbres, l'Euphratès, grande rivière du royaume de Juida, sont honorés d'un culte religieux par les Nègres (2).

Ceux du Sénégal ont des fêtes lunaires (3); dès qu'ils aperçoivent la première lune de l'équinoxe d'automne, ils la saluent en étendant leurs mains vers le ciel; ensuite ils les tournent plusieurs fois autour de leur tête et répètent cette cérémonie.

Dans l'ancienne Cyrénaïque (4), il y avoit un rocher consacré au vent d'o-

(1) Contant. d'Orville, t. 6, p. 438.

(2) Cont. d'Orv. t. 6, p. 300.

(3) Ibid. p. 223.

(4) Plinè, l. 2, c. 65.

rient, sur lequel aucun mortel ne pouvoit sans crime porter sa main.

Toute la côte septentrionale d'Afrique étoit peuplée de colonies Phéniciennes ; elles y avoient répandu la religion des Phéniciens, que nous avons fait voir être toute entière fondée sur la Nature. Aussi les Carthaginois, colonie de Tyr, liés avec cette ville par la communauté du culte d'Hercule, invoquoient dans leurs traités le soleil, la lune, la terre, les rivières, les prairies et les eaux (1); Uranie, que plusieurs pensent être la même que la lune, étoit leur grande divinité; on invoquoit son secours dans toutes les grandes calamités, et sur-tout lorsque la terre, brûlée par les rayons du soleil, avoit besoin de pluies rafraîchissantes.

Masinissa, roi d'un empire placé dans la partie occidentale de l'Afrique, aujourd'hui le royaume d'Alger, rendant hommage aux Dieux de l'Afrique qui ont conduit Scipion dans son empire, invoque le soleil, et les autres Dieux de l'Olympe. L'Arabe Gelaldin, parlant d'un certain Mezraim (2), qu'il peint sous les traits d'Hercule, le fait arriver sur les bords de l'Océan, où il construit un magnifique temple dans lequel il

(1) Polybe, l. 7. p. 502.

(2) Kirk. *Ædip.* t. 1, p. 73.

place la statue du soleil. En général, tous les Africains qui habitent la côte occidentale du continent d'Afrique, ceux de Congo, et d'Angola, adoroient le soleil et la lune (1). La même religion étoit établie dans les îles de l'Océan, connues sous le nom de Canaries. Les habitans de l'île de Ténériffe, lorsque les Espagnols y arrivèrent, adoroient encore le soleil, la lune, les planètes, et les autres astres (2).

Religion de l'Amérique.

Ici un nouveau monde va se découvrir à nos regards, aux extrémités les plus reculées de l'Océan-Atlantique, monde séparé des anciens continents par de vastes étendues de mers, et qui leur fut inconnu pendant une longue suite de siècles. Tout y est nouveau, plantes, quadrupèdes, arbres, fruits, reptiles, oiseaux; tout présente une nouvelle scène physique et même morale et politique. La religion seule se trouve être encore la même, que nous avons vue établie dans l'ancien continent; c'est aussi la Nature, le soleil, la lune, les astres, et la terre, qu'on y adore; l'empire de cette religion n'a d'autres bornes

(1) Ibid. p. 416.

(2) Contant d'Orv. t. 6, p. 485.

que celles de la terre habitée. On y remarque également les deux formes de culte si distinctes dans l'ancien monde : l'un est simple, sans temples ni images, et dirigé immédiatement vers les parties de la Nature; c'est celui des nations sauvages; l'autre, plus recherché, et plus pompeux, soutenu de l'éclat imposant du cérémonial, et accompagné d'images et de temples richement décorés; c'est celui des nations civilisées. De même que les sauvages de l'ancienne Grèce, de la Scythie et du Nord de la Perse, adoroient les astres sans temples, ni images, tandis qu'en Egypte et en Phénicie, la même religion, revêtue des formes les plus brillantes, élevoit aux astres des statues et des temples; de même les sauvages du Nord de l'Amérique, répandus dans les forêts, levoient leurs mains vers le ciel, et vers le soleil et la lune, tandis qu'au Pérou, et au Mexique on avoit consacré les images de ces astres dans de magnifiques temples, où l'or brilloit de toutes parts, et on avoit donné au culte tout l'appareil du cérémonial le plus pompeux. Ainsi, dans le nouveau monde, comme dans l'ancien, la civilisation, les arts et la richesse mirent de la différence dans les formes, et dans les pratiques extérieures du même culte; mais par-tout on y reconnoît la Nature adorée par ceux qu'elle porte dans son

sein, et qu'elle enrichit par ses bienfaits.

Les Péruviens attribuoient à Manco-Capac, le premier de leurs Incas, l'établissement du culte du soleil dont il se disoit fils (1). Ce prince fit adorer comme Dieu cet astre, qu'il regardoit comme la source de tous les biens naturels. La lune étoit aussi dans la plus grande vénération chez ces peuples, qui lui donnoient le nom de mère universelle de toutes choses; ils la reconnoissoient pour la mère des Incas, comme étant la femme et la soeur du soleil leur père. Des vierges du sang royal, espèce de vestales consacrées au culte du soleil, habitoient dans un monastère près du temple de l'astre du jour. Ils adoroient aussi la belle planète de Vénus, l'astre le plus brillant après le soleil et la lune. Les météores, les éclairs, le tonnerre, qu'ils regardoient comme les exécuteurs de la justice du soleil, avoient aussi leurs autels. L'arc-en-ciel qui, par ses couleurs brillantes, subjuga l'admiration de tous les peuples, Iris, appelée chez les Grecs la fille de l'admiration, y avoit aussi sa chapelle.

On vante la richesse des temples du soleil, dont le nombre étoit infini dans toutes les provinces de l'empire. Celui de Cusco, étoit revêtu de lames d'or,

(1) Hist. des Voyages, t. 52, p. 10; & Constant d'Orvill. t. 5, p. 330.

depuis le rez-de-chaussée jusqu'au sommet; nous en donnerons ailleurs la description. (1) On offroit au soleil le sacrifice de toutes sortes d'animaux, de grains, de légumes, d'étoffes, &c.; jamais on ne buvoit sans avoir auparavant offert à l'astre du jour quelque goutte de la liqueur. Le soleil avoit plusieurs prêtres, tous du sang royal; et pour chef du sacerdoce un grand pontife, distingué par le titre de Villouna, ou de devin et de prophète (2). Le nombre des vierges consacrées à son culte, et renfermées dans des cloîtres, où les hommes ne pouvoient entrer, montoit à plus de mille, dans la seule ville de Cusco. Entre plusieurs fêtes que les Incas avoient établies à Cusco, la plus fameuse étoit celle qu'on appeloit Intip-Raymi, ou plus simplement Raymi. Elle se célébroit au mois de Juin, immédiatement après le solstice. On faisoit l'ouverture de cette grande solennité par des sacrifices; mais on devoit auparavant obtenir un feu nouveau du père de la lumière (3). Pour cet effet, le grand sacrificateur prenoit un vase concave, de la grosseur de la moitié d'une orange, extrêmement luisant et poli, et l'exposant directement au soleil, de façon qu'il pût en rassembler tous les rayons dispersés,

(1) Ci-après, c. 3.

(2) Contant d'Orvill. *ibid.* t. 5, p. 332;

(3) *Ibid.* p. 334.

Il allumoit un peu de charpie faite de coton. C'étoit avec ce feu sacré que l'on brûloit toutes les victimes, et que l'on faisoit rôtir toutes les chèvres qui devoient se manger ce jour là. Un jeûne de trois jours servoit de préparatif à la grande solennité ; la dernière nuit étoit employée par les prêtres à purifier les brebis et les agneaux qui devoient être offerts en sacrifice (1). Les Vestales préparoient le pain et les liqueurs destinées à l'usage des Incas, après l'offrande qui en auroit été faite sur l'autel. Le jour de la cérémonie tous les grands de l'empire qui s'étoient rassemblés dans la capitale, se paroient de ce qu'ils avoient de plus riche. Le Monarque, sur-tout en qualité de fils du soleil, étaloit toute la pompe et la magnificence de la royauté. Dès la pointe du jour ce prince, accompagné de tous les Incas, se rendoit en procession jusqu'à la grande place de la ville. Là, les pieds nus et le visage tourné vers l'Orient, ils attendoient en silence le moment où le Dieu alloit se montrer à la terre. Dès qu'ils commençoient à l'apercevoir, ils s'acroupissoient, étendoient les bras, ouvroient les mains, et les approchoient ensuite de leur bouche, comme s'ils eussent voulu baiser les

(1) Hist. des Voy. t. 52, p. 10, &c.

premiers rayons qui venoient d'échapper du sein de leur brillante divinité. On célébroit sa gloire par d'anciens cantiques ; on lui faisoit des libations et des sacrifices (1). Le feu sacré destiné à faire rôtir les victimes, et que l'on avoit tiré des rayons du soleil, étoit confié à la vigilance des Vestales, qui devoient le conserver toute l'année : si, par hazard, elles le laissoient éteindre, c'étoit, comme autrefois à Rome, le présage des plus grands malheurs pour l'Empire. Lorsque le soleil ne se monroit pas le jour de sa fête, on prenoit deux petits bâtons gros comme le pouce, que l'on frottoit l'un contre l'autre, jusqu'à ce que le frottement engendrât le feu.

La théologie Phénicienne, ou l'histoire sacrée du fameux Sanchoniaton, indique ce moyen comme celui qui fut employé par les premiers adorateurs du soleil. Le rapprochement de la pratique Phénicienne et Péruvienne est assez curieux (2). » Sanchoniaton dit que les premiers habitans de Phénicie élevèrent leurs mains au ciel vers le soleil ; qu'ils le regardèrent comme le seul maître des cieus, et qu'ils l'honorèrent sous le nom de Béelsamim, ou de roi du

(1) Cont. d'Orvill. p. 334, 335, 336, 337.

(2) Sanchon. apud Euseb. præp. Ev. l. 1, c. 10.

» ciel. Ils donnèrent ensuite naissance à
 » trois enfans, appelés, *lumière, feu*
 » et *flamme*, qui ayant froissé deux
 » morceaux de bois l'un contre l'autre
 » en tirèrent le feu, et apprirent aux
 » hommes à s'en servir. » On seroit
 tenté de croire, que ce furent les Phéni-
 ciens qui donnèrent une forme à la
 religion des Incas, d'autant plus que
 le soleil solsticial qu'ils fêtoient, étoit le
 fameux Hercule Tyrien, revêtu de la
 figure ou de la peau du lion, signé cé-
 leste dans lequel entroit autrefois le soleil,
 le jour du solstice, et où l'on plaçoit le
 premier travail de ce Dieu. Cet attribut
 symbolique d'Hercule, la peau de lion,
 formoit la parure des prêtres qui y
 paroissoient; d'autres avoient des lames
 d'or et d'argent étendues et attachées
 sur leurs robes. On en voyoit aussi qui
 avoient des aîles de plumes blanches
 et noires, et qui pouvoient désigner
 différentes sortes de génies, affectés soit
 au jour, soit à la nuit (1).

L'Incas qui, en sa qualité de fils du
 soleil, devoit toujours assister en per-
 sonne à cette fête, à l'instant où le soleil
 commençoit à paroître, prenoit deux
 vases d'or remplis de liqueur, et invitoit
 le soleil à boire. Après cette cérémonie,
 le prince versoit la liqueur d'un des

(1) Cont. d'Orv. Ibid. t. 5, p. 335.

vases, dans une cuvette d'or qui répon-
doit par un conduit, au palais de l'astre
du jour, et distribuoit à sa famille celle
que contenoit le second vase. On alloit
ensuite au temple du Dieu, et les Incas,
comme fils légitimes du soleil, se proster-
noient devant son image; mais il n'étoit
pas permis aux gouverneurs des provinces
et aux officiers de l'Empire, d'entrer dans
le sanctuaire. Après les offrandes reçues,
on consacroit des agneaux et des brebis
avec beaucoup de cérémonies mysté-
rieuses; dans ce nombre, ils choisissoient
un agneau noir, dont ils consultoient les
entrailles sur l'avenir. Le souverain Pon-
tife seul avoit le droit de consulter le
soleil, et après l'inspection exacte des
entrailles des victimes, il annonçoit au
peuple la volonté de cet astre bienfaisant.
Tous les prêtres subalternes pendant le
temps de leur service dans le temple,
étoient nourris aux dépens des revenus
du soleil; c'est ainsi qu'on appeloit
le produit de certaines terres qui compo-
soient son domaine. Le ministère des
Vestales consistoit aussi à recevoir les
offrandes que l'on faisoit au soleil. La
religion du soleil admettoit la rémission
des fautes, par le moyen de la confes-
sion et de la pénitence; ce qui avoit
également lieu en Perse dans la religion
de Mithra, ou du soleil; et nous voyons
que les chrétiens qui adorent ce même
astre,

astre, sous le nom de Christ, ont aussi conservé ces pratiques (1).

Il y avoit des confesseurs établis dans toutes les provinces du Pérou, qui entendoient les péchés du peuple, et qui proportionnoient le châtement à la faute confessée. Cette fonction religieuse étoit quelquefois exercée par des femmes; l'Incas seul se confessoit directement au soleil, et après s'être lavé dans une eau courante, il disoit au fleuve :
 » reçois les péchés que j'ai confessés
 » au soleil, et porte-les dans la mer. »

J'ai cru devoir entrer dans ces détails sur la religion du Pérou, parce que c'est-là sur-tout où le culte du soleil et de la Nature, paroît revêtu d'une forme plus brillante, et se rapprocher davantage de celui des nations savantes de l'ancien continent. Il en étoit de même de l'état de cette religion au Mexique. On y trouva des temples, des prêtres, des statues hiéroglyphiques appuyées sur le serpent, assez semblables au Sérapis Egyptien; des fêtes, des sacrifices, et tout l'appareil le plus pompeux du culte (2). Les Mexicains contemploient le ciel, et lui donnoient le nom de créateur et d'admirable; ils adoroient le soleil, la lune, l'étoile du matin, la terre, la mer, le

(1) Cont. d'Orv. Ibid. 341 & 342.

(2) Cont. d'Orv. t. 5, p. 150, &c.

tonnerre; les éclairs, et tous les météores (1). Il n'y avoit point de partie de la Nature qui n'eût ses autels et ses adorateurs. Ils pensoient que les gens de bien, ceux qui mouroient dans les batailles, et ceux qui, étant faits prisonniers, étoient sacrifiés par les ennemis, passoient dans le soleil, ou dans un lieu qu'ils appelloient maison du soleil.

Cette opinion étoit celle des Manichéens (2). Ils offrent aussi des oiseaux à cet astre qui étoit l'objet de leur culte et de leur adoration.

Presque tous les voyageurs conviennent que les habitans de l'Isthme de Panama (3), et de tout ce qu'on appelle Tierrafirme, n'ont ni autels, ni temples, ni aucune marque extérieure de culte. Ils croient qu'il y a un Dieu au ciel, et que ce Dieu est le soleil, mari de la lune; ils adorent ces deux astres comme les divinités suprêmes du monde. Il en est de même des peuples du Brésil (4). Les Caraïbes avoient aussi de la vénération pour le soleil et pour la lune, mais sans temples, ni autels (5). Ils

(1) Hist. des Voy. t. 48, p. 46, 57.

(2) Beausob. Trait. du Manich. t. 2.

(3) Cont. d'Orv. t. 5, p. 251.

Hist. des Voy. t. 50, p. 319.

(4) Cont. d'Orv. ibid. p. 389.

(5) Hist. des Voy. t. 59, p. 305. Cont. d'Orv. t. 5, p. 71.

reconnoissent deux sortes d'esprits, les uns bienfaisans qui demeurent au ciel, et dont chaque homme a le sien pour guide; les autres de mauvaise nature, qui sont répandus dans l'air. Ces idées sur les génies, ou sur les démons de l'air, leur sont communes avec les peuples de l'ancien monde, et comme la Nature ne donne point nécessairement ces idées, et qu'elles ne peuvent être qu'une création de l'imagination, il en résulte une indication de l'ancienne communication des deux mondes.

(1) Les Sauvages de l'île de Saint-Domingue faisoient des pèlerinages à une certaine grotte sacrée, d'où ils faisoient naître le soleil et la lune. Cette idée est assez semblable à celle des Perses, qui font aussi naître le soleil, ou Mithra dans un antre où étoient sculptées une foule de figures représentatives des astres, des élémens et de tout l'ordre du monde, suivant ce qu'en dit Porphyre. L'antre de ces Sauvages étoit pareillement orné de figures assez grossières, et l'entrée en étoit défendue par l'image de deux démons, ou génies auxquels il falloit rendre d'abord une espèce de culte. Les Indiens de la côte de Cumana avoient pour divinités principales, le soleil et

(1) Contant d'Orv. t. 5, p. 18.

la lune , qu'ils prenoient pour le mari et la femme. Ils regardoient les éclairs et le tonnerre comme une marque certaine de la colère du soleil ; ils se privoient de toutes sortes d'alimens et de plaisirs pendant les éclipses (1). Les naturels de l'île de Cayenne adoroient aussi le ciel et tous les astres. Les peuples de la Floride sont idolâtres ; et adorent le soleil et la lune (2) ; ils leurs offrent des prières et des sacrifices. Ils ont aussi des fables solaires ; ils prétendent que cet astre ayant retardé sa course de vingt-quatre heures , les eaux du grand lac Théomi se débordèrent avec une telle abondance , que les sommets des plus hautes montagnes en furent couverts , à la réserve de celle d'Olaïmy , que le soleil garantit de l'inondation , à cause d'un temple qu'il s'y étoit bâti de ses propres mains. Depuis ce temps , les Apalachites vont rendre hommage au soleil sur cette montagne (3). Cette fable n'est qu'une copie de la fable Chaldéenne , sur le déluge de Xixuthrus , qui dépose à Siparis , ville du soleil , tous les monumens des connoissances pour les sauver de l'inondation(4). La fable des Floridiens suppose

(1) Hist. des Voy. t. 41 , p. 36.

(2) Ibid. p. 158.

(3) Cont. d'Orv. t. 5 , p. 500.

(4) Syncelle , p. 30.

aussi, que tous ceux qui purent gagner le sommet de cette montagne, furent préservés de l'inondation : le jour suivant, le soleil reprit son cours, et fit rentrer les eaux dans leurs bornes naturelles. Aussitôt que le soleil paroît sur l'horizon, les Floridiens le saluent, et chantent des hymnes à sa louange. Quatre fois l'année ils se rendent sur la montagne d'Olaimy, et par les mains de leurs prêtres, ils brûlent des parfums en son honneur ; car le regardant comme l'auteur de la vie, ils ne lui immolent point d'animaux (1). La nuit qui précède chacune de ces solennités, toute la montagne est éclairée, et les Jonas, ou les prêtres s'y rendent pour se préparer dignement aux fonctions de leur ministère. Dès que le soleil commence à darder ses rayons, ces ministres entonnent des hymnes, et après plusieurs génuflexions, ils jettent des parfums dans le feu sacré qui brûle devant l'ouverture de la grotte. Le pontife verse du miel dans une pierre creusée pour cet usage, et qui est au-dessous d'une grande table de pierre : il jète à terre une certaine quantité de grains de maïs, qui doivent être la pâture de quelques oiseaux, qui, suivant l'opinion des Floridiens, chantent

(1) Cont. d'Orv. t. 15, p. 501.

sans cesse les louanges du soleil. On coupe cette cérémonie par un festin, et des danses, et lorsque le Dieu est aux deux tiers de sa course, et qu'il dore de ses rayons les bords de la table, les Jonas brûlent de nouveaux parfums (1), et donnent la liberté à six oiseaux mystérieux; ensuite ils descendent en procession de la montagne, suivis de tout le peuple qui tient des rameaux à la main, et l'on se rend au temple où les Pélerins se lavent le visage dans une eau sacrée. Ils ont, comme les adorateurs de Mithra, un antre du soleil; on prétend que cette caverne est naturellement taillée dans le roc (2); qu'elle est de forme Ellipsoïde, longue de deux cents pieds, et haute de cent vingt. Quelques-uns des Floridiens sacrifient leurs premiers nés au soleil; les Floridiens demandent tous les ans au soleil, qu'il lui plaise de bénir les fruits de la terre, et de lui conserver sa fécondité. Ils admettent aussi un mauvais principe, qu'ils nomment Toïa; ils cherchent à se le rendre favorable. Quand ils ont épuisé toutes les ressources de l'art auprès d'un malade, ils finissent par l'exposer au soleil, qui devient leur Esculape ou dernier

(1) Cont. d'Orv. t. 5, p. 501.

(2) Ibid. p. 502.

médecin. Les Iroquois appellent Garonhia le ciel ; les Hurons Soron-Hiata. Les uns et les autres l'adorent comme le grand génie (1), le bon maître, le père de la vie, l'Être-suprême. C'est le fameux Uranus, premier Dieu de tous les peuples. Les Hurons donnent aussi au soleil le nom d'Areskouï (2), ou d'Être-suprême. Outre ce premier Être, ils ont une infinité de génies subalternes, bons et mauvais, qui ont aussi leur culte ; ils ont leur Neptune ou un Dieu des eaux. Les Sauvages de la Virginie ont la plus grande vénération pour le soleil. Dès la pointe du jour, les plus réguliers d'entre eux vont à jeun se laver dans une eau courante : l'ablution dure jusqu'à ce que le soleil paroisse (3). Quand cet astre est au tiers de son cours, on lui offre du tabac, et on ne doit pas manquer de lui en présenter toutes les fois que l'on veut entreprendre quelque voyage. Si l'on passe une rivière, on fait offrande de tabac au génie de la rivière, pour obtenir ses faveurs. Les vents, les saisons sont présidés par des génies ou divinités (4). Ils ont aussi des idoles et des figures symboliques, telles que le

(1) Laffiteau, Mœurs des Sauv. t. 1, p. 122.

(2) Hist. des Voy. t. 57, p. 73 & suiv.... 93.

(3) Cont. d'Orv. t. 5, p. 458.

(4) Ibid. p. 458

cercle, et les roues hiéroglyphiques Egyptiennes. Enfin, tous les Sauvages de l'Amérique septentrionale ne font point de traité sans prendre le soleil pour témoin, et pour garant de leurs sermens (1), comme nous voyons que fait Agamemnon dans Homère (2), et les Carthaginois dans Polybe (3). Ils font fumer leurs alliés dans le Calumet, et en poussent la fumée vers cet astre. C'est aux Panis, nation établie sur les bords du Missouri, et qui s'étend assez loin vers le nouveau Mexique, que le soleil a donné le Calumet, suivant la tradition de ces Sauvages. Le père Kirker a remarqué avec raison, que le culte religieux des habitans du nouveau monde (4), se rapproche beaucoup, dans ses formes, du culte de l'ancien monde, principalement du culte Egyptien et Phénicien; qu'on y trouve aussi des fictions assez semblables à celles que les Grecs ont empruntées de la Phénicie et de l'Egypte. Peut-être nous-mêmes aurons-nous occasion dans la suite de cet ouvrage de rapprocher les traits de ressemblance qui se trouvent entre les fictions religieuses, et les emblèmes du culte de l'ancien et du nou-

(1) Hist. des Voy, t. 57, p. 169.

(2) Homère, Iliad. l. 3, v. 276.

(3) Polybe, l. 7, p. 502.

(4) Kirker, *Ædip.* t. 1, p. 417 & 423.

veau monde, quoique cela n'entre point dans le plan de notre travail. Dans un monde éternel, on n'a jamais besoin de prouver que les peuples les plus éloignés ont quelquefois communiqué entre eux, quoique la trace de cette communication, long-temps interrompue, se soit entièrement perdue. Il n'y a point d'ancien ni de nouveau monde pour la terre; tout y est de la même antiquité, c'est-à-dire, éternel. Le seul objet de curiosité seroit de tâcher d'apercevoir quels sont les derniers peuples civilisés, qui commerçoient avec l'Amérique, entièrement inconnue aux nations Agricoles et Nomades de l'Europe et de l'Asie; et peut-être on trouveroit que les Phéniciens et les Egyptiens y ont laissé quelques traces de leur communication: quant à présent, nous nous bornons à faire voir l'universalité du culte rendu à la Nature, dans l'un et l'autre hémisphère.

Aux témoignages que nous avons rapportés, nous pourrions en ajouter une foule d'autres qui viendroient tous à l'appui de la même vérité. Nous pourrions même avancer que, quelques découvertes qui puissent jamais être faites d'îles nouvelles, de continents nouveaux (*g*), dans les mers ou les terres jusqu'ici inconnues, on trouvera que les habitans de ces pays sont restés dans l'état de pure nature et dans une enfance heureuse,

qui a été originairement celle de tous les peuples , et n'ont jamais eu d'idées de culte , ou que s'ils en ont un , ce sera encore celui de la Nature et de ses parties , comme par-tout ailleurs : et alors on pourra croire qu'il n'y a pas très-long-temps qu'ils sont séparés des autres hommes ; car le culte ne peut jamais être qu'une invention moderne dans l'éternité.

Nous croyons que le peuple Athée , s'il en existe un , est le plus ancien , ou celui au moins qui a eu la plus petite communication avec les nations dégradées par les cultes.

Quoi qu'il en soit de notre opinion à cet égard , nous concluons toujours , d'après le relevé que nous venons de faire , d'une grande partie de la carte ancienne et même moderne du globe , pour la partie religieuse , qu'il n'y a point un seul coin du monde connu , de la religion duquel on nous ait parlé , où on ne trouve des preuves de l'existence du culte rendu , soit à la Nature en général , soit à quelqu'une de ses parties.

Encore aujourd'hui , les sauvages du Canada et de la baye d'Hudson , regardent le soleil , la lune , le tonnerre et le Dieu des glaces , comme de grandes divinités ; ils immolent des chiens au

soleil (1) ; ils regardent cet astre comme celui qui a tout fait et qui conserve tout ; ils lui offrent les prémices de leur chasse , et poussent vers lui la fumée du calumet. Cette idée qu'ils ont du soleil , créateur et conservateur de tous les êtres produits, ou cause première et partie de la cause universelle qui réside dans toute la Nature , est la grande idée qui a fait la base de l'ancienne religion des Egyptiens , Phéniciens , &c. ou , pour mieux dire , de la religion universelle.

Comme il n'y a pas un point sur la terre où l'action vivifiante du soleil ne soit sentie , il n'y a pas un point où on ne l'ait regardé comme la cause des effets à la production desquels il concouroit.

Il fut donc Dieu , puisque nous attachons ce nom à l'être cause , à qui on ne voit aucune cause ; à l'être qui paroît planer éternellement au-dessus des êtres qui naissent , croissent et meurent sous ses rayons ; à l'être qui mesure le temps des autres existences , tandis que rien ne mesure ou ne pourroit mesurer la durée de la sienne ; à ce feu aussi brillant à son coucher qu'à son lever , qui n'a ni vieillesse , ni jeunesse , qui éclaireroit le monde lorsque notre oeil

(1) Cont. d'Orv. t. 5 , p. 407 , 408 , 411 , 412.

pour la première fois s'est ouvert à la lumière, et qu'il ne l'éclairera pas moins vivement lorsqu'il s'y fermera pour la dernière fois. Les mots de commencement et de fin ne semblent être faits que pour nous, et non pas pour celui qui a tout vu naître et voit tout mourir.

Le tableau rapproché que nous venons de faire de tous les adorateurs du soleil, et en général des adorateurs de toute la Nature, n'a eu d'autre but que de mettre le lecteur à portée d'embrasser d'un seul coup-d'oeil toute l'étendue, ou plutôt l'universalité de ce culte si naturel à l'homme, si on peut dire qu'il lui soit naturel d'avoir un culte.

Nous y avons vu la confirmation de ce que nous avons établi comme base de tout notre ouvrage dans le premier chapitre; savoir, que lorsque les hommes raisonnèrent sur la divinité, c'est-à-dire, sur la cause éternelle et improduite des êtres produits et passagers, c'est sur la Nature entière que se sont reposés leurs regards, et que c'est à elle et à ses parties qu'ils ont attaché et dû primitivement et universellement attacher la notion de divinité ou de cause suprême. Ce qui a dû être, d'après l'impression qu'a fait et a dû faire sur tous l'image de la Nature, a réellement été, d'après les témoignages de l'histoire.

Il n'y a tant d'accord entre les principes et les faits , que parce que le principe est vrai ; que l'homme n'a dû primitivement admettre comme cause , que l'être qu'il voyoit agir comme cause , et en qui il ne voyoit aucun caractère d'effet. Telle étoit la Nature visible ; car elle fut la première et la seule qu'il ait jamais connue.

L'Europe , l'Asie , l'Afrique et l'Amérique , que nous venons de parcourir , n'ont qu'une seule et même voix sur la Nature , parce qu'elle n'a parlé à tous les peuples qu'un seul et même langage. Elle s'est par-tout et toujours montrée comme une cause puissante , agissante par-tout et avec un souverain empire ; on a cru qu'elle étoit ce qu'elle paroisoit à tous être effectivement. Cette impression qu'elle a faite sur l'homme étant universelle , le résultat le fut aussi , et les enfans qu'elle portoit dans son sein presque par-tout lui ont laissé son titre de mère ; quelques bâtards seuls ont parlé d'un père inconnu. Excepté ce petit nombre d'ingrats et de rêveurs , le reste de l'Univers a pensé comme le plus grand des Naturalistes , qu'hors la Nature il ne falloit rien chercher ; qu'elle étoit en même-temps la cause et l'effet , l'ouvrier et l'ouvrage ; que tout y est éternel , excepté la modification successive que la matière sublunaire

éprouve par le changement des formes, dont l'application est passagère, quoique leur nature soit éternelle.

Aux preuves que nous venons de tirer des témoignages de l'histoire, vont s'en joindre de nouvelles tirées des monumens de toute espèce, qui ont reçu l'empreinte du culte de la Nature, et dans lesquels ses adorateurs s'étoient plu à la peindre. Cette seconde sorte de preuves aura non-seulement l'avantage de venir à l'appui des premières, mais sur-tout de nous donner une idée des progrès du génie des adorateurs de la Nature, et des nuances différentes qu'ils ont mises dans les formes du culte universel.

C H A P I T R E I I I.

*VESTIGES DU CULTE DE LA NATURE;
EMPREINTS DANS TOUS LES MONU-
MENS.*

IL est impossible qu'une religion, qui a été la religion universelle du monde, et que le spectacle toujours subsistant de la cause première a dû perpétuer par les mêmes moyens, qu'il en avoit facilité la naissance et les progrès, ait passé sur la terre, sans imprimer par-tout la trace

de ses pas, et le caractère original de son génie.

La religion d'un sauvage, sans doute, ne laisse aucune trace durable. N'ayant point d'arts, le sauvage n'a aussi aucuns monumens; il vit pour son âge, et jamais pour les âges suivans; il n'y a point pour lui de postérité. Mais les nations civilisées, qui ont des richesses, des arts, des sciences et du luxe, laissent aux siècles suivans, des monumens de leur génie et de leurs goûts. Ce sont ces nations-là seules qui pourront nous fournir des preuves de l'influence qu'a eu sur le caractère de leurs établissemens politiques ou religieux, le culte rendu à la Nature par tous les peuples du monde. Nous considérerons donc ce culte dans deux états différens; d'abord dans l'état de simplicité où il a été originairement chez tous les peuples, et où il est toujours resté chez les nations sauvages et Nomades; ensuite dans l'état de splendeur où il a depuis paru chez les grandes nations, qui ont brillé par leur génie, leurs arts et leur opulence. Les premiers adorateurs de la Nature, l'honoroient sans temple, sans images, sans autels; elle leur paroissoit trop grande pour pouvoir être représentée sans être retrécie, ni circonscrite dans des limites toujours trop étroites; elle étoit à elle-même son temple, et le spec-

taclé majestueux qu'elle offroit à l'homme valoit mieux que toutes les images, qui non-seulement auroient affoiblis ses traits, mais encore ne pouvoient manquer de la faire oublier. Pour jouir plus aisément de toute la grandeur de ce spectacle, les hommes s'assembloient sur la cîme des hautes montagnes, et parcourant des yeux, dans tous les sens, la voûte azurée sur laquelle brilloient leurs Dieux dans toute leur majesté, ils leur rendoient des hommages et leur adressoient des voeux.

» Les hommes, dit Eusèbe (1), frappés
 » de l'éclat imposant des cieux, prirent
 » pour leurs Dieux les flambeaux cé-
 » lestes, leur offrirent des victimes, se
 » prosternèrent devant eux, sans cepen-
 » dant bâtir encore des temples, ni leur
 » élever de statues; mais ils attachoient
 » leurs regards sur la voûte des cieux,
 » et bormoient leur culte, leur adora-
 » tion à ce qu'ils voyoient. » Telle
 étoit la forme du culte des anciens Perses, qui, comme nous le dit Hérodote, ne vouloient ni temples, ni autels, ni statues des Dieux, et blâmoient au contraire ceux qui avoient introduit cette innovation dans la religion (2). Ils continuèrent encore long-temps d'aller sacrifier sur

(1) Euseb. præp. Ev. l. 1, c. 6.

(2) Herod. in Clio, c. 13.

les hautes montagnes, et parcouroient des yeux la voûte céleste qu'ils adoroient sous le nom de Jupiter. Il en étoit de même chez les anciens Germains, et chez toutes les nations Celtiques (1). Ils ne vouloient point, dit Peloutier, qu'on renfermât la Divinité dans un temple (2). Ils s'assembloient, ou en rase campagne près d'un arbre, ou sur une haute montagne; ils n'avoient point d'idoles; ni d'images pour représenter la Divinité sous aucune figure, soit d'hommes, soit d'animaux; mais les Orientaux dans la suite introduisirent chez eux cet usage (3). Ils croyoient, dit Tacite, qu'il étoit indigne de la majesté des Dieux, de les renfermer dans l'étroite enceinte d'un temple, et de leur composer une image d'après les traits de foibles mortels (4). Cette idée des Germains est absolument la même qu'Hérodote attribue aux Perses, comme nous venons de le voir. Les mages proscrivoient toute espèce d'image et de statues, suivant Lactance (5), et n'avoient qu'un seul symbole de la divinité, qui étoit leur feu sacré; ils se tournoient vers l'Orient, pour adorer la divinité,

(1) Peloutier, Hist. des Celt. t. 5, p. 56.

(2) Idem. t. 1, p. 134 — 351.

(3) Peloutier, p. 163.

(4) Tacit. de Morib. German. c. 9.

(5) Lactanc. præm. p. 5.

parce que c'est de ce côté-là que vient la lumière, et que les astres commencent à paroître (1).

Arrien assure que les anciens Indiens vivoient, comme tous les peuples Nomades, n'ayant ni villes, ni temples (2). Les Romains furent près de cent soixante-dix ans, sans avoir aucune statue, ni aucune image de leurs Dieux (3). C'est ce qu'attestent Varron, Augustin, Clément d'Alexandrie, et Eusèbe. Varron attribue même à cette invention moderne d'images, et de simulacres des Dieux, la dégradation de la religion, plus respectable et plus majestueuse aux yeux des peuples dans son ancienne simplicité. Il cite l'exemple des Juifs qui ont conservé leur religion dans sa pureté primitive en proscrivant absolument le culte des statues et des images de la Divinité. C'est une justice que leur rend aussi Tacite, qui oppose le culte simple des Juifs au culte Egyptien plus composé, et revêtu de toutes les formes symboliques les plus savantes (4). Plutarque, dans la vie de Numa, parle des ordonnances que fit ce prince contre le culte des images et des statues; pensant que c'étoit un sacrilège de représenter par

(1) Beausobr. Hist. Manich. t. 1, p. 165.

(2) Arri. de Reb. Ind. p. 173.

(3) August. de Civ. Dei, l. 4, c. 31.

(4) Tacit. Histor. l. 5, c. 5.

des choses périssables et terrestres, ce qui est éternel et divin (1). Tertullien dans son apologétique va plus loin; il prétend que Numa ne vouloit pas même de temple (2). L'établissement du temple de Janus dément cette opinion. Quelques-uns attribuent cette prohibition à l'esprit de la secte pythagoricienne, à laquelle étoit attaché Numa; d'autres peuvent y voir aussi l'ancienne simplicité du culte qui ne s'altéra jamais que lorsque les peuples devinrent riches et policés, ou eurent communication avec ceux qui l'étoient.

Clément d'Alexandrie (3) croit que Numa étoit un Spiritualiste comme Moïse, (4) et que comme lui il pensoit que la Divinité ne devoit être aperçue que par la raison (5). Il est certain que le législateur des Juifs croit, comme les Perses (6), que c'étoit outrager la divinité, que de vouloir la représenter ou la circonscrire; opinion qui étoit aussi celle des Germains. Eh ! quelle demeure pouvez-vous me construire, dit Dieu, dans Isaïe (7)? le ciel n'est-il pas mon trône, et la terre

(1) Plut. in Vit. Num.

(2) Tertull. Apolog.

(3) Clement. Alex. Strom. l. 1, p. 304.

(4) Euseb. l. 9, c. 6, p. 410.

(5) Clement. Strom. l. 5, p. 584.

(6) Herod. in Cliv. c. 13.

(7) Isaïe. c. 66.

mon marche-pied? Quel édifice bâtirai-je pour vous, lui dit Salomon, pour vous que le ciel lui-même ne peut contenir? Ils pensoient comme Platon, que le monde est le véritable temple de la divinité (1).

Cette grande idée des Spiritualistes vient de l'opinion même où étoient tous les matérialistes, que le monde et la divinité, ne sont qu'une seule et même chose; que l'Univers est le Dieu qu'on doit adorer, et le seul temple qui soit égal à la divinité. On peut distinguer plusieurs causes, qui font qu'on ne trouve chez certains peuples, ni temples ni images. La première et la plus générale, est tirée du genre de vie même des peuples, et de leur peu de civilisation. Celui qui n'a ni villes, ni maisons, mais qui habite sous des tentes, ou dans les forêts, ne bâtit pas plus d'édifices pour les Dieux, qu'il n'en bâtit pour lui-même; celui qui n'a point de sculpture ni de peinture, ni aucun art par lequel on représente soit les hommes, soit les animaux, n'a point non plus d'images des Dieux, sur-tout n'en sentant point le besoin, puisqu'il peut les voir et les admirer tous les jours dans la réalité, à l'aide du spectacle brillant que la Nature étale par-tout sous ses yeux.

(1) Clem. Alex. Ibid. Strom. l. 5, p. 584. Procl. Comm. in Tim. p. 38.

Cet état a été originairement celui de tout l'Univers (1) ; il est encore aujourd'hui celui de presque toutes les nations sauvages, suivant qu'elles ont plus ou moins communiqué avec les peuples civilisés. Les Caraïbes, les Indiens de Tierra-Firme, les peuples du Brésil, étoient dans ce cas-là. On ne leur connoissoit ni temple, ni monument religieux en honneur d'aucune divinité ; (2) ils levoient seulement leurs mains vers le soleil, et vers la lune. Dans une des Philippines on ne trouve d'autre culte religieux que des mains jointes, des yeux élevés vers le ciel. (3) Les adorateurs du soleil lui sacrifient un porc. Les prêtresses font plusieurs révérences au soleil ; elles dansent ensuite au son du chalumeau, et prononcent quelques paroles en honneur de l'astre révééré. Les Macassarois, ou les habitans de l'île de Célèbes adoroient le soleil, la lune et les astres, et n'avoient aucun temple, ni aucuns prêtres ; (4) ils prétendoient que c'eût été faire injure à leurs Dieux, que de leur élever des bâtimens fragiles, et que la terre ne produisoit point de matière assez pure pour composer leur demeure ; c'est pour

(1) Euseb. præp. Ev. l. 1, c. 9.

(2) Contant d'Orvill. t. 5, p. 71, 251, 389.

(3) Idem. t. 2, p. 370.

(4) Id. t. 2, p. 352.

cela que les sacrifices solennels étoient toujours faits dans la place publique, et ceux des particuliers, devant la porte des maisons.

L'ancienne religion des Chinois, dit l'auteur des recherches sur les Egyptiens et sur les Chinois (1), consistoit principalement dans des sacrifices qu'on offroit sur des montagnes, où les empereurs se rendoient avec le grand-prêtre. On montre dans la province de Chan-Tong, une montagne appelée Tai-chan; on sait par la tradition et par l'histoire, que c'est sur cette montagne que l'on a long-temps sacrifié.

Il est assez naturel, continue M. de Paw, qu'on ait choisi ces asyles pour y implorer le ciel de plus près, et pour offrir des victimes au ciel visible; car, l'invocation des génies est postérieure au culte des astres et du firmament. Les montagnes recevoient les premiers et les derniers rayons du Dieu de la lumière, et conséquemment étoient les lieux les plus favorables pour lui rendre des hommages à son lever et à son coucher. Qui ne donneroit pas, dit le Sophiste Alexandre, toute préférence à des lieux où la lumière prolonge plus qu'ailleurs la durée de son empire (2)?

(1) Recherches sur les Egypt. & sur les Chin. par M. Paw. t. 2, p. 206.

(2) Philostr. in Vit. Sophist. p. 573. in Alexandro.

Appollonius de Tyane, dans le discours qu'il adresse aux Gymnosophistes, leur dit que les Brachmanes qui habitent sur les montagnes (1), adorent le soleil dans le lieu qui lui est le plus agréable, et où il se plaît davantage; que le soleil toujours voyageant dans les airs, voit avec plaisir ceux qui, pour l'adorer, s'approchent de son séjour, et semblent comme lui habiter le haut des airs. Aussi étoit-ce sur le sommet d'une haute montagne qu'ils alloient chercher le feu sacré qu'ils tiroient des rayons du soleil, et qu'ils chantoient jusques à midi des hymnes à la gloire du Dieu de la lumière (2). Les sauvages de l'Amérique en faisoient autant sur leurs montagnes. Il en étoit de même des Perses, comme nous l'avons déjà vu. On donnoit assez généralement à ces montagnes le nom de monts de Jupiter, ou *mons Jovis* (3); et les Perses appeloient aussi Jupiter le ciel lui-même, à qui ils sacrifioient sur ces montagnes. Le ciel, ou la voûte surbaissée qui s'élève sur nos têtes, portoit originàirement le nom de *Templum*, ou de Temple, chez les anciens Romains, au rapport de Varron (4). Le temple des cieux, parsemé d'étoiles

(1) Philostr. l. 6, c. 6.

(2) Phil. l. 3, c. 3.

(3) Kirker, Œdip. t. 1, p. 229.

(4) Varro. de ling. Latin. c. 6, p. 71.

brillantes , disoit un de leurs Poètes. Cet espace que l'augure marquoit dans l'air , et qui limitoit sa vue par des espèces de signes ou de termes qu'il choisissoit dans l'horizon , s'appeloit aussi temple , suivant le même Varron. Ce nom de temple donné à l'étendue du ciel que l'oeil mesuroit, fut transporté par raison de similitude à l'édifice sacré où l'on se réunissoit pour adorer la Divinité , et dont l'enceinte étroite circonscrivoit l'oeil dans une espèce de petit Univers abrégé , dont le temple dans la suite contînt la représentation. Mais avant cette époque , le temple étoit tout l'espace que l'oeil peut mesurer dans l'air et dans les cieux , lorsqu'il ne trouve aucun obstacle , comme il arrive à celui qui est placé sur une haute montagne. Telle fut , avec assez de vraisemblance , l'origine de l'usage où on étoit , d'aller prier et sacrifier sur les lieux hauts ; usage qui subsista long-temps chez les peuples civilisés , et qui avoient déjà des édifices pour eux-mêmes. Ce que les Sauvages et tous les premiers hommes avoient fait par défaut de civilisation , et par la suite de leur genre de vie , d'autres continuèrent à le faire par principe religieux , et par raison de convenance avec la grandeur même de la Nature. Ils ne voulurent point la circonscrire , et ne crurent point qu'elle dût habiter ailleurs qu'en elle-

même, ni avoir d'édifice autre que celui de l'Univers, qui est appuyé sur des fondemens éternels. Par la même raison ils ne voulurent d'autre image de leurs Dieux, que leurs Dieux eux-mêmes qu'ils voyoient; ainsi raisonnèrent les anciens Perses (1).

Cette idée nouvelle, qui assimiloit la Nature à l'homme (2), qui lui donnoit une habitation et des portraits comme à l'homme (3), ne fut pas goûtée de tous ses adorateurs, qui craignirent d'outrager l'être éternel, en le traitant comme l'homme foible et mortel (4). Si cette innovation déplut aux adorateurs de la cause visible, à plus forte raison révolta-t-elle les Spiritualistes; ils ne crurent pas qu'il fût permis de représenter dans des images matérielles l'être immatériel et invisible (5); c'eût été directement aller contre sa nature. Dieu n'étoit pas plus susceptible d'être peint, que ne l'est l'ame elle-même, ou le principe invisible de nos pensées.

Les Spiritualistes, tels que les Juifs, crurent donc qu'ils ne devoient admettre aucune image de la divinité, et que Dieu ne devoit être vu que par la pen-

(1) Diogen. Laertius, p. 7, in præm.

(2) Euseb. præp. Ev. l. 9, c. 6, p. 410.

(3) Tacit. de Morib. Germ. c. 9.

(4) August. de Civ. Dei, l. 4, c. 31.

(5) Clem. Alex. Str. l. 5, p. 584.

sée, comme nous le dit Tacite (1). Aussi voyons-nous avec quel soin le législateur des Juifs proscriit toute espèce d'image de la divinité, comme étant absolument contraire au culte d'un Dieu qui de sa nature est invisible, et qui ne peut conséquemment être représenté par des formes visibles.

» Le Seigneur, leur dit-il (2), vous a
 » parlé à Horeb, au milieu des flammes;
 » vous entendites la voix qui proféroit
 » ses paroles, mais vous n'y vîtes au-
 » cune forme..... Souvenez-vous bien
 » que vous n'avez vu aucune figure ni
 » aucune ressemblance, de peur qu'é-
 » tant séduits, vous ne fassiez quel-
 » qu'image ou sculpture d'homme, de
 » femme, ou d'animaux, &c. «

Il étoit dans les principes d'un Spiritualiste d'être Iconoclaste; mais le culte des images est si fort dans le goût du peuple, qui s'accommode mal d'une religion fondée sur des abstractions, que les Juifs revinrent souvent aux images que le culte Egyptien et Phénicien avoit consacrées. Les Chrétiens, tout Spiritualistes qu'ils sont, ont encore des images, non-seulement de leurs saints, mais de la divinité elle-même, du Père éternel, du Fils, de l'Esprit, quoique

(1) Tacit. Histor. l. 5, c. 5.

(2) Deuteron. c. 4, v. 12, . . v. 15, &c.

dans leur systême la divinité soit incorporelle et invisible ; tant est impérieux le besoin de parler aux yeux de la multitude , qui veut être menée par les sens.

La connoissance qu'avoient de ce besoin et de l'empire de ce moyen les premiers inventeurs des statues et des images , fit imaginer le culte idolâtrique et l'usage des symboles religieux qui avoient été primitivement ignorés. A quelque époque que l'on fasse remonter cette invention , quels qu'en soient les auteurs , il est certain qu'elle n'a pu naître que dans un siècle et que chez un peuple qui étoit déjà très-civilisé , qui avoit du génie , des arts et des sciences.

Nous nous garderons bien de déterminer quelle a été cette époque , quel fut ce peuple inventeur ? Eh , qui oseroit fixer ce point dans l'éternité ? Toute ancienne néanmoins que cette invention puisse être , relativement à notre âge , elle ne peut être que moderne , relativement à la durée infinie des siècles qui nous ont précédé. En effet , elle n'est point une idée première et tellement naturelle , qu'elle ait dû se présenter dans tous les temps , à tous les hommes. Elle est née des circonstances et du besoin , et du caractère particulier du génie des inventeurs. Elle a été généralement accueillie , et elle a dû l'être assez facilement ,

par une suite de l'amour naturel des hommes pour la pompe, la décoration et les images.

Ne pouvant point établir d'une manière incontestable l'origine de cette invention, nous nous contenterons d'indiquer la source d'où communément on la fait partir, et cela avec assez de vraisemblance.

Si ceux que nous allons nommer ne sont point absolument les premiers inventeurs, au moins ils le sont relativement à nous Occidentaux, puisque ce sont eux qui les premiers ont introduit en Grèce et en Italie l'usage des temples, des statues et des images des Dieux; peut-être même est-ce ce qui leur en a fait attribuer l'invention par ceux qui l'ont reçu.

Les Égyptiens et les Phéniciens, qui n'adoroient que la Nature, et qui inventèrent toutes les Théogonies répandues dans l'Univers, comme nous l'avons vu plus haut (1), passent aussi pour avoir été les premiers qui aient donné une forme pompeuse au culte de la Nature, qui lui aient bâti des temples, élevé des autels et lui aient consacré des statues et des images. La forme nouvelle du culte, l'institution des fêtes et des mystères, la nomenclature des

(1) V. ci-dessus, c. 2, p. 4.

Dieux, leur généalogie, tout le cérémonial sacré passe pour être leur ouvrage, au moins les Grecs conviennent les avoir reçus d'eux (1).

Nous avons vu qu'Hérodote leur attribue la fameuse distribution des Dieux en douze grandes divinités (2); distribution qui a été adoptée par les Grecs, par les Romains, et qu'on retrouve par-tout. Il leur fait aussi honneur de l'invention des mystères de Bacchus, et de plusieurs autres institutions religieuses que Melampus porta d'Egypte en Grèce (3).

Le même Hérodote ajoute que ce sont les Egyptiens qui prétendoient être les premiers qui eussent donné aux Dieux des autels, des statues et des temples, et sculpté sur la pierre des figures d'animaux, et ils prouvoient par des monumens la vérité de la plupart de ces assertions.

Les Egyptiens sont aussi les premiers, (4) suivant le même historien, qui aient établi des assemblées religieuses, des fêtes, la pompe des solennités et les processions; les Grecs n'ont fait que les imiter; la preuve est, continue toujours Hérodote, que les fêtes des

(1) Herod. Euterp. c. 50.

(2) Ibid. c. 4.

(3) Euterp. c. 49.

(4) Ibid. c. 58.

Grecs sont nouvelles , au lieu que celles des Egyptiens paroissent remonter à la plus haute antiquité.

L'art de la divination fait aussi partie du culte religieux qui est venu d'Egypte , et on remarque le plus grand rapport entre la manière de rendre les oracles à Thèbes en Egypte , et la manière dont ils se rendoient à Dodone en Grèce.

Nous concluons donc , d'après Hérodote , que les Egyptiens paroissent avoir plus contribué qu'aucun autre peuple à l'établissement des institutions religieuses et à l'organisation du cérémonial et du culte public. Diogènes-Laërce leur attribue également l'invention des statues et des temples des Dieux (1).

Lucien , dans son traité de la déesse de Syrie , s'explique de la manière la plus précise à cet égard (2) :

» Les Egyptiens , dit cet auteur , passent pour être les premiers de tous les peuples connus , qui aient eu des notions sur les Dieux , aient entendu les pratiques du culte , aient bâti des temples et institué des assemblées religieuses ; ils sont les premiers qui aient bien connu les noms consacrés aux Dieux et fait des fables religieuses. » Les Assyriens adoptèrent bientôt

(1) Diog. Laert. in præm. p. 7.

(2) Lucien. t. 2 , de Deâ Syr. p. 877.

» leur doctrine et leurs usages , élevè-
 » rent des autels et des temples , et y
 » consacrerent des images et des sta-
 » tues ; mais anciennement les Egyptiens
 » n'avoient point de statues dans leurs
 » temples. Il y a aussi des temples en
 » Syrie , qui ne sont pas de beaucoup
 » postérieurs à ceux de l'Egypte , et
 » j'en ai vu un assez grand nombre. «

Eusèbe en dit à-peu-près autant ; il
 prétend que ce ne fut qu'après une lon-
 gue suite de siècles que cette innovation
 dans la religion arriva (1) ; que les pre-
 miers inventeurs furent les Egyptiens et
 les Phéniciens , et que leur exemple fut
 ensuite imité par les autres peuples et
 en particulier par les Grecs.

Lactance observe que les Egyptiens ,
 placés sous un beau ciel , furent les
 premiers qui admirèrent les corps cé-
 lestes et les adorèrent , et que d'obser-
 vateurs qu'ils étoient de la Nature , ils
 en devinrent les adorateurs ; qu'ensuite
 ils imaginèrent les figures symboliques
 d'animaux auquel ils rendirent un culte ;
 que tous les autres peuples dispersés
 sur la surface de la terre , également
 pénétrés de respect pour les parties élé-
 mentaires du monde , honorèrent le
 ciel , la terre , le soleil , la mer , mais
 sans statues , sans temples et sans ima-

(1) Euseb. præp. Ev. l. 1 , c. 9.

ges, et qu'ils leurs sacrifioient en plein air : néanmoins il ajoute que dans la suite on inventa les temples et les simulacres de ces Dieux naturels ; qu'on leur offrit des victimes et qu'on brûla l'encens sur leurs autels (1). L'auteur du livre de la Sagesse convient aussi que le culte des images et des statues est d'une invention récente et qu'on ne le connoissoit pas anciennement (2).

Nous ne balancerons donc point à croire, que la construction des temples, le culte des images, et tout l'appareil extérieur des religions ne soit une invention bien postérieure à l'établissement des religions elles-mêmes. Il dut en effet se passer bien des siècles avant qu'il entrât dans l'esprit d'un homme de peindre la divinité, et de la resserrer dans un lieu plus étroit que l'Univers : mais enfin cette idée est venue, et il paroît que l'Egypte en a été le berceau, comme elle paroît l'avoir été des sciences et de la philosophie. C'est donc à l'Egypte qu'il faut encore nous attacher, afin de bien saisir le génie et le but de ces sortes d'institutions. Cette marche n'a rien qui ne s'accorde parfaitement avec le génie inventif des Egyptiens, avec leur réputation de sagesse,

(1) Lact. lib. 2, c. 14.

(2) Lib. Sap. c. 14, v. 13.

avec l'antiquité de leurs monumens , et les preuves non équivoques de leur ancienne grandeur , et sur-tout avec les témoignages rapportés plus haut , qui leur assurent la première place parmi les inventeurs des religions. Il n'est point invraisemblable que les premiers instituteurs du culte en aient aussi ordonné le cérémonial, établi la pompe, et ne l'aient revêtu de tout l'appareil imposant que le génie et les richesses pouvoient lui donner.

Ce sera donc le caractère du culte et du cérémonial Egyptien , ainsi que le génie qui présida à la construction et à la distribution des temples en Egypte , et à la composition des images et des statues des Dieux , qui vont faire le premier objet de notre étude. Bien connus , ils nous mettront en état de prononcer sur les signes du culte des autres peuples.

Un temple n'étant autre chose qu'un édifice propre à contenir un grand nombre d'hommes, réunis par une même religion et pour les pratiques d'un même culte, nous n'en chercherons point l'origine ailleurs que dans le même besoin qui a fait construire les autres édifices , celui de se garantir des intempéries de l'air ; et les lieux couverts destinés aux assemblées religieuses auront la même origine , que ceux qu'étoient déjà construits pour les assem-

blées politiques. On se mit d'abord à l'abri de la chaleur, en se réunissant à l'ombre de bois consacrés ; on se réunit aussi dans des grottes ou cavernes sacrées ; enfin , on eut des temples quand on eut des édifices publics , et quand les arts et la richesse eurent enfanté les magnifiques monumens , dont la grandeur est ordinairement la suite du luxe et de la fortune des empires.

Telle fut, ce me semble, l'origine des temples en Egypte, c'est-à-dire, dans un pays où on trouve plus qu'ailleurs des vestiges de magnificence et de grandeur dans les établissemens publics, et dans toute espèce de constructions. Les Egyptiens furent grands dans les monumens qu'ils élevèrent pour les besoins de la religion, comme ils l'étoient dans ceux qu'ils construisoient pour les besoins de la vie sociale ; leurs temples furent magnifiques, parce qu'ils l'étoient eux-mêmes en tout : ainsi, nous ne donnerons aux temples d'autre origine que celle que nous donnons aux habitations des hommes, tant aux édifices publics, qu'aux maisons particulières.

Mais si l'origine fut la même, la distribution et le plan ne le furent pas ; la demeure de la divinité ne dut pas ressembler à celle d'un mortel, et la Nature fournit elle-même le modèle du premier temple qui lui fut élevé. L'œil

des adorateurs du ciel , du soleil et des astres , circonscrit dans l'étroite et obscure enceinte d'un temple , redemandoit ses Dieux et regrettoit le spectacle brillant du premier temple de la Divinité , et du seul qui fût digne d'elle , celui de la Nature. Il fallut donc leur en conserver l'ombre et l'image , pour accoutumer insensiblement leurs yeux à se reposer sur des murailles et sur des marbres , au lieu de contempler , comme autrefois , la Nature en elle-même et de voir les Dieux qu'on invoquoit.

La Nature fut donc imitée , et fournit le dessein sur lequel fut exécuté le premier temple que la main d'un mortel osa lui élever. On construisit , en honneur du Soleil , ce fameux labyrinthe dont la distribution sembloit avoir été calquée sur celle de l'Univers. Les douze grandes maisons du Soleil y étoient représentées par un assemblage de 12 palais qui communiquoient entre eux , et qui formoient la masse du Temple de l'Astre qui , circulant dans les douze Signes , engendre l'année et les saisons. » Plusieurs (1), dit » Pline, en parlant de cet édifice, regardent le labyrinthe comme un monument religieux, consacré au Soleil , « et cette opinion est la plus accréditée. Il y avoit pareillement à Héliopolis en

(1) Plin. l. 36 , §c. 13.

Egypte, ou dans la ville du Soleil, un Temple consacré à ce Dieu. On y remarquoit douze superbes colonnes (1), qui étoient chargées de symboles relatifs aux douze Signes, & d'autres emblèmes représentatifs des qualités occultes des élémens. (h) Ces douze maisons du labyrinthe, ces douze colonnes du temple d'Héliopolis étoient vraisemblablement consacrées aux douze grands Dieux, ou aux douze Génies tutélaires des douze divisions du Zodiaque (i). La distribution même du labyrinthe offroit la division du Zodiaque en deux parties de six signes chacune, telle qu'elle est produite par l'intersection de l'Equateur (2), qui partage le Zodiaque en signes supérieurs et inférieurs, en hémisphère boréal et hémisphère austral, en partie d'été et partie d'hiver, en grands jours & en petits. Les murailles intérieures étoient remplies de figures hiéroglyphiques, et nous verrons bientôt que ces sortes de figures représentoient les mystères de la Nature. A l'angle, où se termine le labyrinthe, s'élevoit une pyramide de quarante toises de haut, monument non équivoque de la religion du Soleil. Car, comme l'observe très-bien Porphyre, la figure pyramidale et celle de l'obélisque, si con-

(1) Kirker, *Ædip.* t. 2, part. 2, p. 110.

(2) Herod. *Euterp.* c. 148.

forme à la forme sous laquelle s'élève la flamme (1), a fait consacrer au Soleil et au feu ces sortes de monumens (2). Cette pyramide étoit couverte de figures d'animaux, ou de caractères hiéroglyphiques; et Pline, en parlant des obélisques, espèce de monumens solaires du même genre, et que l'on chargeoit aussi de caractères symboliques et de figures d'animaux (3), nous dit que ces monumens étoient consacrés au Soleil, et contenoient l'interprétation des mystères de la Nature, qui faisoient l'objet de la science des Egyptiens. Ainsi le labyrinthe a tout ce qui convient à un monument de la religion du Soleil et du culte de la Nature, dont il nous rappelle les divisions, les opérations mystérieuses, & l'idée sur-tout de l'agent principal qu'elle emploie.

Quant aux pyramides et aux obélisques, rien de plus connu que la raison qui les fit consacrer dans la religion Egyptienne, & que le rapport qui les lie à la Nature. C'est même comme monumens religieux qu'ils ont existé en Egypte en aussi grand nombre; & c'est la superstition seule qui les y a si fort multipliés: car tel est le sort de notre triste humanité, de n'élever presque jamais de

(1) Euseb. præp. Ev. l. 3, c. 7.

(2) Scholiast. d'Horace, l. 3, ad ultim. p. 211.

(3) Plin. l. 36, c. 9.

grands monumens , que pour perpétuer ou des malheurs ou des sottises , tels que des combats ou des erreurs religieuses. Pline , dans son Histoire naturelle (1) , s'explique de la façon la plus claire sur le choix qu'on fit de l'obélisque & de la pyramide , de préférence aux autres figures qu'on eût pu donner aux colonnes sacrées élevées au Soleil. » C'étoit
 » autant de monumens , dit Pline , con-
 » sacrés à la divinité du Soleil. Leur
 » figure même est une image des rayons
 » de cet Astre , & le nom qu'elles por-
 » tent a cette signification en égyptien. Le savant Jablonski retrouve cette étymologie encore dans la langue Cophte. Il observe (2) que le mot (πυρ), *Pyré* , qui entre dans la composition du nom de la pyramide , est encore aujourd'hui celui du Soleil en langue Cophte , ou dans l'ancienne langue égyptienne , dont les Cophtes ont conservé les restes.

Pyr est aussi le nom du feu chez les Grecs (3) ; le feu et le Soleil ont une analogie trop naturelle entre eux , pour que les noms du Soleil et du feu n'aient pas eu quelque ressemblance chez deux peuples , dont l'un étoit en partie une colonie de l'autre. Jablonski trouve l'autre partie du mot pyramide

(1) Plin. l. 36, c. 8 & 11.

(2) Jablonski, Panth. Ægypt. proleg. p. 82.

(3) Idore, Orig. l. 3, c. 3. de Geom.

dans (*muë*) qui, dans la même langue, signifie éclat & rayon. Quoi qu'il en soit de l'étymologie, il est certain que la pyramide, comme l'obélisque, étoit consacrée au Dieu-Soleil (1), d'après des raisons d'analogie entre la figure pyramidale et celle sous laquelle le rayon solaire se propage et la flamme s'élève.

Timée de Locres (2), donnant les figures géométriques qui composent chaque élément, assigne au feu la pyramide. « Le triangle équilatéral, dit ce Philo- » sophe, entre dans la composition de » la pyramide, qui a quatre faces et » quatre angles égaux, et qui constitue » la nature du feu le plus subtil et le » plus mobile des élémens (*k*). » Cette expression géométrique du feu étoit empruntée des Egyptiens (3), chez qui Pythagore, maître de Timée, avoit appris sa théorie des nombres et des figures mystiques. Ce n'est donc point sans une raison très-philosophique, que ces sortes de formes furent données aux monumens du culte du feu et du Soleil; la Nature même sembloit en avoir tracé le dessin.

Ammien-Marcellin assure que l'obé-

(1) Plut. de Placit. Phil. 1. 1, c. 14, p. 883.
L. 2, c. 6, p. 887.

(2) Timée, de Anim. mundi, c. 3, §. 5.

(3) Achilles Tatius, c. 6, p. 77.

lisque (1) étoit consacré par un culte spécial au *Dieu-Soleil*. L'explication qu'il nous a donnée des inscriptions hiéroglyphiques gravées sur un de ces obélisques, et que l'Egyptien Hermapion avoit traduites, a tous les caractères d'une inscription sacrée, telle qu'on devoit en trouver sur des monumens de la religion du Soleil. C'est le Soleil, grande Divinité de l'Egypte, qui est supposé y parler au roi Ramessès : » Je t'ai » donné de régner sur la terre, lui dit-il, » toi que le Soleil aime, qu'aime Apollon le fort, le fils de Dieu, lui qui a » fait le monde, toi que le Soleil a » choisi, roi Ramessès, immortel fils » du Soleil. « A la deuxième ligne, on lit : » Apollon le fort, vrai Seigneur » des diadèmes, qui possède l'Egypte » et la remplit de sa gloire, qui embellit » la ville du Soleil, qui donne la forme » à la terre entière, qui honore les » Dieux habitans de la ville du Soleil, » que le Soleil aime. «

Nous ne rapporterons pas toute l'inscription, qu'on peut lire dans Ammien-Marcellin. Il nous suffit de dire qu'à chaque ligne on trouve répété le nom du Soleil et d'Apollon ; que le Soleil s'y qualifie de grand Dieu et de Seigneur du Ciel, de maître du Temps, de Père

(1) Ammian. Marcell. l. 17, p. 100.

de la lumière : toutes qualités qui appartiennent au grand Osiris , première Divinité de l'Égypte et de tout l'Univers. Il est le Mithra des Perses , et les traditions sacrées de l'Égypte portoient que c'étoit Mithra , qui régnoit autrefois à Héliopolis , qui le premier éleva ces sortes de monumens au Dieu-Soleil , dans la ville qui lui étoit consacrée (1). On voit aisément que cette tradition est fondée sur une allusion à un des noms du Soleil , Mithra , en honneur duquel ces monumens religieux furent élevés. Voilà donc encore un monument Egyptien élevé à la Nature et à un de ses premiers agens , et dont la forme est empruntée de celle sous laquelle se produit l'élément auquel il est consacré.

La Nature est donc encore ici imitée par ses adorateurs. Aussi Abneph , auteur Arabe , regarde-t-il les pyramides comme autant de monumens consacrés à la religion (2) , et il les appelle les autels des Dieux. Lucain (3) les appelle de même. Les historiens Arabes parlent de pyramides qui avoient des portes placées chacune à une de leur quatre faces , dont l'aspect étoit exactement en regard avec les quatre points cardinaux du

(1) Pline , l. 34 , c. 8.

(2) Kirker , *Ædip.* t. 1 , p. 310.

(3) Lucain , de Bello Civili.

monde (1). Ces portes servoient d'entrée à sept petites chambres intérieures consacrées, comme le *conclave Molochi*, aux sept Planètes dont elles contenoient les images ou les petites idoles en or. Une de ces idoles ressembloit au fameux Harpocrate Egyptien, et avoit le doigt posé sur sa bouche d'une manière mystérieuse, tandis que, de l'autre main, il soutenoit un livre à la hauteur de son front.

Les Sabéens, adorateurs des Astres, croyoient que sous ces monumens reposoient les cendres d'Agathodémon et d'Hermès. Quoiqu'on puisse penser de ces traditions, il résulte au moins que les Arabes croyoient que ces pyramides étoient un monument du Sabisme et du culte des Astres. La distribution intérieure des chambres et leur destination supposée conduit à cette conclusion. Hermatèlès, qui avoit écrit sur l'Egypte, regardoit aussi les obélisques comme autant de monumens du culte du Soleil (2), si nous en croyons Tertullien. M. de Paw, dans ses Recherches sur l'Egypte, pense comme nous sur les pyramides et les obélisques, qu'il regarde comme autant de monumens élevés en honneur du Dieu qui éclaire l'Univers (3);

(1) Ben. Salam, apud. Kirker, *Œdip.* t. 2, p. 2, p. 301.

(2) Tertull. de *Spect.* c. 8, p. 53, édit. Rig.

et c'est-là, suivant lui, la raison qui les a fait orienter (1). Il prétend, avec beaucoup de vraisemblance, que l'espèce de tombeau qu'on trouve dans l'intérieur, et qu'à tort on a pris pour le tombeau d'un ancien roi, étoit le *Taphos Osiridis*, ou un des tombeaux d'Osiris, dont le nombre étoit assez grand en Egypte.

Il n'est pas étonnant en effet, que les Egyptiens qui honoroient le Soleil, sous le nom d'Osiris, qui donnoient la représentation de ses souffrances et de sa mort (2), dans ce qu'ils appeloient les mystères de la Nuit, aient aussi eu son tombeau. Ainsi les Crétois avoient chez eux le tombeau de Jupiter, et les Chrétiens montrent pareillement celui de leur Dieu, de cette Lumière éternelle qui éclaire tout homme venant au monde.

M. de Paw fait une remarque (3), qui, si le fait est vrai, s'accorde bien avec la théorie sacrée des Egyptiens, sur les rapports de la lumière et de l'ombre dans l'économie universelle du monde (*m*). Il nous assure que les pyramides étoient construites de manière que, pendant une moitié de l'année, c'est-à-dire, durant tout le temps que le Soleil parcourt l'hémisphère boréal, ou les

(1) Recherches sur les Egypt. & les Chinois, t. 2, p. 50.

(2) Herodote, Euterpe, c. 171.

(3) De Paw, *ibid.*

cercles des longs jours, les pyramides ne projetoient point d'ombre à midi au-delà de leurs bases, qui, à cet effet, dûrent être larges, vu la grande hauteur que l'on donna aux pyramides. Il regarde cette construction donnée à ces monumens, comme une suite de la superstition du peuple Egyptien, qui vouloit que la lumière chassât l'ombre et l'obligeât à se réfugier sous la base des corps durant tout le temps que le Soleil occupoit l'empire de la lumière, ou la partie du ciel qui assure au jour l'empire sur les nuits.

Cette idée des Egyptiens étoit très-ingénieuse. En effet, il étoit assez naturel que les monumens du culte du Dieu de la lumière; et son image imitassent en quelque sorte la nature de l'Être divin auxquels la religion les avoit consacrés. Ainsi, à l'équinoxe du printemps, la grande pyramide consommoit son ombre à midi. Ce n'étoit qu'à l'équinoxe d'Automne que l'ombre excédoit la base, et que par son prolongement elle annonçoit la supériorité que la nuit et le principe ténébreux avoient reprise sur le jour et sur Osiris, principe lumière, dont Typhon étoit vainqueur.

C'est-là ce que le génie symbolique des Egyptiens a voulu retracer, et ce qui nous est indiqué d'une manière trop générale par Solin, Ammien-Marcellin

et Cassiodore. L'un nous dit, qu'il arrivoit un temps, où elles sortoient de la mesure des Ombres, et n'en projetoient plus. L'autre, que cela étoit l'effet d'un certain mécanisme, celui sans doute de leur construction. On pouvoit donc se promener alors autour des pyramides, sans perdre le Soleil de vue. M. de Paw prétend que ces sortes de monumens furent d'abord élevés (1) devant le temple de Jupiter-Ammon ; ce qui est assez naturel, puisqu'il occupe le Bélier céleste ou la première des douze maisons du Soleil, et qu'il fixe la division des deux hémisphères, dont l'un est affecté à la lumière et à la chaleur, et l'autre aux ténèbres et aux froids de l'hiver. C'est du Bélier, ou du Temple d'Ammon, que le Soleil étoit censé partir.

Ainsi les Grecs à Sicyone (2) avoient représenté leur Jupiter par une pyramide. La statue de Vénus à Paphos avoit la forme d'un cône ou d'obélisque (3). On la trouve ainsi représentée sur plusieurs médailles. On trouve aussi dans la Grèce de ces colonnes de pierre consacrées aux planètes : telles étoient les sept colonnes de Laconie, dont parle Pausanias (4), et qu'il dit être les an-

(1) Ibid. de Paw, p. 67.

(2) Pausan. Corinth. p. 52.

(3) Tacite, Hist. 2, c. 3.

(4) Laconic. p. 103.

ciennes statues de ces Astres. Ainsi les Indiens ont leur temple des sept Pagodes (1) ; ce qui rentre assez dans l'idée de la pyramide aux sept chambres dont nous avons parlé plus haut , et des sept divisions de l'ancre Mithriaque , ou des sept enceintes du temple de Jérusalem, dont nous parlerons dans la suite.

Outre ces figures géométriques , qu'on peut regarder comme des formes savantes des statues des Astres , il en étoit de plus simples, telles qu'un cercle ou disque représentatif de celui du Soleil. Tel étoit le simulacre de ce Dieu , chez les Péoniens, au rapport de Maxime de Tyr (2). Ce disque étoit soutenu d'une longue perche , au bout de laquelle il étoit porté.

Celle du Dieu-Soleil qu'adoroient les Emesséniens , celle qu'Héliogabale (3) fit transporter à Rome , et qu'il y promenoit avec tant de pompe (n), étoit conique et conséquemment avoit les formes géométriques , que nous appelons *savantes* ; car elles tiennent à la science , au-lieu que la forme ronde est celle que le Soleil présente naturellement à tous ceux qui le regardent. Il suffit d'avoir des yeux :

(1) Sonnerat , Voyag. de l'Inde , t. 2 , l. 3 , p. 56. Ci-dess. p. 52,

(2) Maxim. Tyr. c. 38. Hyd. Relig. Pers. c. 4 , p. 116.

(3) Herodien , l. 5 , p. 201 & 214.

au lieu que l'application faite des figures géométriques, telles que le cube, la pyramide, le dodécagone, à la peinture des élémens et du monde, est le résultat d'une théorie compliquée. Les Emesséniens publioient que cette statue étoit tombée du ciel. Les habitans de Pessinunte en disoient autant de la pierre sacrée qui représentoit Cybèle. Numa disoit la même chose du bouclier de Mars. Notre sainte Ampoule en est aussi venue. Chaque peuple a eu ses talismans, que le ciel a pris soin de lui envoyer. La foi explique tout.

Les Egyptiens empruntèrent non-seulement de la géométrie les figures de leurs Divinités, et sur-tout celle du Soleil, à qui la pyramide fut consacrée; mais ils les empruntèrent aussi de l'astronomie et des emblèmes des animaux des Constellations. C'est ce que nous assure Jamblique (1), quand il nous dit que le Soleil change ses formes, suivant celles des animaux célestes, auxquels il s'unit durant sa révolution, et qu'il les varie comme les saisons. Nous en avons une preuve dans la fameuse statue de ce Dieu à Eléphantine en Egypte (2). Le Soleil étoit représenté sous la forme d'un

(1) Jamblich. de Myst. Ægypt. & præmissa ad Anreb. Epist. Jambl. sect. 7, c. 3, Proclus. in Tim. l. 1, p. 33.

(2) Euseb. præp. Ev. l. 3, c. 12, p. 116.

homme assis, dont les épaules étoient surmontées d'une tête de Bélier, avec des cornes de Bouc qui soutenoient un disque. C'étoit, suivant Eusèbe, une expression symbolique, ou une image sacrée de la néoménie équinoxiale du Printemps, ou de l'union du Soleil et de la Lune dans le signe du Bélier. Cette forme d'image est encore plus savante; mais le Soleil, la Lune, et en général la Nature en sont toujours l'objet, et c'est-là qu'il en faut revenir en dernière analyse.

C'est par le culte des Astres que Lucien, dans son *Traité sur l'Astrologie* (1), explique le culte des différens animaux, tels que le Bélier, le Bouc, le Taureau, les Poissons, &c. que les Egyptiens avoient consacrés dans leurs temples. Les images des différentes parties du ciel, que l'Astronomie pour ses besoins avoit groupées, furent donc transportées dans les sanctuaires des différentes villes de l'Egypte, pour y prendre un corps et la vie dans les animaux terrestres qu'elles représentoient, et qui dès-lors devinrent des animaux sacrés.

Outre ces animaux, dont les types étoient dans les Constellations, les Egyptiens en consacrèrent encore d'autres, tels que l'Epervier, le Scarabée, le

(1) Lucian. de Astrolog. p. 986, &c.

Chat,

Chat, &c. (1); et si nous les en croyons, c'étoit encore le Soleil et la Lune qu'ils vouloient peindre par ces emblèmes; c'étoit autant de caractères de leur écriture hiéroglyphique, par lesquels ils représentoient les propriétés différentes de ces deux flambeaux éternels, qui étoient leurs Divinités. Il en étoit de même du Lotus (2) qui, par sa forme sphérique et par la nature de l'élément humide où il naît, mérita une place dans les temples de l'Astre du jour, et devint le siège du Dieu-Jour, peint au moment où il sort du sein des eaux. Les Egyptiens crurent pareillement apercevoir dans la végétation de l'oignon (3) des rapports avec la croissance de la lumière de la lune, et ils consacrèrent en conséquence cette plante dans les temples de cette Déesse. Nous ne pousserons pas plus loin ici l'examen des motifs qui firent consacrer tel animal ou telle plante dans les temples de l'Egypte; ce sera l'objet d'un Traité séparé que nous nous proposons de donner un jour. Nous nous bornons au peu que nous avons dit sur les plantes et sur les animaux sacrés de l'Egypte, et cela d'après l'autorité des Anciens.

(1) Plut. de Iside, p. 376. Porph. apud Euseb. præp. Ev. l. 3, c. 4. Hor. Apoll. l. 1, c. 10. Ælian. l. 10, & l. 2, c. 38.

(2) Plut. de Iside, p. 355.

(3) Plut. de Iside, p. 353.

Ce peu nous suffit pour conclure que c'est encore la Nature et ses parties qui sont cachées sous ces voiles sacrés.

Cette conclusion s'accorde parfaitement avec ce que dit Jamblique, dans son *Traité des mystères Egyptiens*, auxquels il étoit initié, lorsqu'il assure (1) que les prêtres de l'Égypte, dans la composition des images et des statues de leurs Dieux avoient eu pour but de peindre les mystères de la Nature et l'économie universelle du monde. Elle s'accorde aussi avec ce que dit le savant évêque Synésius (2), quand il assure que c'étoit sur des sphères que les prêtres Egyptiens combinoient les différentes parties qui devoient entrer dans la composition des figures bizarres de leurs Dieux ; c'est-à-dire, qu'ils y prenoient les positions du Soleil, de la Lune et des autres Astres, leurs Divinités, & qu'ils en rapprochoient les aspects entre eux et avec les signes, pour en tirer ces images savantes, qui n'ont paru monstrueuses, qu'à ceux qui n'ont pu saisir les rapports qu'elles ont avec les animaux célestes et avec les figures des Constellations. Aussi Porphyre (3) prétendoit, que ceux qui fabriquoient les Idoles, observoient soigneusement les mouvemens et les aspects des corps cé-

(1) Jamblic. de Myst. Ægypt. c. 37.

(2) Synes. Calvit. Eucomi. p. 73.

(3) Jamblich. de Myst. c. 30.

lestes , par la conséquence dont étoit cette observation pour la vérité ou la fausseté des Oracles. La plupart des Dieux d'Égypte , tels que le Bélier de Thèbes , l'Apis de Memphis , le Bouc de Mendes , rendoient des Oracles (1) , par une suite de l'influence que les animaux célestes , qui leur ressembloient , avoient sur eux. Leur vertu , comme celle des talismans , (et ils n'étoient , à proprement parler , que des talismans vivans) , dépendoit entièrement des Astres et des signes auxquels ils étoient soumis et qu'ils représentoient. Il en dut être de même des statues et des images de ces Dieux , qu'elles fussent de pierre ou de métal. C'est d'après l'aspect des cieux qu'elles dûrent être composées , pour que la Divinité y versât son influence , et voulût descendre en elles et y habiter.

D'après ce que nous venons de dire sur la construction et sur la distribution des temples de l'Égypte , tels que le temple du Soleil ou le Labyrinthe , sur les statues et les images des Divinités Égyptiennes , sur les animaux sacrés et sur les autres emblèmes religieux , il est aisé de voir que l'Égypte offre , sur toute sa surface dans ses sanctuaires , des traces frappantes du culte rendu à la Nature

(1) Lucian. de Astrol. p. 986.

et à ses parties par les anciens habitans de ce pays , qui ont passé pour avoir été les docteurs du monde en fait de loix , de sciences , et sur-tout de religions (o). On peut donc regarder l'Égypte comme le plus brillant théâtre du Sabisme , et comme celui qui en a laissé de plus beaux et de plus savans monumens. Nulle part les mystères de la Nature n'ont été couverts d'un voile plus riche et nuancé de formes aussi variées , que la Nature l'est elle-même.

L'esprit égyptien ne s'est pas concentré dans l'Égypte seule ; il a passé dans le reste de l'Univers avec ses cosmogonies , avec les desseins et les distributions qu'il avoit imaginés pour ses temples. Le père Kirker croit pouvoir reconnoître les pratiques religieuses , les Idoles , les Dieux de l'Égypte , ses mystères , et sur-tout son caractère allégorique , dans le culte des Indiens , des Chinois , des Japonois , et en général dans tout l'Orient (1). Sans vouloir ici examiner jusqu'à quel point est fondée l'assertion du père Kirker , je crois pouvoir au moins dire , que les deux plus fameuses divisions du Ciel , celle par sept , qui est celle des Planètes , et celle par douze , qui est celle des Signes , divisions que l'Égypte principalement a con-

(1) Kirker, *Œdip.* t. 1, p. 397 — 400.

sacrées, se retrouvent dans les monumens religieux de tous les peuples du monde ancien, jusqu'aux extrémités de l'Orient. C'est à ces traits sur-tout, qu'on doit reconnoître le culte de la Nature, quand les divisions premières de l'ordre du monde sont empreintes sur les monumens religieux, et consacrées par la Théologie d'un peuple.

Les douze grands Dieux de l'Egypte (1) se retrouvent par-tout. La Grèce et Rome les ont adoptés, et leur rapport avec le Ciel et ses divisions n'est point équivoque, puisque les Romains en ont affecté un à chaque signe (2). Or, ces douze grands Dieux sont une invention Egyptienne, si on en croit Hérodote (3). Les Juifs ont pris de-là l'idée de leurs douze Patriarches, enfans du même père, et les Chrétiens de leurs douze Apôtres, compagnons du Dieu, père de lumière, dont ils célèbrent la mort et la résurrection, comme on célébroit celle d'Adonis en Phénicie, et celle d'Osiris en Egypte, &c. (p) Héraclite, Poète lyrique, avoit fait un Poème en honneur des douze grands Dieux (4).

Les Athéniens avoient élevé l'autel

(1) Herodot. l. 2, c. 4.

(2) Manil. Astron. l. 2, v. 437..

(3) Herod. Ibid. l. 2, c. 4.

(4) Diog. Laert. vit. Heracl. p. 633.

des douze Dieux (1). Sur un portique à Athènes (2), on voyoit peints les douze grands Dieux, comme on voit souvent dans nos églises les peintures des douze Apôtres; et tout près étoit le fameux Thésée, qui n'est autre chose que l'HERCULE ATHÉNIEN, comme nous le prouverons dans nos explications. On voyoit dans la même ville, près de la statue de Diane (3), celle des douze grands Dieux, ou des Divinités tutélaires des douze signes que la Lune parcourt durant chaque révolution. Ainsi les Romains avoient placé douze autels (4) aux pieds de leur Janus, génie tutélaire et chef des révolutions célestes.

Les Romains étoient originaires d'Arcadie, où l'on honoroit le Soleil, Esculape, ou le fils d'Apollon, dont l'image est dans les Cieux, dans la Constellation du Serpenteire, qui, par son lever du soir, annonçoit le commencement de l'année, lorsqu'elle s'ouvroit en Mars. Les Arcadiens avoient bâti à côté de son temple (5), celui des douze Dieux, comme on avoit donné à Rome douze autels à Janus. Cette filiation de culte a été conservée dans le Calendrier Romain,

(1) Lycurg. Orat. adv. Leo. p. 156.

(2) Paus. Attic. p. 3.

(3) Paus. Att. p. 38.

(4) Macrob. Sat. l. 1, c. 9, p. 197.

(5) Paus. Arcad. p. 256.

qui fixe au premier de l'an la fête de Janus et celle d'Esculape, comme on peut le voir dans les fastes d'Ovide (1). Dans les Temples du Soleil, honoré sous le nom d'Hercule (2), on peignoit ses douze travaux, et les monstres dont il triomphoit se trouvent encore pour la plupart dans nos Constellations.

Les Romains eurent les douze Boucliers sacrés, déposés dans le temple de Mars, ou du Dieu qui présidoit au premier signe. Ils établirent aussi leur confrairie des douze Frères Arvaux (3), qui tous les ans sacrifioient pour la fertilité des champs, durant les douze mois de la révolution solaire.

Varron parle des douze Dieux, (4) que les Romains appeloient *Dii Consentes*, et de douze autres Divinités qu'on regardoit comme Génies tutélaires de l'Agriculture. Jupiter et la Terre étoient les chefs de cette seconde classe duodécimale, et prenoient le titre de grands Dieux. Ensuite venoient le Soleil et la Lune, dont la marche dans les cieux fixoit la succession des travaux du laboureur. Venoit après eux, Cérès et Bacchus, dont les productions sont si nécessaires à l'homme pour se nourrir. Ce

(1) Ovid. Fast. l. 1.

(2) Pausan. Heliac. 1, p. 157.

(3) Fabi. Plantid. fulg. Virgil. exposit Sermo.

(4) Varro. de re Rustic. l. 1, p. 4.

sont ces Divinités, que Virgile invoque (2) au commencement de son Poème sur l'Agriculture, après avoir invoqué les deux Astres qui règlent la course de l'année. Dans la quatrième classe, on plaçoit les Déesses Robigo et Flore. Dans la cinquième, Minerve et Vénus, Divinités tutélaires des Oliviers et des Jardins. Dans la sixième, la Déesse *Lympha* et le Dieu *Bonus eventus*. La première présidoit à l'eau, élément si nécessaire à l'Agriculture, et le second amenoit à bien les moissons et les fruits. Les Romains auroient pu pousser plus loin l'énumération des Divinités, qui influoient sur les travaux du cultivateur; mais ils crurent devoir se renfermer dans ce nombre douze, parce que c'étoit un nombre sacré chez eux, comme il l'étoit chez les Grecs, chez les Egyptiens, chez les Perses, &c.

Le Législateur des Athéniens, Solon, avoit cru devoir adopter ce nombre duodécimal, et on lit dans le fragment d'une inscription (2) : AUX DOUZE DIEUX DE SOLON. Platon (3) admet aussi douze Dieux dans sa république, dont les divisions sont faites d'après l'ordre duodécimal. Les peuples du Nord ont leurs douze *Azes*, ou sénat des douze grands

(1) Georg. l. 1, v. 5, &c.

(2) Chandler, p. 78.

(3) Plat. l. 5, de Legib. p. 745.

Dieux , dont Odin est le chef (1). Les Japonois ont dans leur ancienne Mythologie douze Dieux (2), qu'ils partagent comme les Egyptiens en deux classes ; l'une de sept , ce sont les plus anciens ; et l'autre de cinq , qui ont été ajoutés depuis. Cette distinction commune aux deux peuples semble rapprocher leurs cosmogonies. Ces peuples , pour peindre la création , représentent un gros arbre appuyé sur une tortue (3) , lequel porte le Créateur de l'Univers assis sur *douze coussins*. Ils ont aussi la division par sept , et par 360 , dont nous parlerons bientôt. Les Babyloniens (4) avoient donné douze coudées à la fameuse statue d'or massif qu'ils avoient placée dans leur temple.

Massondi , historien Arabe , assure que du temps de Brahaman , on découvrit des mines de divers métaux ; que l'on fabriqua des armes , que les sciences furent fort estimées , et que ce Prince construisit des temples dans lesquels il fit peindre les douze signes du Zodiaque , et les orbes célestes (5) , afin que les hommes connussent les Planètes et leurs influences.

(1) Voluspa.

(2) Hist. des Voyag. t. 40 , p. 41 & 42.

(3) Contant d'Orville , t. 1 , p. 259.

(4) Herod. l. 1 , c. 183.

(5) Mem. Acad. Inscip. t. 31 , p. 96.

Les Juifs, que l'on peut regarder comme une colonie d'Arabes, et dont les tribus sont dans le génie des distributions politiques des Arabes, avoient cherché à retracer, par toutes sortes d'emblèmes, la division duodécimale du monde. Le Rational de leur grand-prêtre, formé de l'assemblage de douze pierres précieuses, rangées trois par trois, et groupées, comme les saisons; leurs douze pains de proposition rangés six par six, comme les signes de chaque hémisphère, n'avoient d'autre objet que le Ciel et le Zodiaque, ainsi que les divisions du Temps qui circule dans ce cercle, si on en croit Joseph, Philon et Clément d'Alexandrie (1).

Le nombre douze se trouve consacré jusques dans les traditions les plus fabuleuses de ce peuple, telles que celle du fameux passage de la mer Rouge à pied sec. On suppose que la mer se divisa en douze parties, sans doute pour laisser passer chaque tribu. C'est ainsi qu'arrivés dans le désert (2), les Israélites y trouvèrent douze fontaines et 72 palmiers: ce dernier nombre multiple de douze, fut aussi mis au rang des nombres mystiques. Les Interprètes chrétiens ont cru

(1) Clem. Alex. Strom. l. 5, p. 562. Joseph. Ant. Jud. l. 3, c. 8. Phil. l. 3. de Vit. Moys. p. 520.

(2) Cedren. p. 77.

y voir le type des douze apôtres et des soixante-douze disciples ; mais pour nous, nous croyons que le nombre des fontaines et des apôtres, celui des palmiers et des disciples, sont également mystiques (1), et contiennent des rapports allégoriques avec les divisions célestes.

C'est par une suite du même respect pour la division duodécimale, que les Juifs avoient donné douze fils à Jacob, figurés par douze étoiles dans le songe du jeune Joseph, et qu'ils en avoient même quelquefois donné autant à Abraham (2). Un ancien auteur, cité par Eusebe, suppose qu'Abraham eut douze fils, qui partagèrent l'Arabie en douze tribus, et que, depuis ce temps, les douze chefs de ces douze tribus Arabes empruntèrent toujours leur nom de ces douze premiers chefs. Ceci est, sans doute, un conte Arabe, comme le sont les histoires Juives ; mais il n'en est pas moins vrai, qu'on doit y reconnoître l'emploi de la fameuse division du ciel, puisque les tribus Arabes étoient chacune sous l'invocation d'une étoile ou d'un signe (3), si l'on en croit Abulfarage.

Ces Juifs, voisins des Arabes, des Egyptiens et des Chaldéens, qui tous avoient consacré les divisions célestes et

(1) Phil. de Profug. p. 372.

(2) Euseb. præp. Ev. l. 9, c. 19, p. 420.

(3) Abulf. Hist. des Dyn. p. 101.

donné à l'Astrologie une si grande influence sur la terre et sur ses habitans, retracèrent l'harmonie du monde dans l'ordre religieux et dans l'ordre social. La construction de leur temple, la distribution de ses parties, les différens emblèmes qu'il renfermoit, tout y peignoit l'ordre et l'harmonie de l'Univers. Toutes les parties de ce temple correspondoient à celles de la Nature, et en offroient les plus brillans tableaux. Clément d'Alexandrie (1) assure qu'il renfermoit plusieurs emblèmes relatifs au Temps, au Soleil, à la Lune, aux Planètes, aux deux Ourses, au Zodiaque, aux Elémens et aux autres parties du monde.

Joseph, dans l'explication (2) qu'il nous donne du tabernacle et des ornemens du grand-prêtre des Juifs, rapporte également tous ces emblèmes à la Nature.

» Voilà, dit cet historien éclairé, quels
 » étoient les habits du grand sacrifica-
 » teur; et je ne saurois assez m'étonner
 » de l'injustice de ceux qui nous haïs-
 » sent et nous traitent d'impies, à cause
 » que nous méprisons les Divinités qu'ils
 » adorent; car s'ils veulent considérer
 » avec quelque soin la construction du
 » tabernacle, les vêtemens des sacri-
 » ficateurs et les vases sacrés dont on

(1) Clem. Alex. Str. l. 5, p. 563.

(2) Joseph. Antiq. Jud. l. 3, c. 8.

» se sert pour offrir des sacrifices à
 » Dieu , ils trouveront que notre Légis-
 » lateur étoit un homme divin , et que
 » c'est très-faussement qu'on nous ac-
 » cuse , puisqu'il est très-aisé de voir ,
 » par toutes les choses que j'ai rappor-
 » tées , qu'elles représentoient en quel-
 » que sorte TOUT LE MONDE. Car des
 » trois parties dans lesquelles la lon-
 » gueur du tabernacle est divisée , les
 » deux où il est permis aux sacrificateurs
 » d'entrer , figurent la terre et la mer ,
 » qui sont ouvertes à tous les hommes ;
 » et la troisième partie , qui leur est
 » inaccessible , est comme le ciel réservé
 » pour Dieu seul , parce que le ciel est
 » sa demeure. Les douze pains de pro-
 » position signifient les douze mois de
 » l'année. Le chandelier , composé de
 » septante parties , représente les douze
 » signes , par lesquels les sept planètes
 » font leur cours ; et les sept lampes
 » représentent les sept planètes. Ces voi-
 » les , tissus de quatre couleurs , mar-
 » quent les quatre Elémens. La tunique
 » du souverain sacrificateur , signifie
 » aussi la terre : l'hyacinthe , qui tire
 » sur la couleur d'azur , représente le
 » Ciel. L'éphod , tissu de quatre cou-
 » leurs , représente de même toute la
 » Nature , et j'estime que l'or y a été
 » ajouté pour représenter la *Lumière*.
 » Le *Rational* , qui est au milieu , repré-

» sente aussi la terre , qui est au centre
 » du monde. Les deux sardoines , qui
 » servent d'agraffes , marquent le Soleil
 » et la Lune , et les douze autres pierres
 » précieuses , les mois , ou les douze
 » Signes figurés par le cercle que les
 » Grecs appellent *Zodiaque* ».

L'explication que donne le savant évêque d'Alexandrie de ces différens ornemens , et sur-tout du Rational (1), considéré comme emblême de la lumière répandue dans les douze Signes pendant les douze mois , est absolument la même que celle de Joseph , et elle nous paroît être la véritable , la seule qu'on puisse admettre (2). Ce Rational (2) tenoit à la science de la divination , laquelle s'opéroit par l'inspection des cieux et du lieu des sept Planètes dans les douze Signes.

Philon a adopté toutes ces explications (3), dans ses livres de la vie de Moïse , de la monarchie et des victimes ; tant elles ont paru simples et naturelles à ces écrivains. Il voit dans le nombre des pains de proposition , et dans leur division six par six , une figure des douze mois partagés par les deux points équinoxiaux, en hémisphère boréal et en

(1) Strom. l. 5 , p. 563.

(2) Syncell. p. 133.

(3) Phil. de Vitâ Moysis, l. 3, p. 516, 17, 18, 19, 20, 21. de Monarch. l. 2, p. 637. de Victimis, p. 547.

hémisphère austral, en signes des longs jours et signes des longues nuits. Ainsi les avoit envisagés Joseph (1). Macrobe pareillement fixe à six signes (2) la durée des vicissitudes qu'éprouve la lumière, et à chaque septième signe une variation périodique dans les révolutions de l'année, du mois et du jour. Philon fait la même remarque, (3) relativement à la végétation, dont le printemps et l'automne marquent les principales époques.

La division des saisons en trois mois, où celle de l'année en quatre parties, de trois signes chacune, a paru à Philon, ainsi qu'à Joseph et à Clément d'Alexandrie, énigmatiquement figurée par les quatre groupes de pierres précieuses du Rational, rangées sur quatre faces, dont chacune regardoit un des points cardinaux du monde. On sait d'ailleurs que les anciens avoient partagé le cercle de l'horizon en douze parties, trois pour chacun des points cardinaux, et qu'ils avoient établi entre ces douze points et les douze signes célestes, une correspondance qui les lioit les uns aux autres, et qui soumettoit ces douze cases de l'horizon aux douze signes célestes.

(1) Ant. Jud. l. 3, c. 8.

(2) Somn. Scip. l. 1, c. 6, p. 28.

(3) Phil. de Vict. p. 647.

Cette distribution du Rational et de ses pierres, se trouve toute entière dans la cité sainte (1), dont parle Jean dans l'Apocalypse, et c'est *Aries*, ou l'agneau, qui, comme dans le Zodiaque, est le chef de cette distribution duodécimale. Nous n'entrerons point dans le détail des explications de chacun des ornemens du grand prêtre, qu'on peut voir dans l'ouvrage de Philon (2), explications conformes à celles des auteurs ci-dessus cités. Nous dirons simplement que, suivant Philon, l'habit du grand prêtre dans sa totalité, comme dans ses parties, représentoit la totalité et les parties de l'Univers; que ce prêtre en entrant dans le temple étoit censé se revêtir d'un petit monde, image du grand qu'animoit la Divinité, et qui étoit son premier temple. C'est même pour cela, dit Philon, que les Juifs n'ont voulu avoir qu'un seul temple, auquel on vint adorer la Divinité de toutes les parties de la terre, parce que l'Univers, que ce temple représente, est absolument *un* (3). Les astres sont les dons brillans (4) qui y sont suspendus, et leurs intelligences font la fonction de prêtres. Saluste le philosophe donne à-peu-près

(1) Apocaly. c. 21.

(2) Phil. Vit. Moys. p. 520.

(3) Phil. Vit. Moy. l. 3, p. 518, 519.

(4) Phil. de Monarch. p. 634.

la même idée des temples anciens (1) qu'il compare au ciel, et des autels qu'il compare à la terre; et il donne à entendre que tout le cérémonial religieux et tout l'appareil des ornemens sacrés et celui des temples, étoit symbolique, et tendoit à lier l'homme à la nature par des rapports de ressemblance entre l'appareil du culte et l'être adoré. Ainsi le prêtre des Juifs étoit en quelque sorte revêtu du monde, ou de son image emblématique, comme la Divinité elle-même l'étoit de l'Univers qui formoit son riche vêtement. Cette idée des anciens nous paroît grande et ingénieuse. Le prêtre, pour me servir de l'expression de Philon, avant d'adresser ses prières à la Divinité, passoit lui-même dans la nature du monde (2), et devenoit en quelque sorte un *petit monde*.

Le même génie allégorique qui composa la parure du grand prêtre, avoit dans les mêmes principes distribué les parties du temple et ses enceintes (3), et donné le dessein des principaux ornemens qu'on y remarquoit. Ainsi les Chérubins, suivant Philon et Clément d'Alexandrie, figuroient les deux hémisphères, leurs ailes, la course rapide

(1) Salust. philos. c. 15.

(2) Phil. Vit. Moy. p. 521.

(3) Strom. l. 5, p. 561.

du firmament et du temps qui circule dans le Zodiaque. (1) Car le ciel vole, dit Philon, en parlant des ailes des Chérubins (2). Nous ferons voir ailleurs que les animaux mêmes, tels que le lion, le boeuf, &c. auxquels sont attachés ces ailes, sont dans le firmament, parmi les signes, et fixent les quatre parties de la rotation du ciel, et du temps que le Zodiaque engendre. Il en sera de même des sept planètes qui circulent dans ce cercle, et qui y roulent ces dépôts éternels de la lumière éthérée (3). Le chandelier à sept branches les représentoit ; la disposition même de ces sept branches entre elles avoit été réglée sur celle des planètes (3), en gardant la proportion musicale, et ce système d'harmonie dont le soleil étoit le centre et le lien. Ce chandelier, suivant Joseph, étoit d'or (4), non pas massif, mais creux. » Il étoit enrichi » de petites boules rondes, de lys, de » pommes de grenades, et de petites » tasses, au nombre de 70, qui s'éle- » voient depuis le haut de la tige, » jusqu'au haut des sept branches dont » il étoit composé, et dont le nombre

(1) Clem. Alex. Strom. l. 5, p. 563. Phil. Vit. Moy. p. 517.

(2) Phil. ibid. p. 518.

(3) Clem. Alex. Strom. l. 5, p. 563.

(4) Joseph. Antiq. l. 3, c. 7.

» se rapportoit à celui des sept planètes.
 » Ces branches, suivant Philon (1),
 » étoient groupées trois par trois,
 » comme les planètes supérieures et
 » inférieures au soleil, et au milieu
 » de ces deux groupes étoit la branche
 » qui représentoit le soleil, lequel par
 » sa position est le mésitès, ou média-
 » teur, ou plutôt le modérateur de
 » l'harmonie céleste. » Le soleil en
 effet est à la quarte de cette échelle
 musicale, comme l'observe Philon, et
 comme l'énonce aussi Martianus Capella
 (2) dans son hymne au soleil.

Près du chandelier, continue Philon
 (3), étoient d'autres emblèmes repré-
 sentatifs du ciel, de la terre, et de
 la matière végétative du sein de laquelle
 s'élèvent les vapeurs. Les Juifs voulant
 bâtir un temple au Créateur de toutes
 choses, crurent devoir emprunter quel-
 que chose de toutes les substances dont
 son ouvrage est composé, afin de donner
 à ce temple le plus de ressemblance
 possible, avec le monde dont il étoit
 l'image abrégée. Cette remarque est de
 Philon (4), et elle est dans les
 principes théologiques des anciens, qui

(1) Phil. Vit. Moys. l. 3, p. 518.

(2) Mart. Capell. de Nuptiis Phil. Hymn. in
 solem.

(3) Phil. ibid. p. 518.

(4) Ibid. p. 517.

croyoient que la Nature ou la Divinité se plaisoit à recevoir un culte d'analogie.

Il y avoit des chandeliers à quatre branches, nombre égal à celui des éléments et des saisons; à sept, nombre égal à celui des planètes; à douze, nombre égal à celui des signes, et même à 360, nombre égal à celui de l'année sans épagomènes. Kirker (1) en rapporte des exemples, dans son *OEdipus Aegyptiacus*. Le Scholiaste d'Apulée (2), dit que le chandelier à quatre branches, brûloit en honneur des Divinités tutélaires des quatre saisons. Celui du temple d'Apis (3), avoit la figure même du Dieu, ou du boeuf céleste.

L'architecte, qu'Hiram, roi de Tyr, envoya à Salomon, étoit, dit Hiram, un homme qui connoissoit non-seulement toutes les parties de l'architecture, mais encore la science de la Nature, et de tout ce que le ciel sous lui renferme (4). On sent qu'il falloit toutes ces connoissances à un Artiste, qui devoit copier toute la Nature dans la distribution et la décoration d'un temple qui devoit être l'image du monde. L'Univers et ses parties, le soleil, la lune, les

(1) *OEdip.* t. 3, p. 535.

(2) *Schol. Apul.* in l. 11, *Metamorph.*

(3) Kirker, *ibid.*

(4) *Euseb. præp. Ev.* l. 9, c. 31 & 33, p. 448.

astres, et les élémens étant, suivant Eusèbe (1), les grands Dieux, et même les seuls Dieux des Phéniciens, il n'est pas étonnant que l'étude de l'Astronomie et de la Nature, ne fût partie de la science des artistes qui sculптоient les images des Dieux, ou qui leur élevoient des temples. Aussi l'Architecte Phénicien commence-t-il (2) par faire orienter le temple qu'il construit. A l'imitation du temple de Tyr, où étoient les deux fameuses colonnes consacrées aux vents et au feu, l'artiste Tyrien fit aussi deux colonnes de bronze, qui furent placées à l'entrée du porche du temple (3). C'étoit là aussi qu'on voyoit cette fameuse cuve-hémisphérique, soutenue de quatre groupes de boeufs, trois par trois, qui regardoient les quatre points cardinaux de l'horizon; et ces bases à quatre faces, où étoient sculptées les quatre figures du Zodiaque qui fixent les quatre points cardinaux du firmament par les étoiles royales, savoir, le lion, le boeuf, l'homme et l'aigle, ou le vautour céleste. Les taureaux, ou douze bouvillons, qui entouroient la colonne destinée à soutenir la grande cuve, appelée *mer*, étoient consacrés à la grande Déesse des Tyriens Astarté, celle qui, dans la cosmogonie

(1) Euseb. præp. l. 1, c. 6.

(2) Joseph. Ant. l. 8, c. 2.

(3) Ibid. l. 8, c. 2.

Phénicienne, met sur sa tête un casque tauriforme, pour symbole de sa royauté : Astarté à qui Hiram (1) lui-même avoit bâti un temple. Cet emblème du boeuf ornoit aussi les bras du trône de Salomon (2), qui s'appuyoit sur des figures de lions, comme étoit appuyé le trône d'Orus en Egypte, ou celui du soleil adoré à Tyr, sous le nom d'Hercule (3), d'Hercule à qui Hiram fit aussi bâtir un temple, et qui étoit avec Astarté la plus grande Divinité de Tyr.

Si Solomon, adorateur d'un Dieu invisible, qui, suivant Moïse, ne doit être représenté par aucune image, a cru pouvoir, sans nuire au spiritualisme de sa religion, imiter la Nature et ses parties dans la construction et la décoration du temple qu'il élevoit à la Divinité; si Moïse avant lui en avoit fait autant, dans la composition du tabernacle, et du chandelier, et dans le choix du costume du grand prêtre; que n'ont pas dû faire les peuples qui, comme les Egyptiens, les Phéniciens, les Perses, les Sabéens, &c. ne connoissoient d'autre cause que l'Univers, et adoroient comme Dieux, le soleil, la lune, la terre, les élémens, les astres; &c. en général, toutes les parties les plus actives et les plus appa-

(1) Ibid. l. 8, c. 2.

(2) Cedren. p. 65.

(3) Joseph. ibid. l. 8, c. 2.

rentes de la Nature? Aussi voyons-nous que par-tout c'est elle qu'ils ont retracée, sous autant de formes variées, qu'elle en prend elle-même.

Ce que firent Moïse et Salomon, Zoroastre en Perse l'avoit fait dans le fameux antre, ou temple souterrain (1), qu'il avoit consacré au soleil, sous le nom de Mithra. Là, si on en croit Eubule, cité par Porphyre (2), on avoit représenté l'Univers et ses divisions par climats, ainsi que les éléments, les planètes, le Zodiaque et le double mouvement des cieux, celui des fixes et celui des planètes; les points équinoxiaux et les portes du soleil, l'échelle sacrée (3), où étoient rangées les sept planètes suivant l'ordre des jours de la semaine. Nous ne donnerons pas de cet antre sacré une plus ample description, parce que nous aurons lieu d'y revenir dans notre Traité sur les mystères et sur les initiations anciennes. Il en est de même du fameux bas-relief, qui représente Mithra (4) monté sur le taureau équinoxial, environné des principaux signes qui président aux saisons, et surmonté des sept autels élevés aux sept planètes. Nous donnerons l'explication de ce monu-

(1) Hyd. de Vet. Pers. Rel. p. 16.

(2) Porph. de Antr. Nymph. p. 106, &c.

(3) Orig. contr. Cels. l. 6, p. 298.

(4) Hyde, de Vet. pers. Relig. c. 4, p. 113.

ment , dans notre Traité sur la secte Mithriaques , connus parmi nous sous le nom de Christianisme. Il suffit de remarquer ici , que les Mages de l'Arménie et de la Cappadoce , adorateurs de Mithra , instruits par Zoroastre , retracèrent aussi la Nature et ses parties dans leurs temples et dans leurs monumens religieux , comme l'ont fait les Egyptiens , et les Juifs , dont nous venons de parler.

Ce génie imitatif se trouve jusqu'au Pérou , dans le temple de Cusco , dont nous avons déjà parlé. On y voyoit la figure du soleil , telle que la représentent nos peintres ; elle étoit d'or massif et environnée de rayons d'une prodigieuse grandeur. La lune avoit aussi la sienne en argent (1) ; son temple étoit vis-à-vis celui du soleil , dont elle étoit comme Junon , et la femme et la soeur. Les portes et les murs du temple étoient revêtus de lames d'argent , comme ceux du soleil étoient d'or. Un autre temple , dédié à la belle planète Vénus , que ces peuples nommoient *Chasca* , offroit la même richesse. Un quatrième temple étoit consacré aux phénomènes de l'air , ou aux météores , au tonnerre et aux éclairs (s). Enfin , il y en avoit un consacré à Iris , ou à l'arc-en-ciel. Ainsi , tout ce qu'il y a d'apparent dans la

(1) Hist. des Voyages , t. 52 , p. 172.

Nature eut ses autels, et fut retracé dans les temples du Pérou.

Numa qui établit à Rome le culte du feu éternel, qui circule dans toutes les parties de l'Univers, culte qui, par une singulière ressemblance avec le culte des Péruviens, étoit aussi confié à des vestales, Numa voulut que le temple dépositaire du feu sacré eût la figure ronde, afin, dit Plutarque (1), qu'il représentât l'Univers, dont le centre est occupé par le feu, suivant le dogme des Pythagoriciens.

Les Chinois ont consacré deux temples, l'un au *ciel*, et l'autre à la *terre* (2); le premier est *rond*, et le second, *carré*, suivant la théorie des Lettrés, qui disent que notre terre est cube, c'est-à-dire, qu'ils la représentent, comme les Pythagoriciens, par le cube, de même qu'on représenta le ciel par la sphère.

Philostrate suppose qu'Apollonius (3), arrivé à Babylone, y vit un fameux portique, dont la voûte surbaissée représentoit le tableau du ciel. Là, étoient sculptées en couleur d'or, semé d'azur, les images des Divinités de ces peuples, qui, comme on le sait, adoroient les astres; on y voyoit aussi des tapisseries

(1) Plut. Vit. Numæ. p. 67.

(2) Recherches sur les Egyptiens & les Chinois, par M. de Paw. t. 2, p. 42.

(3) Philostr. Vit. Apoll. l. 1, c. 18.

sur lesquelles on avoit brodé les aventures des héros de la sphère; tels que Persée, les malheurs d'Andromède, c'est-à-dire, les fictions qui avoient pris naissance chez les peuples amis de l'Astrologie, et livrés au Sabisme. La plupart des fables grecques, suivant Philostrate, les portraits d'Orphée, &c. s'y trouvoient tracés.

Une lecture réfléchie de Pausanias prouvera, que tout le ciel Astrologique avoit été retracé dans les différens temples de la Grèce, et dans les statues de leur héros fabuleux. On y voyoit le temple de Persée, et à côté, comme dans la sphère, le premier des signes, Aries, ou le bélier de Thyeste (1), qui lui-même y avoit son tombeau. La belle étoile de la chèvre, placée dans la constellation du cocher qui suit immédiatement Persée, avoit sa statue en bronze doré dans la place publique des Phliassiens (2). Le cocher lui-même (3), sous les noms d'Hippolyte, de Myrtilé, de Cillas, de Sphoereus, avoit ses temples, ses statues, ses tombeaux et ses mystères en Grèce. On y voyoit aussi l'Atlantide, ou Pleiade Steropé, femme d'OEnomaüs, dont il étoit cocher.

(1) Paus. Corinth. p. 60.

(2) Ibid, Corinth. p. 56.

(3) Paus. Corinth. p. 74, 75. Arcad. p. 249; Heliac. p. 157.

Les autres Pléïades, sous différens noms (1), s'y retrouvent par-tout adorées (2), et y ont leurs statues et leurs tombeaux. Ainsi *Phaëdra*, la Pléïade (2) qui aima Hyppolite, ou le cocher au-dessous duquel elle est placée, avoit son tombeau près de celui du cocher à Troezène. Ce même génie, sous le nom de Phaéton, avoit aussi son tombeau près des rives du Pô en Italie (3); et là, les Héliades, ou les filles du soleil l'avoient pleuré. Il avoit eu l'avantage de ressusciter (4) sous le nom de Virbius, qu'il prit à la place de celui d'Hyppolite : Esculape avoit fait ce miracle. On remarquera que la constellation du Serpentaire, ou l'Esculape céleste ne se couche jamais qu'il ne fasse lever le cocher. On voyoit à Argos, dans la place publique, un petit tertre, sous lequel avoit été enterrée, dit-on, la tête de Méduse (5), laquelle est aussi placée dans les cieux, au-dessus du bélier, et sous Persée; cette tête (6) étoit un talisman pour ceux de Tegée en Arcadie, ou du moins la chevelure qui en fut détachée. Le taureau céleste,

(1) Laconic. p. 94. Messeni. p. 142 & 143.

(2) Ibid. Corinth. p. 75.

(3) Paus. Attic. p. 3; & Plut. de iis qui Serò. p. 557.

(4) Paus. Corinth. p. 69. Virgil. Æneid. 7.

(5) Paus. Corinth. p. 63.

(6) Arcad. p. 276.

peint agenouillé dans la sphère, et consacré à la lune qui y a son exaltation, avoit son autel (1) et son image marquée de l'effigie de la lune, en Bœotie, où on l'appeloit le boeuf de Cadmus. On appelle encore en Astronomie ce taureau (*Portitor Europæ*), le ravisseur d'Europe, soeur de Cadmus. Il étoit, suivant Lucien (2), le type original du fameux boeuf Apis, lequel portoit aussi sur son corps, comme le boeuf de Bœotie, l'effigie de la lune, ou de la planète qui a son exaltation au taureau. Il étoit aussi le type du veau d'or qu'adoroient les Israélites, puisque ce veau dor, ainsi que les veaux d'or de Jéroboam, étoient une imitation des boeufs sacrés des Egyptiens (3), comme l'a reconnu St. Jérôme. C'est ce même animal céleste dont Io, fille d'Inachus (4), prit la forme dans sa métamorphose. On remarquera, qu'*Io* étoit le nom de la lune (5) dans la langue mystique des Argiens, et celui que donnent encore à cet astre les Cophtes, ou les descendans des anciens Egyptiens.

(1) Paus. Boiotic. p. 291.

(2) Lucian. de Astrolog. p. 986.

(3) Hierony, ad cap. 4, Oseæ. Lactan. de Verâ Sap. c. 10.

(4) Ovid. Fast. 2, l. 5.

(5) Eustath. Comm. in Dionys Perieg. p. 23. Chronic. Alex. p. 96.

Toute l'aventure d'Io étoit retracée chez les anciens Grecs (1), dans la Laconie, dans l'Attique. Sur les bords de l'Inachus père d'Io, on voyoit les autels du soleil. Les Gémeaux, ou le signe (2) qui renferme les Dioscures, Castor et Pollux, suivant d'autres, Apollon et Hercule, ou même Amphion et Zéthus, avoient leurs statues, leurs tombeaux, et leurs temples en Laconie, en Bœotie, à Samothrace, &c. on les honoroit d'un culte particulier à Sparte, et leur statue consistoit en deux bâtons (3) unis entre eux par deux autres attachés à chaque bout. Lucien prétend que le temple et l'oracle qu'avoit Apollon à Didyme, tiroit son nom d'un des Gémeaux appelé Apollon et qu'il étoit soumis à son influence (4); c'est en ce même endroit qu'il dit, que le serpent qui rendoit des réponses à Delphes sous le trépied, ainsi que la Pythie, ou la Prêtresse, représentoient l'un le serpent céleste, l'autre la vierge de nos constellations, cette Thémis, ancien oracle des Grecs, ou la fille de Thespies à qui Apollon donna le don de prophétie, et dont il mit l'image dans les cieux, suivant Théon (5).

(1) Paus. Attic. p. 23. Lacon. p. 101.

(2) Paus. Corinth. p. 60.

(3) Plutarch. t. 2. p. 478.

(4) Lucian. de Astrol. p. 993.

(5) Theon. Comment. ad Arat. Phæn. p. 129.

M. Hyde en fait la Sumbula (1), ou la Sybille des Persans et des Caldéens.

Les Dioscures, ou les Gémeaux conservèrent souvent dans leurs statues et dans leurs images le signe de leur origine céleste, dans l'étoile qui étoit placée sur leur tête; ce qui désignoit d'une manière non équivoque une constellation. On conservoit (2) dans leur temple l'oeuf sacré, symbole du Monde, dont on les disoit éclos; chacun des hémisphères ou demi-coquilles leur servoit de bonnet, et indiquoit leur passage successif dans l'hémisphère ténébreux et dans l'hémisphère lumineux. On les voit souvent unis aux filles de Leucipe (3), ou aux Pleïades qu'ils avoient enlevées. Toute la Messenie et la Laconie (4) étoient consacrées à ces génies, qui y avoient des autels, des statues et des temples; on les honoroit sous le titre imposant (5) de Grands-Dieux, ou de Cabires.

Le signe du Cancer para souvent la poitrine de la figure de la lune qui y fixoit son domicile, et fut un des attributs caractéristiques de la fameuse Diane d'Ephèse, dont les Grecs d'Europe (6) empruntè-

(1) Hyd. de Vet. Pers. Relig. ch. 32. p. 391.

(2) Pausan. Lacon. p. 97.

(3) Paus. Messen. p. 141.

(4) Paus. p. 16, 96, 103, 65, 141, 109, 166 ;
228.

(5) Attic. p. 30.

(6) Paus. Corinthiac. p. 46. Achaic. p. 207.

rent le culte et les images. Le lion céleste donna sa peau pour parure à Hercule, dont la statue sous ce costume se retrouve par toute la Grèce. Hercule est le soleil, et le lion le domicile de cet astre. La même raison qui fit donner à la lune ou à Diane l'écrévisse pour parure, fit donner le lion ou la peau de cet animal au soleil ou à Hercule. Ainsi les habitans d'Héliopolis, ville consacrée au soleil dont elle portoit le nom, honoroit d'un culte religieux les lions (1), au rapport d'Ælien. Les portes des temples, les tuyaux des fontaines en portoient l'effigie en Egypte, par la raison, dit Plutarque (2), que le soleil parcourt ce signe, au temps où le Nil se déborde tous les ans.

La belle constellation du Charriot, placée dans les cieux sur le Cancer et sur le lion, appelée la très-belle ou Callisto, devint une nymphe (3), mère d'Arcas. Elle avoit son tombeau en Arcadie, ainsi que le Boote qui la suit, et qu'on appela Arcas, fils de Callisto (4); le lieu où il étoit enterré s'appeloit l'autel du soleil. Près de-là étoit le temple de Vesta, de forme ronde comme celui que fit bâtir Numa à Rome, et dont

(1) Ælian. de Animal. l. 12, c. 7.

(2) Plut. de Isid. p. 366.

(3) Paus. Arcad. p. 238.

(4) Ibid. p. 243.

nous avons parlé (1) plus haut ; on y voyoit aussi le tombeau de la fille de Céphée.

La constellation du Serpenteire , Esculape (2) , avoit par toute la Grèce ses statues et ses temples. Les Rhodiens sacrifioient à cette constellation sous le nom de Phorbas , fils de Triopas (3) , et chéri d'Apollon. On retraçoit dans les temples l'image des Centaures (4) , qui sont aussi dans les cieux. Orion avoit son tombeau à Tanagre (5) en Boeotie. Le chien d'Orion , ou Sirius , recevoit des hommages des Egyptiens , qui en son honneur (6) établirent le culte du chien. Les habitans de l'île de Zéa (7) , près de l'Eubée , ainsi que ceux de la Calabre , sacrifioient aussi à cet astre.

Les Syriens avoient consacré dans leur temple l'image du poisson austral , qui est à l'extrémité du verseau , et celle des deux poissons qui sont dans le douzième signe du zodiaque. Elles étoient (8) en or , et c'étoit pour eux

(1) Ci-dessus , p. 62.

(2) Servius , in *Æneid.* l. II , v. 259.

(3) Hygin. l. 2.

(4) Pausan. *Eliac.* p. 157.

(5) *Bœotic.* p. 297.

(6) *Ælian.* de *Animal.* l. 10 , c. 47.

(7) *Germanic. Comment.* in *Arat.* *Apotelesm.*

(8) Hygin. l. 2.

des divinités tutélaires, ou des talismans, qu'ils appeloient leurs Dieux Pénates, ou au moins Hygin en traduit ainsi le nom.

Le signe du verseau porte le nom de Deucalion, et on montrait son tombeau à Athènes (1), ville de Cécrops, autre nom du même signe.

Le Pégase, ou cheval céleste, placé sur le verseau, dont il fait à son lever jaillir l'eau, étoit (2) aussi représenté en beaucoup d'endroits. Le Dauphin de nos constellations, qui porta Arion, s'y trouvoit aussi, et spécialement (3) en Bœotie. En un mot, il n'est point de constellation dans les cieux, qui n'ait eu ou son temple, ou sa statue, ou son tombeau, et quelque image de ses aventures mythologiques dans la Grèce, en sorte que l'on peut appliquer aux Grecs, ce que l'auteur d'un ouvrage, attribué à un des Mercurés Egyptiens, disoit de l'Égypte (4), qu'elle retraçoit dans ses temples et dans ses divisions géographiques l'image des cieux.

On peut dire que tout le ciel étoilé étoit descendu sur le sol de la Grèce, pour y prendre un corps et une figure. On a pris le change, et à tort on a cru que

(1) Pausan. Attic. p. 16.

(2) Paus. Corinth. p. 46, 47.

(3) Bœot. p. 304.

(4) Hermes, in Asclepio.

c'étoit la terre des Grecs qui avoit peuplé l'Olympe, tandis qu'elle n'en avoit fait que retracer les images et animer dans ses poèmes toutes les constellations, que l'Astronomie avoit depuis long-temps groupées. La Nature fut imitée par ses adorateurs.

Ainsi, les anciens Sabéens, pour qui les corps célestes étoient autant de divinités (1), donnèrent aux temples de leurs Dieux, des figures analogues à la nature des planètes, ou des étoiles qu'ils adoroient. Le monde, ou la cause universelle, eut un temple de forme Sphérique, telle que celle que les Romains donnèrent à celui de Vesta, ou du feu, ame universelle du monde. Le temple de la lune étoit octogone; celui du soleil carré; celui de Jupiter triangulaire; celui de Saturne exagone; et ainsi des autres; chacun avoit son polygone particulier, affecté par l'Astrologie à chaque planète.

Les talismans consacrés aux planètes furent faits d'après ces principes géométriques, comme on peut le voir dans Kirker, et comme on peut en juger par ceux qui nous restent (2). Depuis le triangle jusqu'à l'ennéagone, chaque polygone fut affecté à une planète différente, et

(1) Poocke, Spec. Hist. Arab. p. 145.

(2) Kirker, Œdip. t. 2, part. 2, p. 72.

le talisman , soumis à l'influence de la planète , devoit en prendre la forme. Il paroît que le même génie Astrologique exigea les mêmes proportions dans la construction des temples consacrés aux planètes.

Les étoiles de l'Ourse avoient un temple et des autels chez les Crétois (1), qui transportèrent ce culte en Sicile ; ils les appeloient les *Déeses mères* (u), et ils racontotent qu'elles avoient nourri Jupiter : c'est en reconnoissance de ce service , qu'elles furent placées dans l'Olympe , dans la constellation qu'on appelle l'Ourse. La plûpart des peuples voisins venoient en foule à leur temple apporter de riches présens , et offrir des sacrifices avec une somptuosité et une magnificence que rien n'égaloit. Souvent même les oracles avoient commandé ce culte à des particuliers et à des villes , comme un moyen sûr pour obtenir le succès de leurs désirs et les faveurs de la fortune , parce qu'ils voyoient en elles la source féconde de tous les biens pour les états comme pour les particuliers.

Cette haute idée qu'on avoit de la puissance de ces étoiles , fit apporter de toutes parts les dons les plus brillans dans leur temple , qui lui-même

(1) Diod. Sic. l. 4 , c. 79 , 80 , p. 323.

fut bâti à grands frais , et étonnoit les yeux par sa masse imposante et par sa magnificence. Nous avons vu (1) le culte de ces mêmes étoiles établi en Arcadie , où Callisto avoit son tombeau et étoit honorée comme une des plus anciennes Nymphes du pays ; on révéroit en elle la mère d'Arcas , qui passoit pour avoir donné son nom à l'Arcadie. Nous avons vu déjà les mêmes astres circompolaires adorés à la Chine (2) , où ils avoient un superbe temple ; on y trouvoit leur image (3) , qui n'étoit autre chose qu'un cartel semé d'étoiles. Cette constellation est trop belle , trop remarquable par sa forme , et sur-tout trop utile pour les navigateurs , pour n'avoir pas reçu les hommages des adorateurs du soleil , de la lune et des astres , c'est-à-dire , de tout l'Univers dont le Sabisme étoit la religion. La lune , dans son appulse près des étoiles de l'Ourse , prit elle-même le nom de Callisto chez les Arcadiens (4).

La même beauté , le même éclat qui fit aussi remarquer Sirius , joint à sa fonction de signe avant-coureur du débordement du Nil pour les Egyptiens , lui avoit fait décerner les honneurs

(1) Ci-dessus , p. 64.

(2) Ci-dessus , p. 32.

(3) Relat. de Magalahens. p. 346.

(4) Paus. Arcad. p. 266.

divins, comme nous l'avons déjà dit. Certains peuples même prirent le nom de Kelbéens, du mot Kelbou Caleb, qui veut dire chien, et ils le prirent, parce qu'ils s'étoient spécialement voués au culte de la Canicule, dont le chien, qu'ils révéroient, étoit l'image. Ces peuples étoient des Curdes (1), qui habitoient le mont Liban et qui furent quelquefois maîtres de l'Égypte, d'où ils purent emprunter le culte du chien, comme les Juifs en avoient emprunté celui du boeuf Apis, dont les veaux d'or n'étoient qu'une imitation. Les rits de leur religion étoient contenus dans un ouvrage appelé Sôuph Sheft, ou livre de Seth, à qui ils l'attribuoient. Il est bon d'observer que *Seth* est un des noms de la canicule, ou plutôt de Sirius, la belle étoile de cette constellation : aussi dit-on de Seth (2), qu'il avoit une face très-brillante. C'étoit des altérations de la lumière de cet astre que plusieurs peuples, tels que ceux de Cos, tiroient des pronostics (3) pour toute l'année. On appela colonnes de Seth des colonnes sur lesquelles on prétend que furent gravées (4) les connoissances Astronomiques avant le déluge. Seth, ou Sirius,

(1) Hyd. Vet. Pers. Relig. p. 491.

(2) Cedren. p. 8.

(3) Cicer. de Divin. in Fine.

(4) Joseph. Antiq. l. 1, c. 2.

est la plus belle étoile du ciel, l'astre que les Perses disent avoir été préposé (1) par Ormusd pour chef et surveillant de tout le ciel. Cette fonction dut naturellement le constituer inventeur de l'Astrologie, et donner lieu à l'équivoque des livres Astrologiques de Seth, et des colonnes de Seth, élevées dans la Siriade.

Les Japonois, qui ont consacré plusieurs animaux, comme les Egyptiens, et dont le culte est également symbolique, honorent spécialement le chien, et ils n'ont point encore oublié l'origine Astronomique de ce culte. Ils disent que, c'est parce qu'un de leurs empereurs est né sous la constellation (2) du chien; tradition sans doute défigurée, mais qui renferme le germe de l'institution primitive. Chaque rue contribue à l'entretien de ces animaux; s'ils sont malades, on doit leur porter des secours dans les loges qui leur sont destinées; s'ils meurent, on les enterre sur les montagnes et dans les lieux affectés à la sépulture des hommes; il n'est pas permis de les maltraiter. On sait que le respect des Egyptiens pour cet animal alloit aussi loin, et qu'il n'eut pas été sûr de tuer un chien. Il y eut des guerres

(1) Plut. de Isid. p. 37c.

(2) Contant d'Orv. t. 1, p. 262.

de religion en Egypte pour un chien tué. Comme les Japonois, les Egyptiens nourrissoient des chiens aux frais de l'état, et prenoient le deuil (1) quand le chien sacré étoit mort. Ce chien n'étoit autre chose que l'image d'Anubis, ou du génie céleste, qui siégeoit dans la constellation (2) du grand chien. Il y a beaucoup d'apparence que le culte du chien au Japon avoit la même origine.

L'auteur de l'Alcoran parle du culte idolâtrique qui existoit avant le prétendu déluge de Noë. Parmi les idoles des différentes divinités (3), il en est quatre ou cinq qui portent le nom de constellations très connues chez les Orientaux, telles que Nesra, ou l'aigle; Aiyûk, ou la chèvre; Yagutho, ou les Pleïades; et Suvvaha, ou Al-Hauwâ, le serpentaire. On retrouve tous ces noms dans le commentaire de M. Hyde, sur les tables Astronomiques de *Ulug-Beigh*, prince Tartare. Ce sont des monumens du culte idolâtrique des Sabéens, qui, au rapport d'Abulfarage (4), se faisoient des idoles à la ressemblance des substances célestes et des astres dont ces idoles recevoient (5) les influences. Les Egyptiens avoient

(1) Diod. l. 1, p. 76.

(2) *Ælian.* de Anim. l. 10, c. 47.

(3) Selden. proleg. p. 46. Azoara. l. 81.

(4) Abulf. Hist. Dyn. p. 2.

(5) Hyd. Rel. Pers. p. 88.

été, suivant Maimonides que nous avons déjà cité, les auteurs (1)] de ce culte idolâtrique rendu aux images des astres; ce qui s'accorde bien avec ce que dit Lucien (2), que les animaux sacrés de l'Égypte n'étoient que les images vivantes des astres. Ceux à qui le culte des animaux déplut, préférèrent les images de métal, de pierre, ou de bois; mais elles n'en représentoient pas moins les astres, et elles étoient censées par leurs consécrationes propres à recevoir les influences des corps célestes: de cette espèce étoient les idoles de Nesera, d'Yagutho, d'Aiyûk et de Suvvaha, nommés par l'auteur de l'Alcoran, dont Selden (3) a rapporté le passage.

Nous trouvons d'autres statues ou d'autres images des astres, dont les rapports avec les corps célestes ne sont susceptibles d'aucun équivoque: telles sont ces figures, dont le front est surmonté du croissant la lune, et dont la tête est ornée des rayons du soleil, ou décorée d'un bonnet semé d'étoiles, ou surmontée d'une seule étoile. Ces figures ne laissent pas de se rencontrer en très-grand nombre dans les monumens anciens, sur-tout celles dont le croissant, ou des rayons solaires

(1) Maimonid. part. 3, c. 38, p. 425. Et More Isaac. l. 2, c. 6. Apud Œdip. Kirker. t. 1, p. 172.

(2) Lucian. de Astrol. p. 686.

(3) Seld. Proleg. p. 47.

forment la parure ; et on ne peut s'empêcher d'y reconnoître les traces de la religion universelle, dont nous recueillons ici les vestiges, comme autant de preuves de l'universalité du culte rendu à la Nature. Ailleurs, c'est un globe qui repose sur la tête de ces images, comme sur celle d'Atlas. Porphyre (1) nous dit, que les Egyptiens représentoient le Dieu-Monde, ou l'Univers, sous la figure d'un homme debout, revêtu des épaules aux pieds d'un magnifique manteau, nuancé de mille couleurs, et soutenant de sa tête un immense globe. Souvent ces figures symboliques fouloient aux pieds le globe de l'Univers, ou le tenoient dans leur main.

M. Hyde observe de Tharé, père d'Abraham, dont le Sabisme étoit la religion, qu'il étoit un artiste célèbre, qui faisoit métier de sculpter des idoles (2), et qu'il n'étoit pas donné à tout le monde d'exercer cette profession, parce qu'il falloit pour cela connoître parfaitement toutes les parties de l'Astrologie ; ce qui s'accorde bien avec ce que dit Synesius (3) sur la science des prêtres Egyptiens, chargés de composer les figures représentatives de leurs Divinités. Joignons-y aussi le passage de Chérémon, qui,

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 9, c. 9 & 11.

(2) Hyd. de Vet. Pers. Rel. p. 63.

(3) Synes. in Calvit. p. 73.

après nous avoir dit que les Egyptiens ne connoissoient d'autres Dieux que le soleil, la lune, les planètes, les signes du zodiaque, les Décans, et en général tout le système céleste qui règle la fatalité, ajoute que c'étoit là-dessus que rouloient leurs fables sacrées, et que c'étoit-là ce qu'ils représentoient dans leurs temples (1) par leurs statues, et par tout l'appareil de leur culte.

La défense faite par Moïse au peuple Juif d'adorer le soleil, la lune et toute la milice céleste, ne se trouve liée à celle qu'il leur fait également d'adorer des représentations (2) d'animaux, d'hommes, de quadrupèdes, de reptiles et d'oiseaux, que parce que ces deux cultes étoient intimement liés entre eux, comme l'être adoré l'est à son image, soit naturelle, soit symbolique. C'étoit le culte Egyptien principalement que Moïse avoit en vue.

C'étoit à l'imitation du culte idolâtrique de l'Orient, et sur-tout de l'Egypte, que les Grecs d'Ionie, au rapport de (3) Cédrenus, consacrèrent des simulacres au soleil, à la lune, et aux corps célestes, par qui ils supposoient que toute la Nature sublunaire étoit gouvernée, suivant les rapports que les planètes

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 3, c. 4, p. 92.

(2) Deuteron. c. 4.

(3) Cedren. p. 46.

avoient avec les autres astres dans le cours de leur révolution. De-là dépendoit la naissance et l'accroissement de tous les corps, ainsi que toutes les variations de l'air, qui influent si fort sur la végétation universelle.

Athanasie (1), après avoir décrit toutes les absurdités prétendues des fables sacrées des anciens et la monstruosité de leurs idoles, convient que leurs plus savans auteurs assuroient, que tout le culte idolâtrique s'adressoit au soleil, à la lune, aux élémens, et à toutes les parties de la Nature, auxquelles, disent-ils, on ne peut contester d'être des causes éternelles et divines, douées de vie et de raison et d'une nature supérieure à celle de l'homme, et conséquemment d'être des Dieux, suivant la définition que nous avons donnée de ce mot, au commencement de cet ouvrage.

Un des savans les plus instruits chez les Romains, Varron (2), prétend que ces simulacres et ces idoles, que l'antiquité avoit consacrés, n'étoient qu'un moyen de réveiller dans l'esprit des peuples des idées plus relevées, et qui tenoient à l'ordre physique du Monde, et de l'élever jusqu'à la contemplation de l'ame du monde et de ses

(1) Athanas. Contr. Gent. p. 28.

(2) August. de Civ. Dei. l. 7, c. 5.

parties , c'est-à-dire , à la contemplation des véritables Dieux. On sait d'ailleurs , que toutes les explications de Varron sont tirées de la physique , et qu'il rapporte tous les Dieux à la Nature et à ses parties ; conséquemment il ne devoit voir dans leurs idoles que les images des êtres physiques.

Simplicius (1) prétend que tous les temples , les édifices sacrés , toutes les images des Dieux ont été faites à l'imitation des cieux , et qu'elles ont avec eux des rapports symétriques , afin de mieux recevoir l'influence lumineuse des Dieux ; qu'il n'y a point de culte sans cette correspondance. C'étoit aussi l'opinion des anciens Sabéens (2) , au rapport de M. Hyde. Ils regardoient les corps lumineux des sept planètes , comme sept palais , ou sept temples habités par des Dieux , ou par des Génies , ou des Anges qu'ils appeloient *des Rois* ; dénomination qui a donné lieu à bien des méprises sur l'histoire des siècles mythologiques. En conséquence , ils imitoient ces palais ou temples célestes par des édifices sacrés , qu'ils consacroient sur la terre à ces Génies , dont ils renfermoient les images dans ces monumens : telles étoient les chapelles

(1) Simplic. in Aristotel. de Cœl. p. 32.

(2) Hyd. de Vet. Pers. Relig. p. 63 & 128.

de Moloch, de l'astre Remphan, dont parlent les livres Juifs et les actes des Apôtres. Ils avoient pour ces images autant de respect que pour les astres eux-mêmes, ajoute M. Hyde (1); ils leur adressoient des prières, leur offroient de l'encens et des parfums; ils se revêtoient eux-mêmes d'habits d'une couleur agréable à la planète. La statue ou l'image de chaque astre étoit du métal qui lui étoit consacré, et représentoit la figure de la constellation: ainsi la constellation du Céphée, dans laquelle on avoit peint autrefois un berger et ses brebis(2), avoit pour image la statue d'un berger accompagné de ses brebis, et on proposoit cette image ou ce simulacre au respect et à la vénération du peuple. C'étoit toujours une suite du principe, qu'il falloit que la terre imitât le ciel, pour obtenir l'assistance des Dieux (3) et pour qu'ils se pussent à y descendre et à honorer leurs images et leurs temples de leur présence.

On poussa encore plus loin ce principe d'imitation; on l'appliqua aux distributions politiques et aux divisions des différentes parties du système social, afin de les soumettre à l'influence du ciel, et de mettre les villes et les empires

(1) Ibid. p. 129.

(2) Cæsius, Cœlum. Astron. Hyd. c. 5, p. 131.

(3) Kirker, Edip. t. 3, p. 157.

immédiatement sous la protection des Dieux. Ainsi chacune des tribus Arabes avoit pris une étoile, ou une planète pour patron ou pour génie tutélaire, et elle en conservoit l'image ou le talisman; c'étoit son Fétiche, ses Dieux Pénates, ou ses Therapims, tels que ceux de Laban. La tribu Hamyar, comme nous l'avons déjà dit, étoit sous la protection du Soleil (1); la tribu Cennah, sous celle de la Lune; une autre, sous la protection de la planète Jupiter; celle-ci, sous la protection de l'oeil du Taureau, ou de la belle étoile Aldébaran; une autre, sous celle de Sirius; celle-ci, sous la tutelle de Mercure; celle-là, sous celle de Canopus, ou de la belle étoile du Vaisseau céleste. Chaque tribu Arabe avoit son étoile, comme chaque tribu Juive son drapeau, sur lequel étoit peint un des douze signes du zodiaque. Kirker (2) a fait graver cette distribution symétrique des douze tribus, rangées chacune sous son enseigne, telle que le génie Astrologique des Juifs, en cela le même que celui des Arabes, l'avoit conçue.

Le camp des Hébreux est formé sur un grand quadrilatère, divisé en seize

(1) Abulf. Hist. Dyn. p. 101.

(2) Kirker, *Ædip.* t. 2, part. 1, p. 22. Villapand. t. 2. *Descrip. Templi. Origen. Contr. Celsum.* l. 6, p. 299.

cases , dont quatre plus voisines du centre sont occupées par les images des quatre élémens. Les quatre cases, qui terminent les quatre angles du quadrilatère , portent l'empreinte des quatre signes que les Astrologues appellent fixes (*x*) , et qu'ils soumettent à l'influence de quatre grands astres , appelés étoiles royales , dont nous avons parlé plus haut ; savoir le lion , le taureau , l'homme du verseau , et le scorpion influencé par la belle étoile du vautour céleste , espèce d'aigle qui monte sur l'horizon avec ce signe , et qui fait à son égard la fonction de Paranatellon. Les autres signes sont rangés sur les quatre faces du quadrilatère et dans les cases parallèles et intérieures. On remarque une étonnante correspondance entre les caractères que Jacob dans sa prophétie (1) donne à chacun de ses enfans , et les caractères des signes ou des planetes qui ont leur domicile dans ces signes. Le verseau , dont l'eau s'écoule dans les cieux vers le pôle austral , et le premier des quatre signes royaux en montant , sert d'enseigne à Ruben , premier fils de Jacob , que son père compare à l'eau qui s'écoule. Le lion est peint sur le pavillon de Juda , que Jacob a comparé à cet animal , qui dans les cieux

(1) Genes. c. 49.

est le domicile du soleil , de cet astre lumineux dont tous les peuples ont fait leur Dieu , sous les noms d'Adonis , de Mithra , de Christ , &c. Ephraïm , que Moïse assimile au bœuf (1) a pour enseigne le taureau céleste. Dan , celui que Jacob compare au Céraste , espèce de serpent , est casé sous le signe du scorpion , auquel repond le vautour ou l'aigle tombant. Cet oiseau , selon Kirker , fut souvent substitué sur le pavillon de Dan , pour des raisons mystiques qu'il est aisé de sentir , quand on sait que ce signe étoit redouté , à cause de sa terrible influence. Typhon y avoit établi son empire : il n'en fallut pas davantage pour en faire proscrire l'image et y substituer celle de son Paranatellon , le vautour ou l'aigle. C'est ce qu'on a fait , comme on le voit par les quatre figures fameuses dans les peintures sacrées des Juifs et des Chrétiens ; savoir le lion , le boeuf , l'homme , et l'aigle. Ce sont les quatre animaux de l'Apocalypse , qui est une copie des livres d'Ezéchiël , où on les trouve roulant autour de cercles enflammés. Ce sont les quatre animaux qui accompagnent les quatre Evangélistes , &c. Nous aurons occasion d'en parler plus au long dans notre explications du livre Apocalyptique de la secte

(1) Deut. c. 33, v. 17.

Phrygienne ,

Phrygienne , ouvrage composé par un des prophètes , ou illuminés de cette société d'initiés , que nous appelons vulgairement l'écrivain de Pathmos , ou St. Jean. Le bélier , domicile de la planète de Mars , chef de la milice céleste et des douze signes , est affecté à Gad , dont Jacob fait un guerrier , chef de son armée. Le Cancer , où sont les étoiles appelées les ânes , forme l'empreinte du pavillon d'Issachar , que Jacob assimile à l'âne. Le Capricorne à queue de poisson , que les Astronomes appellent le fils de Neptune , devient l'enseigne de Zabulon , à qui son père dit qu'il habite le bord de la mer. Le chasseur du Sagittaire , que précède le loup céleste , devient l'emblème de Benjamin , que Jacob compare au chasseur ; les Romains y avoient placé le siège de Diane , Déesse des chasses. La Vierge , domicile de Mercure , est peinte sur le pavillon de Nephtali , dont Jacob vante l'éloquence et la légèreté à la course , attributs distinctifs de Mercure. Siméon et Lévi sont unis entre eux par Jacob , comme le sont les deux poissons sous lesquels ils sont casés.

Il seroit difficile de regarder comme un jeu du hasard une série de rapports aussi marqués , entre les signes Astronomiques et les caractères distinctifs des chefs des douze tribus , et qui leur sont donnés par celui qu'ils regardent comme

Relig. Univ. Tome I. O

le père de leur horde ; sur-tout quand on se rappelle que les Caldéens , les Arabes et les Egyptiens leurs voisins , avoient donné à l'Astrologie une si grande influence dans l'ordre civil et dans l'ordre religieux. Aussi Diodore de Sicile , dans son 40^e. livre cité par Photius (1) ; disoit que Moïse avoit divisé son peuple en douze tribus , parce que ce nombre est parfait et qu'il correspond à la division même de l'année. Il ajoutoit que la grande Divinité de Moïse et même la seule étoit , comme celle des Perses , la circonférence du ciel qui embrasse la terre , et qui est le maître suprême de toutes choses ; que c'est pour cela qu'il ne figura pas la Divinité sous une forme humaine. Ainsi Moïse auroit calqué sa ville , ou son petit état sur le Monde.

C'est ce que fit Platon dans le plan qu'il conçut de sa République , comme l'a très-bien remarqué Proclus (2) son commentateur , qui nous en a développé les rapports avec le ciel. Il suffit de lire Platon (3) lui-même , pour s'assurer de la justesse de l'observation de Proclus , et pour reconnoître que toutes les divisions des tribus et leurs sous-divisions (4),

(1) Phot. Codex. 244.

(2) Procl. in Tim. Plat. l. 1 , p. 16.

(3) Plat. de Legib. l. 5 , p. 745. Euseb. Præp. Ev. l. 12 , c. 47 , p. 616.

(4) Kirker, Œdip. t. 3 , p. 217. Et Marsilius Ficinus.

celle de la ville et de ses quartiers, sont toutes des divisions consacrées dans la sphère, et imitées à dessein par Platon.

Lycurgue (1), si on en croit Lucien, emprunta aussi du ciel tout le plan d'administration et de distribution qu'il appliqua à sa République.

Cécrops, que l'antiquité mythologique place dans le Verseau, dans la case occupée par le premier des douze fils de Jacob, partagea les Athéniens en quatre parties, ou tribus premières (2), nombre égal à celui des saisons; chaque tribu en trois peuples, ce qui donne autant de peuples que de signes; et chaque peuple en trentièmes, ce qui fait précisément autant de trentièmes qu'il y a de degrés au signe, ou de jours au mois: d'où il résultoit (3) une somme de petites sous-divisions égale aux trois cent soixante degrés et aux trois cent soixante jours de l'année, sans épagomènes. Chacune (4) de ces tribus étoit sous l'invocation d'un héros ou d'un génie, dont le nom est dans les constellations, tel que Thésée, Léon, Egée, &c. Suidas (5) remarque avec raison, que cette division de Cécrops étoit relative

(1) Lucian. de Astrolog. p. 994.

(2) Julius Pollux. Onomast. l. 8, c. 9, §. 31.

(3) Corsini. Fast. Attic. t. 1, p. 188.

(4) Strab. l. 9.

(5) Suid. Voc. Γεντας.

aux quatre saisons , aux douze mois et aux trente jours de chaque mois , et conséquemment aux signes et aux parties de signe qui y correspondent.

Chun (1) , chez les Chinois , divise aussi la Chine en douze Tchéou et désigne douze montagnes. Cette division revient à celle des astrologues qui ont partagé la terre en douze climats (2) , soumis chacun à l'influence d'un des douze signes du zodiaque. Le cercle de l'horizon fut , comme nous l'avons déjà dit , divisé en douze , par une suite du même système d'influences de la part des douze signes. On retrouve la même opinion chez les peuples de la Corée (3) , qui pensent que le monde est divisé en douze cantons , ou douze royaumes.

A l'autre extrémité de l'Univers , on vit les Etrusques se distribuer en douze cantons , et nommer en commun un roi , qui les gouvernoit , comme le soleil régit l'Univers en versant sa lumière dans les douze divisions du ciel. Chaque canton lui donnoit un satellite , ou licteur , qui lui composoit un cortège représentatif de l'ordre duodé-

(1) T. 1 , du Mémoire des Missions de Pekin. p. 164.

(2) Theod. Episcop. Tars. l. 3. Apud Photium. Cod. 223. p. 667.

(3) Contant d'Orville , t. 1 , p. 176.

cimal des génies, qui formoient le cortège du soleil. Ce fut d'eux que Romulus emprunta son idée des douze licteurs, qui accompagnoient toujours le premier magistrat des Romains (1). Les Etrusques étoient fort versés dans la science religieuse de l'Orient, et avoient porté avec eux en Italie les distributions politiques créées par les peuples d'Asie.

Les peuples d'OEolie (2) formoient une confédération de douze villes, et s'unissoient pour célébrer en plein air le culte du soleil, sous le nom de Bacchus.

Douze villes d'Ionie (3) s'étoient aussi réunies, pour faire bâtir un temple commun, appelé *Pan-Ionium*. Hérodote observe que la division duodécimale (4) reçue chez les Ioniens, subsistoit parmi eux, même avant leur établissement en Asie, lorsqu'ils occupoient encore le Péloponèse. Il ajoute que les Achéens qui les chassèrent avoient adopté cette division. Ils célébroient tous en commun (5) les fêtes dites *Apaturies*.

L'empereur Hadrien, qui accordoit une grande importance à l'influence du ciel et des astres, bâtit à Jérusalem,

(1) Tite Live, Decad. 1, l. 1, c. 8.

(2) Herodote, l. 1, c. 149.

(3) Ibid. c. 141.

(4) C. 145.

(5) C. 147.

qu'il appela *Ælia*, nom dérivé de celui du soleil et du sien (*Ælius*), un superbe édifice appelé Dodécapylon, ou Temple aux douze Portes; allusion manifeste aux douze maisons du soleil, *Hélios* (1). Il divisa aussi la ville en sept quartiers, division relative au nombre des planètes et des sphères planétaires. La nouvelle Jérusalem de l'Apocalypse a aussi douze portes, douze fondemens, douze génies à chaque porte (2). L'Astrologie dirigea le plan de cette ville chimérique, comme elle avoit dessiné celui de la nouvelle ville bâtie par Hadrien; c'étoit l'esprit du siècle et la grande science à la mode. Les Byzantins (3) avoient dans leur ville un édifice public appelé Zeuxippe, ayant quatre portes, et au milieu duquel étoit élevée la statue du soleil de forme colossale; ils appeloient ce lieu *Hélion*, du nom du soleil.

On voit dans un livre Chinois (4), l'indication de la cérémonie qui se faisoit à l'ancien palais, le premier de chaque lune. Ce palais renfermoit quatre bâtimens, dont les portes regardoient les quatre coins du monde; le bâtiment de l'est étoit pour les lunes de

(1) Chronic. Alex. 597.

(2) Apocalyp. c. 21.

(3) Chronic. Ibid. 620.

(4) Souciet. t. 3, p. 33.

printemps; celui de l'ouest pour celles d'automne; celui du midi pour celles d'été, et celui du nord pour celles d'hiver; à côté de ce palais, il y avoit douze loges pour les douze lunes. C'est là que l'empereur et les grands venoient faire la cérémonie de l'immolation de la brebis, ou de l'animal qui préside au premier de nos signes. Alors le président du tribunal de mathématiques, ou le chef des Astrologues annonçoit le jour de la lune; ensuite on montoit à la tour, et on observoit vers les quatre parties du monde. Cet édifice avoit beaucoup de ressemblance avec le labyrinthe d'Égypte (1), dont nous avons parlé plus haut, et dont nous avons fait voir les rapports avec les divisions célestes. Les Chinois ont aussi une division du Zodiaque en vingt-quatre parties (2); ils ont consacré cette division dans le cérémonial religieux, et dans la pompe d'une de leurs processions (2) qui a un but allégorique, comme l'avoit tout le cérémonial ancien. La marche s'ouvre par vingt-quatre tambours, rangés sur deux lignes, ou files, et par vingt-quatre trompettes; vingt-quatre hommes à la livrée de l'empereur, armés de bâtons de sept

(1) Ci-dessus, p.

(2) Contant d'Orville, t. 1, p. 92.

pieds de long, suivent cette musique. On voit venir ensuite vingt-quatre bannières, sur lesquelles sont représentés les signes du Zodiaque, que les Chinois, comme nous l'avons déjà dit, divisent en vingt-quatre parties; puis cinquante-six autres bannières qui ont rapport aux cinquante-six constellations auxquelles les Chinois réduisent toutes les étoiles. Vient ensuite l'empereur qui porte une longue veste jaune; le fond en est de velours, brodé en plein d'une multitude de dragons, qui ont cinq griffes à chaque pied; deux gros dragons avec leurs corps, et leurs griffes entrelacés remplissent des deux côtés le devant de la poitrine. Ils sont dans une attitude qui laisse croire, qu'ils s'efforcent de s'élaner sur une très-belle perle, qui semble tomber du ciel. Peut-être cette image symbolique représente-t-elle une éclipse de soleil, d'après l'opinion populaire de ces pays, qui est que l'éclipse n'arrive, que parce qu'un dragon engloutit cet astre. Ce préjugé est né de l'altération d'une opinion plus sage, savoir, que le principe ténébreux qui réside dans la matière, et qu'on peignoit par un dragon, obscurcit en ce moment par son interposition la lumière du soleil. Car les anciens Orientaux se plaisoient à rendre les vérités physiques, sous des formes monstrueuses, qui étonnoient ceux qui les

écoutoient. C'est ainsi qu'ils déroboient la science à la connoissance du commun des hommes. C'est l'empereur qui, à la Chine, est chargé (1) d'offrir des sacrifices solennels aux génies du ciel, de la terre, des montagnes, des vallées, des rivières, &c.

Ainsi, par-tout le despotisme s'étaye de la religion; car il n'est point d'homme plus puissant, que celui qui seul a droit de communiquer immédiatement avec la divinité, et d'intimer aux crédules mortels les ordres de l'invisible, qu'on fait toujours parler, suivant l'intérêt de son organe.

Les anciens Chinois (2) avoient donné les noms du ciel, de la terre et des quatre saisons aux six grands collèges de la cour; c'est au collège d'automne, qu'on adresse maintenant les affaires criminelles. Les Chinois ont un exercice militaire (3), dans lequel ils imitent les révolutions de la Nature par leurs évolutions. D'abord, le nombre cinq, qui est celui des planètes, et qui étoit celui des anciens Dactyles Crétois, y est singulièrement consacré: cinq hommes, armés de sabres et de boucliers, se combattent les uns les autres, de manière que leurs bou-

(1) M. de Paw, Recherches sur les Egyptiens & les Chinois, t. 2, p. 42.

(2) Rech. sur les Egypt. et les Chin. t. 2, p. 337.

(3) Ibid. p. 354.

cliers par cette position imitent la forme d'une certaine fleur. Ceci nous rappelle la danse des Saliens avec leurs boucliers, et leurs exercices militaires en honneur de Mars, dont ils étoient les prêtres. Ils font une manoeuvre pour imiter la projection de la lune ; dans une évolution générale, où les cinq corps de milice sont employés, ils imitent les quatre coins de la terre, et ensuite la rondeur du ciel, en mêlant la cavalerie aux gens de pied.

Ainsi, chez les Grecs, la marche des chœurs au théâtre (1) représentoit les mouvemens du ciel et des planètes ; la strophe et l'anti-strophe, suivant Aristoxène (2), étoient une imitation du mouvement des astres. Dans les cérémonies qu'on faisoit en honneur des Divinités-planètes, on imitoit souvent leur costume : il falloit être en habit de femme, pour se présenter (3) dans le temple de Vénus, et endosser la cuirasse et s'armer de la pique, pour se présenter devant Mars. On voit que c'est encore ici le génie imitatif, qui règle le costume de l'adorateur des astres.

Les jeux mêmes, qu'on inventa pour amuser le loisir de l'homme sédentaire,

(1) Kirker, *Œdip.* t. 1, p. 236.

(2) Aristox. Lib. de Foramin. Tibiar.

(3) Centir. Lib. de Art. Magicâ. Kirker, *Œdip.* t. 1, p. 249.

retracèrent souvent l'ordre du monde et le système des corps célestes. Le jeu que Palamède inventa au prétendu siège de Troie , pour délasser les Grecs , contenoit le tableau de l'Univers et de ses parties avec les divisions connues , et il suffit pour prouver le génie imitatif de ces siècles-là (1) , où on ne trouvoit rien de si beau à copier que la Nature. La terre , les douze signes du zodiaque, les sept planètes et la hauteur des cieux, dont le mouvement règle la fatalité et le sort du jeu de la vie , y étoient retracés par des pièces emblématiques, telles que la tour, les douze cases , l'échiquier lui-même , &c. (2). Si le goût de l'Astrologie et des peintures de l'ordre du monde dirigea les amusemens et les jeux des anciens peuples , quelle dut être son influence sur la construction des temples , sur la composition des images et des statues , et sur tout le cérémonial religieux ? Par-tout la Nature reconnut son empreinte.

Le bouclier d'Achille, dans Homère(7), représentoit l'Univers, le soleil, la lune, les constellations ; sa forme orbiculaire retraçoit celle du monde ; le mélange des métaux étoit analogue à la nature des élémens qu'il représentoit ; on y

(1) Cedren. p. 125.

(2) Iliad. 6 , v. 485 , &c.

voyoit la mer, le ciel, le soleil, la pleine lune, les plus apparentes de nos constellations, les divisions des cinq zônes, &c. (1); l'or, suivant Héraclite de Pont, y désignoit la zône torride. Souvent on sculptoit, ou on gravoit les constellations sur les vases, ou sur les coupes. Anacréon ne veut pas que l'ouvrier, à qui il commande de lui faire une coupe, se conforme à l'usage d'y représenter, soit Orion, soit les Pléiades (2).

L'Astrologie apposoit à tout son sceau, soit par les images mêmes des constellations, soit par l'application de ses divisions par douze, par sept, par trente, et même par trois cent soixante, qui toutes lui appartiennent, et qui sont devenues des divisions sacrées chez tous les peuples, jusqu'à la Chine et au Japon, comme nous l'avons déjà vu.

Ainsi, nous voyons au Tunquin, dans les funérailles du roi (3), douze officiers chargés de traîner le sarcophage sur lequel est écrit son nom; viennent ensuite douze chevaux de main, dont la bride est garnie d'un frein d'or; puis douze éléphants, &c. en sorte, que la division duodécimale est retracée par-

(1) Philostr. Icon. p. 849. Heracl. Pont. Opus. Mythol. Edit. Th. Gale. p. 467, 473, 475, 477.

(2) Anacreon. Od. 17.

(3) Contant d'Orville. t. 1, p. 385.

tout dans cette cérémonie funèbre. Les Japonois, dans l'apothéose de leur roi(1), font passer le corps du mort par douze tombeaux successivement : ceci nous rappelle ce que dit Clément d'Alexandrie de l'apothéose d'Hercule, dont l'ame passa par les douze signes, avant d'être admise dans l'Olympe au rang des immortels(2). Cette tradition Egyptienne sur l'apothéose d'Hercule et la cérémonie des Japonois ont entre elles une grande analogie.

Après nous être étendus sur le nombre douze, qui est celui des signes, des mois, des cycles orientaux, des sections de l'horizon, nombre auquel les Egyptiens, et en général tous les Orientaux ont attribué une grande importance, comme on peut le voir dans Kirker et dans Marsilius Ficin, nous dirons aussi quelque chose du nombre sept, qui est celui des planètes, et qui est aussi révééré que le nombre douze. Nous en avons déjà parlé à l'occasion du chandelier à sept branches et des sept enceintes du temple de Jérusalem.

Les Juifs et les Chrétiens, leurs copistes, ne sont pas les seuls qui l'aient retracé par-tout dans leur religion et dans leurs sacremens; il se retrouve chez tou-

(1) Kirker, *Œdip.* t. 1, p. 412.

(2) Clem. *Strrom.* l. 5, p. 599.

tes les nations du monde au rang des nombres sacrés (1). Les Égyptiens(2), s'étoient distribués en sept castes (*aa*), dont les prêtres, comme d'usage, occupoient la première ; il en étoit de même des Indiens, et cela, dès la plus haute antiquité, au rapport de Strabon (3). Les Bonzes, dans une de leurs fêtes, qu'ils célèbrent tous les ans (4), ont sept idoles qu'ils portent avec beaucoup de pompe dans sept temples différens. C'est au septième mois de grossesse, que les Indiens font des cérémonies pour remercier les Dieux, d'avoir amené à terme l'enfant (5). On peut voir dans Macrobe, combien les anciens Grecs et les anciens Romains attribuoient d'influence à ce nombre dans la formation du fœtus et dans tout le développement de l'organisation de l'homme, et même sur toutes les parties de sa vie (6). On connoît aussi la cérémonie qui se faisoit tous les ans en Egypte au solstice d'hiver ; on faisoit faire sept tours à la vache sacrée (7) autour de l'enceinte du temple ;

(1) Clem. Strom. l. 5, p. 600. Aulugelle, l. 3, c. 10.

(2) Herod. l. 2, p. 154.

(3) Strabon. l. 15, p. 484. Diod. Sic. l. 2, c. 40.

(4) Cont. d'Orville, t. 1, p. 287.

(5) Sonnerat, Voyag. de l'Inde, t. 1, p. 146.

(6) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 6, p. 25, &c.

(7) De Isid. p. 372.

les Juifs pareillement promenoient sept fois la vache rousse.

Ce fut par une suite de leur respect superstitieux pour le nombre sept, que les Egyptiens (1) donnèrent sept embouchures au Nil, qu'ils appeloient *Septemfluvius*, ainsi qu'au canal (2) qui conduisoit les eaux dans le lac Mœris; les mêmes Egyptiens avoient pour cette raison appelé leur fleuve le rival, ou plutôt l'imitateur du ciel, dont il tenoit lieu d'ailleurs pour eux, puisqu'ils attendoient de lui seul les eaux, que les autres pays reçoivent du ciel (3). Ils avoient aussi consacré sept voyelles aux sept planètes (4), et en articulant les sons de chacune d'elles, ils prétendoient honorer la planète à laquelle cette voyelle étoit consacrée.

On retrouve dans l'Asie-mineure (5), et même en Gaule (6), des monumens du respect superstitieux pour ces sept voyelles, combinées diversement entre elles, et arrangées selon un certain ordre mystérieux. Les Gnostiques (7) ont emprun-

(1) Jablonski, Prol. p. 54.

(2) Paw, Rech. sur les Egypt. t. 2; p. 77.

(3) Phil. Jud. Vit. Moys. l. 3, p. 682.

(4) Demetr. Phal. §. 71. Jabl. Prol. p. 55, &c.

(5) L'Abbé Barthel. Mém. Acad. Insc. t. 41, p. 514.

(6) Geograph. Merul. part. 2, l. 3, c. 28, p. 520.

(7) Irénée, l. 1, c. 14, §. 7.

té des Egyptiens cet usage des voyelles mystiques, que l'on retrouve souvent sur leurs Abraxas. Cette superstition fit aussi consacrer les jours du mois à chacune des planètes, et fut la véritable origine de la petite période de sept jours, ou de la semaine, dont chacun des jours est sous l'invocation d'une planète, suivant un certain arrangement mystérieux, dont nous rendrons compte ailleurs. Il est le même, que celui que les Perses donnoient aux sept portes planétaires dans l'autre de Mithra (1); car ces sept portes étoient encore une autre image du système planétaire, que par-tout on avoit cherché à retracer. De-là l'origine des sept grands Anges, ou Archanges chez les Perses, qui ont passé ensuite chez les Juifs, chez les Gnostiques et chez les Chrétiens; ceux-ci même leur ont donné des figures d'animaux (2), qui tous sont dans nos constellations, tels que le lion, le boeuf, l'homme, l'aigle, l'ourse, l'âne.

La cosmogonie des Perses, encore aujourd'hui, parle de sept Amchaspands, ou sept grands génies (3), qui forment le cortège d'Ormuzd, ou du Dieu, source de toute lumière. Ils ont

(1) Orig. Cont. Cels. l. 6, p. 298.

(2) Ibid. l. 6, p. 304.

(3) Anquetil, Zend. Avest. t. 1, part. 2 p. 414.

aussi

aussi sept grands astres (1), qu'ils ré-
 vèrent principalement, et qui chacun
 sont chargés d'une planète. Les rois de
 Perse, à l'imitation d'Ormud, avoient
 leurs sept conseillers, leurs sept mi-
 nistres, les sept princes qui tenoient
 près d'eux la première place. Esther (2)
 avoit ses sept femmes destinées au ser-
 vice de l'appartement. Les Perses avoient
 aussi leurs sept pyrées ou autels, qui
 conservoient le feu sacré en honneur
 de chacune des planètes; on les voit
 tous sept dans le bas-relief, ou dans le
 monument du culte de Mithra, dont
 nous avons déjà parlé; ils répondent aux
 sept colonnes qui, dès la plus haute anti-
 quité, avoient été élevées aux planètes en
 Laconie, comme on l'a vu plus haut (3).

Par une suite du même respect pour les
 nombres sacrés, ce nombre sept se trouve
 répété vingt-quatre fois dans l'ouvrage
 mystique appelé *Apocalypse*; et le
 nombre douze l'est quatorze fois. Ainsi
 Manès avoit composé de douze son col-
 lége de maîtres; et Sythicus (4) avoit
 choisi ses sept élus, comme Jean adresse
 la parole à ses sept évêques. Les disciples
 de Manès (5) adoroient les Idoles du feu,

(1) Idem. t. 1, p. 356.

(2) Esdras, & Jablonski, Prol. p. 53.

(3) Ci-dessus, p. 53.

(4) Beausobr. t. 1, p. 13 & 17.

(5) Epiph. Adv. Hær. p. 1094.

de la Lune et du Soleil, à l'imitation des Perses, chez qui le culte des images n'avoit pas été proscrit. Les traditions hébraïques (1) portent, que le tabernacle fut sept mois à construire, le temple de Salomon sept ans à bâtir, et que le monde, depuis la création jusqu'au déluge, dura sept générations. On voit que ces traditions prennent leur origine dans le respect que cette nation, comme toutes les autres, avoit pour le nombre sept, qui se retrouve appliqué à tout dans ses livres. La création ne fut consommée (2) qu'au septième jour. Noë fait entrer dans l'arche sept paires de chaque espèce d'animaux. On connoît les Jubilés de sept fois sept ans, &c.

Moïse, qui divisa le peuple en douze tribus, divisa ensuite chaque tribu en soixante-douze familles, accorda la liberté aux esclaves au bout de sept ans (3). Il établit sept chefs dans chaque ville.

A la fête de la Pentecôte, qui se célèbre au bout de sept fois sept semaines après la Pâque, qui elle-même est de sept jours (4), les Juifs Allemands font servir un gâteau, qui doit avoir sept épaisseurs de pâte, pour représenter,

(1) Cedren. p. 79. Jos. l. 8, c. 2, 3. Reg. c. 8. Joseph. l. 1, c. 3.

(2) Moys. Gen. l. 1. Joseph. l. 1, c. 1.

(3) Joseph. l. 1, c. 8. l. 3, c. 10.

(4) Contant d'Orville, t. 3, p. 450.

dissent-ils , les sept cieux que Dieu fut obligé de remonter , depuis le sommet du Sinai , jusqu'au ciel où il fait sa demeure.

Le nombre sept se trouve donc empreint sur tous les monumens de ce peuple , qui s'imaginait cependant être éloigné plus qu'aucun autre du culte de la Nature et de ses agens , et qui portait son esprit au-delà des sept Sphères , pour y chercher un Dieu , disoit-il , invisible. Déjocès , qui bâtit Ecbatane , sentant combien un roi invisible inspire de respect aux peuples , donna pareillement sept enceintes à sa ville (1) , et établit au centre son habitation , dans un palais où il n'étoit pas permis de le voir ; et de-là il donnoit ses ordres dans tout l'empire ; semblable à la Divinité , qui , du lieu où elle est supposée cachée , gouverne l'Univers. Ainsi les Anciens figurèrent le Monde (2) , par un vaisseau inondé de lumière éthérée , & conduit par sept Pilotes ou Génies , qui représentoient les sept planètes. L'image du Lion , ou du signe céleste , qui sert de domicile au Soleil , étoit peinte sur le mât. Dans Nonnus , Cadmus donne sept portes à la ville de Thèbes (3) , qu'il fonde avec Harmonie son épouse , et fait graver sur

(1) Herod. l. 1 , c. 42.

(2) Mart. Capell. l. 2 , p. 42.

(3) Nonnus. Dionysiac. l. 5 , v. 54.

chacune de ses portes le nom d'une planète. Pan embouche la flûte aux sept tuyaux, symbole de l'harmonie planétaire, et le vieux Ophion (1) consulte le Livre des Destins, composé de sept tablettes, chaque planète ayant la sienne. Dans les Jeux du Cirque, on avoit aussi retracé les courses des sept planètes, par les sept tours (2) qu'il falloit faire. Nous parlerons bientôt de cet exercice religieux, calqué tout entier sur les mouvemens célestes. Les Brachmanes de l'Inde donnèrent sept anneaux prophétiques à Apollonius, sur chacun desquels étoit gravé le nom d'une planète (3). Ce philosophe les portoit l'un après l'autre, en observant d'avoir toujours au doigt l'anneau de la Planète, à laquelle le jour étoit consacré.

Les autres divisions Astronomiques furent également retracées, quoique plus rarement; car les nombres douze et sept sont les plus fameux, à cause de leur rapport aux planètes et aux signes. La division en vingt-sept parties (4), qui est celle des stations de la Lune, avoit été retracée dans le Labyrinthe. Varro (5) parle aussi d'une distribution en

(1) Ibid. l. 41, v. 340.

(2) Aulugell. l. 3, c. 10.

(3) Philostr. Vit. Apoll. l. 3, c. 13.

(4) Rech. sur les Egypt. t. 2, p. 292.

(5) Varro. l. 4.

vingt-sept parties , chez les Romains , laquelle tenoit à leur culte religieux.

Il est encore une autre division du Zodiaque , celle qui se fait en trente-six parties , à raison de trois par chaque signe , ou d'un pour dix degrés. Cette division est connue sous le nom de division par Décans , parce que chacune de ces parties , ou chaque petite section de dix degrés , étoit sous l'inspection d'un génie particulier appelé *Inspecteur*, *Éphore*, ou *Décan* (1). Nous aurons occasion d'en parler ailleurs , cette théorie faisant une des principales bases du système religieux des anciens Egyptiens , comme on l'a vu dans le passage de Chérémon cité plus haut. Elle fournit la série des trente-six Dieux (2), qui entre eux partageoient l'empire du corps humain , et veilloient à sa guérison. Origène en parle , et nous donne cinq à six noms de ces Génies , qui se trouvent aussi dans la série des trente-six Décans citée dans Saumaise. C'est cette division en trente-six parties , qui fut le type de la division de l'Égypte en trente-six nomes , ou provinces mises chacune sous la protection d'un de ces Décans (3). On l'attribue au fameux Sésostris , qui fut , sans doute , dans l'opinion dont parle Pro-

(1) Salmasius. Ann. Climat. p. 600.

(2) Orig. Cont. Cels. l. 8 , p. 428.

(3) Diod. Sic. l. 1 , c. 54 , p. 64.

clus (1), savoir qu'une sage République doit être ordonnée sur le modèle des cieux ; idée que Platon avoit adoptée en créant la sienne. La distribution Géographique de l'Egypte fut donc calquée sur celle du Zodiaque et des Signes célestes. Les animaux vivans dont l'Egypte fit ses Dieux, ou plutôt qu'elle révéra comme les images de ses Dieux, en étoient la représentation. Il s'établit par-là une correspondance entre la terre d'Egypte, et l'habitation des Dieux, dont les influences, distribuées en trente-six cases, se répandoient sur trente-six nomes ou préfectures, qui avoient chacune leur gardien et leur protecteur dans les cieux, et dont elles empruntoient le nom, telle que la préfecture du chien, celle du bouc de Mendès, &c.

On voulut en tout se conformer au principe des Astrologues (2), qui prétendent que les faces de ce monde inférieur sont essentiellement soumises à celles des cieux ou du monde supérieur. Ainsi l'Egypte, comme dit l'Auteur de l'ouvrage attribué à Hermès, dont nous avons déjà parlé (3), fut une image parfaite des cieux, dont les divisions furent transportées dans sa Topographie,

(1) Procl. in Timæ. p. 11.

(2) Ptolom. Tetrab.

(3) Hermès, in Asclep.

comme elles avoient été retracées dans ses Temples.

C'est le sentiment de Kirker (1), qui prétend que l'Egypte avoit cherché à retracer dans son gouvernement toutes les parties de l'Administration de l'Univers, dont l'harmonie admirable fut le type de son harmonie politique; en sorte que l'Egypte toute entière présentoit l'aspect de l'immense temple de la Divinité, et de l'ordre du monde. Kirker parle aussi d'une division postérieure, qui fut faite de l'Egypte en trente nomes, dont le nombre égaloit celui des jours du mois, et des degrés de chaque signe. Chaque nome avoit son Talisman ou Génie tutélaire, placé dans une des trente salles de l'assemblée commune (2). Kirker observe, que chacun des jours du mois (3) étoit sous l'invocation d'un de ces Génies tutélares des nomes, qui, chacun douze fois, présidoient à une des trois cents soixante parties de l'année, dont ils partageoient entre eux l'empire.

Les Perses ont pareillement trente Anges, qui président à chacun des jours du mois, comme ils en ont douze plus grands, qui président aux douze

(1) Kirker, *Œdip.* t. 1, p. 4, 12, 13, 14. — P. 137, 138.

(2) Strab. l. 17. & Abnephias.

(3) Kirker, *ibid.* p. 13.

mois (1), et qui distribuent leur influence en commun sur toute l'année. Nous avons nos Saints, qui remplissent la même fonction dans notre Calendrier, avec cette différence, qu'au lieu de trente, qui tour-à-tour se succèdent durant l'année, nous en avons un pour chaque jour; tant notre crédulité nous a rendus riches en Saints (2).

Au reste, Orphée dans sa Théologie admettoit trois cents soixante Dieux, autant qu'il y a de degrés au cercle, et par conséquent au Zodiaque et à l'année, que l'on fit en nombre rond de trois cents soixante jours, afin d'établir une correspondance exacte entre le temps et ses divisions, et les divisions du cercle dans lequel roule l'année, dont on retrancha cinq jours. Ces jours furent comptés à part sous le nom d'Epagomènes, et consacrés à cinq Divinités particulières; qui sont, Osiris, Isis, Typhon, Apollon et Vénus, suivant Diodore (3), ou Osiris, Apollon, Typhon, Isis et Nephté, ou Vénus, suivant Plutarque (4).

C'étoit, sans doute, en honneur des

(1) Hyd. de Vet. Pers. Relig. c. 15, p. 190, &c.

(2) Theophil. ad Autolyc. l. 3, p. 117. Justin. de Monarch. p. 104.

(3) Diod. Sic. p. 13.

(4) Plut. de Isid. p. 355.

trois cents soixante Génies ou Dieux tutélaires des trois cents soixante jours de l'année, que les Egyptiens faisoient des libations dans la ville d'Achante au-delà du Nil vers la Lybie, à cent vingt stades de Memphis. Là étoit un tonneau percé, dans lequel les prêtres versaient trois cents soixante coupes d'eau du Nil, une chaque jour (1).

Ainsi Sémiramis environna Babylone d'un mur de trois cents soixante stades (2), pour égaler le nombre des jours de l'année. C'est à cette division du Ciel en trois cents soixante degrés ou parties, par lesquelles nous est successivement distribuée la lumière solaire durant une année, qui a fait dire à un auteur Juif(3), qu'il y a dans le Ciel trois cents soixante fenêtres. De-là l'origine des trois cents soixante cieux, ou plutôt trois cents soixante-cinq, en y joignant les Epagomènes et des trois cents soixante-cinq Anges, qu'avoient imaginé les Basiliens (4). Les Gnostiques avoient aussi leurs trois cents soixante-cinq AEons. Il en est de même de leur Ogdoade, qui est calquée sur les huit Sphères, en comptant pour une celle des étoiles fixes. Les Japonois ont aussi leurs trois cents

(1) Diod. Sic. l. 1, c. 97, p. 109.

(2) Diod. Sic. l. 2, c. 7, p. 120.

(3) Pirke Eliezer. c. 6, p. 10.

(4) Beansob. t. 1, p. 7.

soixante Idoles de génies logées dans le palais du Daïri, prince ecclésiastique (1), lesquelles sont censées faire sentinelle autour de son lit toutes les nuits. S'il lui arrive quelque incommodité, l'Idole, qui étoit de garde cette nuit là, reçoit des coups de bâton, et elle est bannie du palais pour cent jours. Les Egyptiens menaçoient aussi leurs Dieux, quand ils n'en étoient pas contents (2).

Le Génie Égyptien, qui avoit appliqué l'Astronomie et ses divisions à tous les monumens religieux et politiques, se propagea, comme on vient de le voir, dans toutes les parties de la terre, et y laissa plus ou moins de traces. Il n'y eut point une portion de terrain, qui ne dut être consacrée aux signes et aux astres, ou aux Génies qui y habitoient. Nous en avons une nouvelle preuve dans les médailles de la plupart des Villes, dont on consacroit l'origine par une espèce d'inauguration Astronomique, qui la mettoit sous la protection de tel ou tel astre, comme nous avons vu que l'étoient les tribus Juives et Arabes, à l'exemple des préfectures Égyptiennes. Nous n'en citerons que quelques exemples, parmi la foule immense de ces sortes de monumens. Le sceau (3) public des Locriens

(1) Contant d'Orville, t. 1, p. 92.

(2) Jamblich. de Mysteriis.

(3) Mem. Acad. Inscript. t. 41, p. 513.

Ozoles, suivant Strabon, représentoit l'étoile Hespérus, ou la Planète de Vénus. Les Locriens Opuntiens en firent autant et choisirent le même sceau (1).

Les médailles d'Antioche sur l'Oronte représentent le Bélier avec le croissant de la Lune. Celles de la ville de Cyrrha en Syrie, représentent aussi le Bélier sur le fronton d'un temple consacré à Jupiter. C'étoit le Signe du Bélier qui suivant Manilius, dominoit la Syrie. Elle lui étoit attribuée dans le partage qu'on fit de la Terre entre les douze Signes, qui y versaient leur influence.

Quantité de médailles, (2) frappées en différens temps, offrent le Taureau, tel qu'il est représenté dans les anciens monumens du Zodiaque. La monnoie des Crétois portoit l'empreinte du Taureau d'Europe, qui est celui de nos Constellations. Celle des Mamertins (3) portoit aussi le type du Boeuf. Celle d'Athènes, que fit fabriquer, dit-on, Thésée, portoit l'empreinte du Taureau de Marathon, qui est aussi celui de nos Constellations (4).

Le Sagittaire étoit représenté sur celle des Perses (5).

(1) Strab. l. 9, p. 638.

(2) Acad. Inscript. t. 41, p. 514.

(3) Kirker, Œdip. t. 1, p. 357.

(4) Hygin. Theon. ad Arat. Phæn. p. 124.

(5) Plut. Apopht. p. 211. Plut. Quæst. Rom. p. 274.

L'Etoile des pieds de la Vierge, appelée par les Romains Janus, et la Constellation du Vaisseau qui monte toujours avec elle, devinrent le type de l'ancienne monnoie des Romains, sur laquelle, d'un côté, on voyoit l'empreinte de Janus, et de l'autre, celle du Vaisseau.

Il en est de même dans l'Inde (1), où on voit plusieurs pièces d'anciennes monnoies, sur lesquelles sont gravées les douze Signes du Zodiaque.

Le Scorpion se retrouve sur plusieurs médailles des rois de Comagène (2), ainsi que le Capricorne, sur celles de Zeugma, d'Anazorbe, et de quelques autres villes.

Presque tous les signes (3) se retrouvent sur les médailles d'Antonin, qu'a recueillies M. l'abbé Barthélemi. Ce savant Auteur, dont la science, la politesse, l'esprit et le bon cœur méritent mon estime et mon respect, prouve fort bien dans son mémoire, que le culte rendu aux Astres, comme dispensateurs des biens et des maux, étoit indiqué sur beaucoup de médailles. Ainsi ceux de Millet, qui adoroient le Soleil, avoient peint le Signe du Lion, domicile de cet Astre. M. l'abbé Barthélemi observe judicieusement, que

(1) Sonnerat, Voyage de l'Inde, t. 1, l. 1, c. 14, p. 262.

(2) Acad. Inscript. t. 41, p. 514.

(3) Ibid. p. 521.

c'étoit autant de monumens du culte que ces villes rendoient aux Astres, dont elles recevoient les loix, et auxquelles leur horoscope les avoit soumises (1); car la Religion et l'Astrologie étoient liées par des dogmes communs, comme l'observe très-bien le même Auteur. Les Anciens, dit-il, avoient assigné aux Astres de grands départemens sur la Terre. Chaque Constellation du Zodiaque, ainsi que la planète dont elle étoit le domicile, présidoit à de vastes climats (2). Hipparque, Manilius, le Tétrabible de Ptolémée ont tracé les limites de leur empire.

Je crois qu'il ne sera pas inutile pour mon sujet, de rapporter ici un tableau abrégé de l'empire que l'Astrologie a exercé et exerce encore aujourd'hui dans l'Univers. On me pardonnera cette digression, d'autant plus qu'elle servira à confirmer la vérité que j'entreprends de prouver; savoir, que le Ciel, ses formes Astronomiques et ses divisions ont été retracées dans tous les monumens de l'Antiquité, par une suite de la dépendance dans laquelle la Terre étoit du Ciel, qui renfermoit en lui les causes éternelles des effets qui sont produits ici-bas; et conséquemment les Dieux,

(1) Ibid. p. 509.

(2) Ibid. p. 513.

d'après la définition que nous avons donnée de ce mot. On ne sera point étonné, que nous croyons retrouver partout des traces de l'Astrologie ou de l'Astronomie sacrée, qui étoit pres que la même chose, quand on verra quel rôle important cette prétendue science a joué et joue encore dans le monde.

Les Egyptiens avoient leurs prêtres Astrologues qui, comme nous l'avons déjà dit, dessinoient, d'après les sphères, les images des Dieux. Parmi leurs Livres sacrés, un des plus révéérés étoit le livre d'Astrologie (1), que l'on portoit aux processions, comme nous porterions le Livre de nos Evangiles. Ce qui étoit une conséquence nécessaire de ce que dit Chérémon (2), que les anciens Egyptiens ne reconnoissoient d'autres Dieux, que le Soleil, la Lune, les Planètes, les Signes du Zodiaque et l'Horoscope, les Décans; en général, tous les agens de la fatalité, qu'ils regardoient comme autant de Dieux, qui tiennent l'Univers enchaîné sous leurs loix, et de qui il n'est aucun être qui ne dépende.

Le prêtre, chargé de porter ces livres, marchoit le second, à la suite du Cantor (3) ou Grand-Chantre, qui portoit le livre de Hymnes. On le nommoit

(1) Clem. Alex. Strom. l. 6, p. 635.

(2) Præp. Ev. d'Euseb. l. 3, c. 4, p. 92.

(3) Clem. Alex. Strom. l. 6, p. 635.

Horoscopus ; et en cette qualité , il portoit d'une main l'horloge , et la palme , symbole de l'Astrologie. Il portoit de l'autre les Livres Astrologiques des Mercurés Egyptiens , au nombre de quatre , dans lesquels il étoit parlé des fixes , et de la manière dont elles sont rangées , de leurs levers , de leurs couchers , des conjonctions et des oppositions du Soleil et de la Lune , &c. Dans ces processions on voyoit aussi quatre animaux sacrés , destinés à peindre , comme emblèmes , les principaux points de la course du Soleil et les hémisphères (1).

Le Collège d'Astrologie établi en Egypte servit , suivant quelques Auteurs , de modèle à un pareil établissement à Babylone. On sait combien les Chaldéens se sont rendus fameux par cette science , au point que l'on prit pour synonymes les noms d'Astrologue et de Chaldéen.

Ils étoient , suivant Diodore (2) , les Astrologues les plus instruits de l'Univers ; ceux qui mettoient le plus d'exactitude dans leurs observations , et ceux qui avoient donné plus de soin à l'étude de cette science , qui d'ailleurs devint pour eux une branche de commerce très-lucrative. Ils faisoient , si on en croit le même Auteur , pour les particuliers et

(1) Ibid. l. 5 , p. 567.

(2) Diod. l. 2 , c. 31 , p. 144.

pour les princes, des prédictions dont l'évènement justifia souvent la vérité, d'une manière très-surprenante.

Ce n'est pas seulement en Egypte et en Chaldée, que nous trouvons cette science établie; elle se retrouve encore chez toutes les nations de l'Asie et de l'Afrique (1), chez qui, dit M. de Paw, l'ancien culte des Astres et des planètes a dû engendrer nécessairement cette superstition. Saumaise (2) a bien fait voir, comment ces deux idées sont liées entr'elles, et comment l'une dérive nécessairement de l'autre. Ainsi dans tout l'Orient, où l'on rendoit un culte aux Astres, comme aux causes éternelles, la divination par les Astres s'établit naturellement, et c'est dans l'Astrologie, que résidoient les principes de la science de l'avenir, qui appartient aux Dieux. Voilà l'origine de la grande fortune que l'Astrologie a faite dans toute l'Asie, et par communication dans le reste du monde. Les philosophes Indiens, de la nation des Oxydraces, qui vinrent trouver Alexandre (3), s'entretinrent avec lui des secrets de la science, qui a pour objet le Ciel et les Astres. Cette science secrète ne pouvoit être que l'Astrologie, qui s'enseignoit d'une manière mystérieuse, comme on

(1) Rech. sur les Egypt. t. 2, p. 177.

(2) Salmas. Præf. Ann. Clim.

(3) Phil. Vit. Apoll. t. 2, c. 14.

peut

peut le voir dans Firmicus (1), et dans l'Astrologue Vettius Valens (2), qui nous ont conservé la formule du serment, qu'on exigeoit de ceux que l'on initioit aux mystères de cette science.

Les Brachmanes, que consulta Apollonius, lui donnèrent aussi les secrets de l'Astrologie, avec le rituel des cérémonies agréables aux Dieux, et les formules de prières qui peuvent leur plaire (3), et mériter cette connoissance de l'avenir, qui se tire des astres. Philostrate fait même remonter cette science chez les Indiens, au-delà de l'époque où elle fut connue des Egyptiens et des Chaldéens. En effet, on peut regarder l'Astrologie, comme une des plus anciennes maladies de l'esprit humain. Il seroit difficile d'en fixer l'origine dans l'immensité des siècles. Diodore prétend (4), que les Chaldéens faisoient remonter cette science chez eux à 473,000 ans, avant l'arrivée d'Alexandre en Asie.

En lisant l'histoire de la Chine, on trouve que l'Astrologie y est aussi ancienne que l'histoire même. On en tiroit des inductions sur la manière de gouverner, soit l'état, soit les familles. Le

(1) Firm. Præf. Ad. l. 7.

(2) Selden. Proleg. p. 35.

(3) Philostr. Vitâ Apoll. l. 3, c. 13. Idem. de Vit. Joseph. l. 1.

(4) Diod. l. 2. c. 31

Tribunal de Mathématiques des Chinois, peut être regardé, à proprement parler, comme un collège d'Astrologues. Le bois, l'eau, les élémens, sont, chez eux affectés chacun à une planète; de manière que chaque planète (1) est désignée indistinctement par son propre nom, et par l'élément qui la représente. Nos chymistes en ont fait à-peu-près autant; car, l'Astrologie chez tous les peuples, Arabes, Egyptiens, &c. s'est liée à toutes les sciences; nouvelle preuve de l'universalité de son influence sur les connoissances humaines, et sur les divers monumens des arts et du génie, dans l'ordre civil, comme dans l'ordre religieux.

Il n'est point de peuple plus superstitieux que celui de la Chine (2). Tout ici bas, selon lui, dépend de l'influence des astres; toujours incertain et inquiet sur l'avenir, il ne cesse par toutes sortes de voies de chercher à le pénétrer. C'est cette fatale curiosité, qui, chez tous les peuples, a été la source de la prodigieuse fortune qu'ont faite les Oracles, les Augures, les Haruspices, les Devins, et conséquemment les prêtres, qui se sont saisis de toutes ces branches du charlatanisme religieux, et ont alimenté

(1) Hyd. de Vet. Pers. Relig. p. 221. & Societ.

(2) Contant d'Orville, t. 1, p. 112.

les maladies de l'esprit, pour pouvoir plus sûrement tyranniser les hommes. Les Chinois n'ont pas été les seules victimes de ce malheureux penchant, à vouloir tout savoir et à croire à tout. Les Grecs et les Romains distinguoient comme eux les jours, en jours heureux et en jours malheureux. L'ouvrage d'Hésiode, intitulé *les jours*, prouve que la Grèce avoit de ces calendriers, dès la plus haute antiquité; c'est d'après de semblables almanachs, qu'un Chinois communément règle sa conduite; de-là vient la sotte confiance qu'il donne aux Astrologues, aux sorciers, et à d'autres misérables charlatans. Tout genre de divination trouve accès chez les Chinois, depuis le sceptre jusqu'à la houlette. Au reste, les Chinois traitent mal les Astrologues, quand ils les trompent, parce qu'ils prétendent que, du sort de l'astre éclipsé, dépend celui de l'empire; et qu'il est du devoir de l'Astrologue de prévenir les dangers qui pourroient résulter de leurs erreurs.

Les prêtres du Japon (1) sont aussi chargés de la composition de l'almanach, et on ne commence point d'affaire au Japon, on n'entreprend point de voyage, (2), sans avoir consulté la table des bons et des mauvais jours rédigée par l'Astrologue Semeï, dont le nom est

(1) Ibid. p. 247.

(2) Ibid. p. 274.

fameux chez eux, comme celui de Mathieu Lansberge chez nous parmi le peuple; car, ils ont aussi le leur; tout ce qui concerne l'influence des astres, les présages, les prognostics et les autres folies de l'Astrologie judiciaire étoit, dit-on, connu de ce savant personnage, dont ils ont relevé la naissance par le merveilleux.

L'almanach est un des livres les plus intéressans pour les Siamois (1). C'est la règle de conduite pour toute la nation; ils n'entreprennent rien sans consulter leurs devins, et le roi entretient toujours des Astrologues dans son palais.

L'Astrologie est une des sciences cultivées avec le plus de soin par les habitans de l'île de Ceylan, la Trapobane des anciens(2). Leurs prêtres (3), car ce sont les prêtres par-tout qui se chargent du rôle d'imposteurs, font le métier d'Astrologues; ils prédissent par l'aspect des étoiles, comment finira une maladie, ce qui arrivera à l'enfant nouveau né, &c.

Les habitans de l'île de Java (4), ont aussi leurs Astrologues, qui leur font sacrifier à la nouvelle lune.

Les Banians (5), au Bengale, puri-

(1) Ibid. p. 467.

(2) Ibid. t. 2, p. 243.

(3) Ibid. p. 68.

(4) Contant d'Orville, t. 2, p. 296.

(5) Ibid. p. 152.

font par l'eau et par l'onction de l'huile l'enfant le dixième jour de sa naissance; ensuite le Bramine fait son horoscope, conformément à la position des douze figures célestes au moment de sa naissance. Cet horoscope est gardé secrètement, jusqu'au jour du mariage de l'enfant, et alors on publie hautement les dangers auxquels il a échappé et ceux qu'il a encore à craindre. L'Astrologie est une des sciences que les Brame cultivent le plus. Chaque jour de la semaine, chaque heure du jour et de la nuit est propre, suivant eux, à faire telle chose déterminée dans une espèce d'almanach. Les Brame sont fort attentifs à observer, quels astres se trouvent au méridien, au moment de la naissance d'un enfant. Il y avoit autrefois une loi qui ordonnoit de porter tous les ans au roi (1) les prédictions, qui concernoient les fruits de la terre, les animaux, les hommes et la patrie pour chaque année. La science des astres, et la connoissance de leur rapport avec ce qui s'opère ici bas, étoit le grand secret qu'Hystaspes, père de Darius (2), apprit des anciens Brachmanes ou des savans de l'Inde, au rapport d'Ammien Marcellin. Les Brame, qui sont les

(1) Abrah. Roger. Traité de l'Idol. p. 84. Arrian. de Reb. Indic. p. 176. Diod. l. 2.

(2) Hyde, p. 306. Amm. Marcell.

dépositaires de l'ancienne science, se partagent en trois classes; la première compose tous les ans un livre Astronomique nommé Pandjagam, où on voit à quelle heure le soleil entre dans chaque signe, ses éclipses, ainsi que celles de la lune, l'heure du jour à laquelle cette planète entre dans une des vingt-sept étoiles, ou maisons de la lune; le moment où les planètes malfaisantes passent au Zémith, et tout ce qui a rapport aux fêtes; ils tirent aussi des augures et font les almanachs, (1) livre le plus important chez tous les peuples que régit la superstition.

En Afrique, les prêtres de l'île de Madagascar (2) sont ministres des sacrifices, médecins et Astrologues tout ensemble; ils fabriquent des talismans, et vendent à leurs concitoyens de petits billets écrits en caractères Arabes, qui sont autant de préservatifs contre le tonnerre, la pluie, les vents, &c.

Ce respect pour les astres et pour les Astrologues subsiste encore aujourd'hui dans tout l'Orient, où il se trouve établi dès la plus haute antiquité; car l'origine de nos erreurs se perd dans la nuit des temps. Nous venons de voir encore de nos jours Ginghis-Kan conquérir la

(1) Sonnerat, t. 1, l. 1, c. 15, p. 76.

(2) Contant d'Oville, t. 6, p. 566.

Perse et se faire accompagner dans cette expédition de ses Astrologues, comme Alexandre-le-Grand en prit autrefois en Egypte. Les nations les plus sages de l'Europe n'ont point échappé à cette maladie. Les ouvrages de Manilius, qui a composé un poëme sur l'Astrologie, prouvent que cette science étoit en honneur à Rome dans ses plus beaux temps. Plusieurs auteurs nous ont laissé le thème ou l'horoscope de la fondation de Rome (1), tel qu'il avoit été composé par L. Tarrutius Firmanus ami de Ciceron. Nous avons celui de Constantinople; lorsque Constantin eut achevé sa ville, il en fit tirer l'horoscope (2) par l'Astrologue Valens, le huitième jour de la fête de sa dédicace, qui tomba au 11 de mai; ce fut là comme le complement de son inauguration. Il en fut de même d'une foule de villes et de peuples dont nous avons les médailles, qui sont autant de monumens de cette superstition, laquelle vint de l'ancien usage où on étoit, de mettre les empires comme les hommes, sous la tutele des Dieux. Ces Dieux étoient censés résider dans les astres, seuls arbitres de la destinée des choses d'ici bas.

Cette superstition, pour mieux s'accré-

(1) Acad. Inscript. t. 41, p. 513.

(2) Cedren. p. 284.

diter, forma un corps complet de science, dont les livres de Manethon, de Ptolémée, de Firmicus, &c. contiennent les principes. Depuis eux, jusqu'à nos jours, l'Astronomie n'a été proprement que de l'Astrologie, et même ce n'est qu'à la faveur de cette dernière science, que la première, qui est seule véritablement une science, est parvenue jusqu'à nous. Nos bibliothèques sont remplies de livres Arabes écrits par les commentateurs de Ptolémée, de livres latins modernes, ou écrits en vieuxfrançois, qui tous nous ont transmis les dogmes et les règles de calcul de cette science chimérique, dont les almanachs du peuple conservent encore les traces. Ces ouvrages de nos vieux mathématiciens, devenus le rebut de notre librairie, étoient autrefois les dépôts précieux d'une science à laquelle les grands, comme le peuple, attachoient la plus haute importance ; car, les princes y cherchent le sort des empires, comme les peuples y cherchent la destinée des princes, dont le despotisme les fatiguent. Cette curiosité des peuples fit chasser les Astrologues de Rome, sous les empereurs, qui eux-mêmes les avoient souvent protégés. Catherine de Médicis avoit aussi du goût pour cette science, ou plutôt une espèce de manie. On a tiré l'horoscope de Louis XIV; et le savant Astronome Cassini lui-même, commença

sa carrière par l'étude de l'Astrologie. Enfin, de nos jours, le grand Turc fit demander en France les ouvrages de l'Académie des Sciences (1), et on a su que c'étoit, parce qu'il croyoit trouver, dans les ouvrages de nos Astronomes, des prédictions sur le succès d'une guerre qu'il avoit entreprise.

Nous bornerons ici ce que nous avons cru devoir dire sur l'étendue et sur l'ancienneté de l'Empire, que l'Astrologie s'est fait dans l'univers, par une suite de l'opinion dans laquelle ont été tous les peuples, que la cause de tout ce qui arrive, naît et croit ici bas, est dans les astres, et qu'ils sont les arbitres souverains de nos destinées; prérogative qui ne peut appartenir qu'à la Divinité. C'est cette opinion qui a donné naissance au culte de ces agens de la Nature; culte dont nous avons recueilli les vestiges dans tous les monumens politiques et religieux de l'antiquité; et qui est une conséquence nécessaire de l'idée qu'on s'étoit faite d'eux, comme de causes souveraines de toutes choses. Ainsi le même principe, qui a donné naissance à la religion, que je pourrois appeler Astrologique, l'a donné à l'Astrologie elle-même, qui n'est qu'une branche plus étendue du culte superstitieux des astres.

(1) Astron. de la Lande, t. 1, l. 3.

Une nouvelle preuve de la liaison, qu'il y avoit entre l'Astrologie et la religion, se trouvera dans les fêtes mêmes des adorateurs de la Nature. Les anciens Sabéens, dont la religion a été celle de tous les peuples, mais qui n'avoient point jeté sur leur culte ce voile savant et monstrueux, qu'y jetèrent les Egyptiens, et qui professoient ouvertement leur respect pour les astres, avoient établi des fêtes en honneur de chaque planète, et avoient fixé l'époque de la célébration de ces fêtes, au jour où l'astre entroit dans le lieu de son exaltation, ou arrivoit au degré du signe du Zodiaque, dans lequel l'Astrologie a fixé le lieu de l'exaltation des planètes, comme on peut le voir dans Firmicus, et dans les autres Astrologues, qui nous ont conservé la théorie des exaltations des planètes. Le soleil a son exaltation au bélier; c'étoit en conséquence à l'entrée du soleil à ce signe, qu'étoit fixée la fête la plus solennelle de cet astre; cette fête du passage du soleil au bélier est la fameuse fête du passage ou de Pâques chez les Juifs, chez les Chrétiens; c'est celle du Neouroz chez les Perses. Les Egyptiens, suivant St. Epiphane (1), avoient aussi une fête à cette même époque; elle se célébroit à Héliopolis,

(1) Epiph. Adv. Hæres. l. 1, c. 18.

ou dans la ville du soleil en Syrie, avec une pompe incroyable, et les peuples s'y rendoient de toutes parts. Là, on allumoit un bucher dans lequel on livroit au feu toutes sortes d'offrandes d'animaux, d'étoffes précieuses, et d'aromates; on portoit autour les images des Dieux. C'est notre feu de Saint Jean transporté de l'équinoxe au solstice. On peut voir dans Lucien (1) les détails de cette fête, qu'on appeloit fête du feu et de la lumière; notre cierge pascal en retrace une foible image. Cette fête étoit pour les Sabéens la plus grande de toute l'année, comme elle l'est pour nous; on mettoit ce jour-là ses plus beaux habits, dit l'auteur Egyptien, cité par M. Hyde (2).

On célébroit la fête de Saturne, sous le vingt-unième degré de la balance, parce que c'est le lieu de l'exaltation de cette planète. Les anciens Romains, à ce qu'il paroît, avoient préféré le lieu des domiciles, puisqu'ils célébroient les fêtes de Saturne en décembre, sous le signe du capricorne, signe où Saturne a son domicile; celle de Mars sous le bélier, domicile de cette planète; celle de Vénus, sous le taureau, ou en avril; et celle de Mercure, sous le signe des

(1) Lucian. de Deâ Syr. p. 910.

(2) Calcashendi Ægyptius, apud Hyde, p. 125.

gêmeaux, domiciles de ces deux planètes. La substitution des exaltations aux domiciles est l'ouvrage des Chaldéens, suivant Firmicus; ce qui fait croire, que les fêtes des Sabéens, fixées aux époques de l'exaltation des planètes, avoient été instituées dans les principes de l'Astrologie des Chaldéens, et non pas de celle des Egyptiens.

La fête de Jupiter, chez les Sabéens, se célébroit sous le quinzième du cancer, lieu de l'exaltation de Jupiter; celle de Mars, sous le dix-huitième degré du capricorne, où est le lieu de l'exaltation de Mars (1); celle de Vénus au vingt-septième des poissons; celle de Mercure, au quinzième degré de la vierge, ou à la mi-août; enfin, celle de la lune, au troisième du taureau, lieux de l'exaltation de ces planètes. C'étoit aussi à ces époques (2), qu'ils avoient institué des jeûnes en honneur des planètes, et qu'ils leur avoient bâti des temples. Les exaltations en Astrologie sont les lieux du ciel, où l'influence de la planète est supposée la plus forte, et où l'astre développe sur la Nature une plus grande énergie. Ainsi le soleil du printemps, ou *d'aries*, qui éveille toute la Nature et échauffe tous les

(1) Pline, Hist. Nat. l. 2, c. 16. de Exaltat.

(2) Ibn. Shalna, apud Hyd. Vet. Pers. Rel. p. 128.

germes qu'il féconde, eut le lieu de son exaltation sous ce signe ; et là fut fixée sa plus grande fête chez tous les peuples ; par une suite de cette analogie, on lui consacra le jour ; la lune eut pour elle la nuit. Les Sabéens du temps de St. Augustin (1), adressoient des prières à ces astres, en se tournant du côté du ciel où ils étoient. M. Hyde conclut, avec beaucoup de raison, qu'ils se tournoient vers chaque étoile particulière, qui étoit l'objet de leur adoration. Les Perses en font encore aujourd'hui autant (2).

Ce que nous avons dit des planètes, dont les fêtes étoient fixées au moment où elles étoient dans le lieu, soit de leur exaltation, soit de leur domicile, doit s'appliquer aux étoiles, dont les levers et les couchers, et les conjonctions avec le soleil, ainsi que leur première apparition, en sortant des rayons de cet astre, fixèrent les époques des fêtes instituées en leur honneur. C'est sur ce pied que furent réglés les calendriers sacrés des anciens, comme on peut le voir dans le calendrier des Pontifes Romains, qu'Ovide a embelli dans ses fastes, dont six livres seulement nous sont parvenus. Ce poète a eu soin de

(1) August. Lib. de Hæresib.

(2) Anquetil, t. 2, p. 595.

joindre à chaque lever d'étoile la fable, qui avoit été faite à cette occasion; c'est comme la légende du saint; mais légende agréable, ingénieuse et d'un autre style que les nôtres, qui sont toutes un chef-d'oeuvre d'imbécillité et un monument honteux de la crédulité de ceux qui ont pu les recevoir ou s'en amuser. On pardonne plus volontiers aux anciens leurs fictions, en faveur de l'esprit et du style des poètes, qui nous les ont transmises.

L'année des Romains commença à minuit depuis Numa, qui en fixa le départ huit jours après le solstice d'hiver. Cet instant, où le jour naturel commençant ouvroit en même-temps la carrière du soleil et de l'année, qu'il engendre dans sa course à travers les douze signes, étoit marqué dans les cieux par le lever des étoiles des pieds de la vierge. La plus remarquable d'entre-elles fut regardée, comme le portier de l'Olympe, et en prit le nom de Janitor ou de Janus (1). Cette étoile devint un génie qui fut placé à la tête du calendrier des pontifes, qui lui élevèrent une statue symbolique, portant en main les clefs du ciel et du temps (2), et qui instituèrent en son honneur la pre-

(1) Plut. Parall. p. 307.

(2) Ovid. Fast. l. 1. v. 99, &c.

mière fête de l'année , dont le premier jour fut mis sous l'invocation de Janus. On y adapta une petite fable sur ses liaisons avec Saturne, où avec la planète dont le domicile, le capricorne, étoit alors occupé par le soleil, et on feignit que Saturne avoit été reçu en Italie chez Janus, et qu'il y étoit arrivé sur un vaisseau(1) : allusion à la constellation qui monte au même instant que les pieds de la vierge sur l'horizon, et qui fixe, comme l'étoile Janus, le départ de l'année solaire, et le commencement de la marche du Dieu du temps, des heures et des saisons. Cette petite allégorie, enseignée au peuple, qui n'étoit pas assez sçavant pour en saisir les rapports avec les cieux, se changea en une tradition qui, passant de bouche en bouche, des pères aux enfans, se confondit avec les anciennes traditions historiques dupays. Après bien des siècles, les savans crurent avoir fait un grand pas, en disant que c'étoit de l'histoire altérée par l'amour du merveilleux ; mais que Saturne étoit venu réellement en Italie, et qu'il y avoit été reçu par un ancien prince du pays, nommé Janus, qui, comme Saturne, fut un personnage réel. Par-là on écartoit le merveilleux, et on faisoit de l'histoire ; malheureusement cette

(1) Macrob. Sat. l. 1. c, 7, 9.

histoire étoit celle du ciel et nullement celle de la terre ; et les sçavans n'étoient pas plus dans la route de la vérité que le peuple , dont ils ne diffèrent souvent , que parce qu'à force d'esprit ils ont acquis des erreurs différentes. La vérité, est que tout cela n'étoit qu'une allégorie Astronomique , qu'il n'étoit donné d'entendre, qu'à ceux qui étoient du secret ; et qui avoient conservé quelques notions de l'ancienne Astronomie sacrée ; si tant il est, que ce secret n'eût pas été déjà perdu à Rome depuis bien des siècles. Car les prêtres par-tout n'entendent guères ce qu'ils enseignent ; ils jouissent au sein d'une profonde ignorance des fruits de la science de leurs prédécesseurs. Mais les anciens pontifes, qui avoient rédigé primitivement le calendrier, ne durent pas ignorer le sens des fictions sacrées, qui accompagnoient toujours l'institution de leurs fêtes et le lever des astres, sous l'ascendant desquels ces fêtes devoient se célébrer.

Le soleil arrivoit-il au point culminant du zodiaque , au cancer ? on célébroit à Rome la fête de Pallas, ou de la Déesse, à laquelle les lieux élevés et les citadelles étoient consacrés (1), et celle de Jupiter-Stator. On célébroit aussi en juin, suivant le même calendrier, les fêtes d'Her-

(1) Ovid. Fast. l. 6.

cule, dont le coucher arrive à cette époque. Nous ferons voir dans notre ouvrage sur les mystères, que la Divinité honorée à Rome sous le nom de la Bonne-Déesse, une des mères de Bacchus, la fille de Faune ou de Pan, étoit la chèvre céleste: c'étoit au premier mai, à son lever, que l'on célébroit les mystères de la Bonne-Déesse, comme on peut le voir dans Ovide. Il nous suffit de ce petit nombre d'exemples, pour donner une idée du principe, d'après lequel ces calendriers sacrés étoient réglés, et des rapports frappans, qui s'y trouvent établis entre les astres et les fêtes qui se célébroient sous leur aspect, et au moment de leur apparition. Ces rapports qui n'ont lieu, que parce que les astres étant les Divinités auxquelles s'adessoient ces fêtes, la marche des corps célestes dut nécessairement régler celle du calendrier des prêtres. Voilà donc encore de nouvelles traces du culte rendu à la Nature et à ses parties, qui restent imprimés dans le calendrier religieux des anciens.

Ce rapport avec la Nature, avec le soleil, les astres et les élémens, étoit consacré de la manière la plus frappante dans une des plus belles fêtes des Romains, dans les fêtes ou jeux du cirque, célébrés en l'honneur du soleil et de la Nature entière, à l'équinoxe de printemps. Le soleil, la lune, les planètes, le zodiaque,

les élémens , enfin toutes les parties de la Nature les plus apparentes , et ses agens les plus puissans , étoient personnifiés , représentés , ou mis en action dans ce spectacle pompeux , dont les révolutions célestes étoient l'objet , et sur-tout le soleil , ame de la Nature , et chef de l'ordre et de l'harmonie , qui résulte des différens mouvemens des cieux. Cet astre y avoit ses chevaux (1) , qui , dans l'hippodrome , imitoient les courses du soleil dans les cieux.

On attribue à Romulus cette institution : il est certain qu'elle remonte , chez les Romains , à la plus haute antiquité ; vraisemblablement qu'elle fut une imitation des courses de l'hippodrome des Arcadiens , de qui les Romains ont tiré leur culte , et sur-tout des courses de l'Elide , pays où l'astre , qui mesure les jours et les années , étoit honoré par de semblables fêtes cycliques : les jeux Olympiques , célébrés en l'honneur de cet astre , sous le nom d'Hercule , qu'il prenoit au solstice d'été , en sont une preuve. C'étoit en l'honneur de Mars , ou de la planète qui préside au premier signe du zodiaque , ou au signe de l'équinoxe de printemps , sous lequel l'année Romaine s'ouvroit du temps de Romu-

(1) Cedrenus , p. 147. Chronic. Alex. p. 261. Isidor. Orig. l. 18 , c. 24 , &c.

sus, que ce prince, dit-on, établit cette fête pour honorer le Dieu dont il vouloit qu'on le crût fils (1). Le champ des cieux étoit représenté par une vaste arène consacrée au soleil, qui y avoit au milieu son temple surmonté de son image (2). On donna à cette enceinte le nom de cirque, plutôt à cause de sa forme qu'à cause de Circé fille du soleil, à qui on faisoit honneur de l'invention de ces sortes de jeux; car l'histoire de Circé n'est elle-même qu'une allégorie Astronomique.

Les Romains, de l'aveu d'Isidore de Séville, convenoient que ces jeux, et tout ce qui y servoit, devoient se rapporter à la Nature et à ses agens, ou aux causes du monde, c'est-à-dire, aux parties du monde qui font la fonction de causes. Les limites de la course du soleil, l'orient et l'occident, y étoient représentées par les termes ou limites extrêmes du cirque, où étoient les bornes (3). Au milieu du cirque s'élevoit l'obélisque, que sa forme, comme nous l'avons déjà dit (4), avoit fait consacrer au soleil. Mespheès, roi d'Egypte, passoit pour être le premier, qui eût consacré à cet astre de semblables monumens.

(1) Chronic. p. 261.

(2) Isid. Orig. c. 25.

(3) Isid. ibid. c. 27.

(4) Voy. ci-dessus.

Le sommet de l'obélisque (1) désignoit la hauteur des cieux, le point culminant, où arrive cet astre au milieu de sa course ; sa position au milieu du cirque, à une distance égale des deux bornes, qui figuroient le levant et le couchant, représentoit le milieu de cette course ; et l'espèce de flamme en or, posée sur le faite de l'obélisque, désignoit la nature du feu et de la chaleur que donne cet astre.

Les conducteurs des chars (2) étoient habillés de couleurs relatives à la teinte des élémens.

Le char du soleil étoit attelé de quatre chevaux, qui représentoient les quatre saisons et les quatre élémens, que le soleil modifie par sa révolution annuelle (3), et dont la teinte variée étoit appliquée aux chevaux, qui imitoient chacun par leur couleur un de ces élémens, et celle de la terre dans les quatre saisons.

Nous voyons dans Martianus Capella (4) cette teinte de la lumière et de la terre, durant les douze mois, représentée par douze pierres de couleurs différentes, à-peu-près les mêmes que celles du rational du grand-prêtre, et conséquemment que celles des douze

(1) Isidor. Orig. l. 18. Ibid. c. 28.

(2) Isidor. Orig. l. 18, c. 30.

(3) Ibid. c. 38.

(4) Mart. Capell. de Nuptiis Philolog.

fondemens de la ville sainte de l'Apocalypse, et ayant le même objet : savoir, d'imiter la teinte de la Nature, durant la révolution solaire par les douze signes. Les planètes avoient aussi leurs couleurs, ainsi que les Zéphyrs, Flore, la terre, Iris ou l'arc-en-ciel ; on chercha à les imiter toutes par des couleurs analogues. Ainsi nous avons vu que les Juifs (1), dans les différentes couleurs qu'ils avoient données aux voiles du tabernacle, & à la tunique (2) du souverain sacrificateur, avoient cherché également à imiter la teinte des élémens. Isidore conclut (3) avec raison de tout cela, que les élémens et les astres, qu'on cherchoit à imiter, étoient honorés comme Dieux dans cette cérémonie. Il y voit une invention du Diable, et nous un monument savant de l'ancienne religion, ou plutôt de la religion universelle du monde, dont la Nature fut l'unique Divinité, sous quelque forme qu'elle ait été travestie.

Les courses s'y faisoient d'orient en occident (4), et il y avoit sept tours à faire, dit Isidore, à cause des sept planètes qui gouvernent toute la Nature.

Le char affecté à la lune étoit conduit par deux chevaux seulement, confor-

(1) Voyez ci-dessus.

(2) Joseph. Antiq. l. 3, c. 8.

(3) Isid. ibid. c. 38.

(4) Ibid. c. 34. 37.

mément au génie des anciens poètes et des peintres, qui donnoient au soleil quatre chevaux, et deux seulement à la lune (1). Jupiter en avoit six; les Dieux inférieurs trois: la planète de Vénus, qui préside au crépuscule du matin et du soir, eut aussi ses coursiers et ses coureurs.

Ces combats furent inventés, dit l'auteur de la chronique d'Alexandrie (2), pour représenter l'harmonie de l'univers, du ciel, de la terre, de la mer.

On figuroit le Zodiaque par douze portes. Cet emblème de portes étoit consacré dans l'ancre de Mithra (3), pour désigner les sphères. L'auteur de l'Apocalypse (4) parle aussi des portes du ciel. Le capricorne et le cancer (5) étoient les deux portes du soleil; il n'est donc point étonnant, que dans le cirque on ait représenté les maisons du soleil, ou les douze signes, par douze portes du Zodiaque, dont l'influence, dit la chronique (6), règle la terre, la mer et la vie des hommes. Les sept

(1) Ibid. c. 33.

(2) Chronic. p. 261.

(3) Orig. Contr. Cels. l. 5, p. 298.

(4) Apocalyp. c. 4.

(5) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 12. Porphyr. de Antr. Nymph.

(6) Chronic. p. 261, &c. Cedren. p. 147 — 169.

espaces représentoient la course et la révolution des astres, qui roulent dans ce même Zodiaque. On y figuroit aussi le mouvement des étoiles circompolaires ou de l'ourse, dont le temple de Jerusalem (1), suivant Clément d'Alexandrie, retraçoit aussi l'image. Nous avons parlé plus haut du rôle important, qu'a joué cette constellation dans toutes les anciennes religions (2).

On pourroit en dire autant de la constellation du cocher céleste, placée sur l'équinoxe de printemps, lequel, par son lever héliaque, au moment où le soleil arrivoit aux Pleïades, près du taureau, annonçoit le commencement de la révolution annuelle du soleil. Il est fameux dans la mythologie, sous le nom de Phaéton, conducteur du char du soleil; sous celui de Myrtille (3), suivant d'autres; d'Absyrthe, cocher d'OEnomaüs, dont on voyoit le tombeau en Arcadie, pays qui fut, comme nous l'avons dit, le berceau du culte des premiers Romains. Ce fut à cet OEnomaüs, roi de Pise (4), que les traditions grecques et romaines attribuèrent la première institution de ces fêtes solaires en Europe,

(1) Clem. Stromat. l. 5.

(2) Ci-dessus, p.

(3) Paus. Arcad. p. 249.

(4) Chronic. ibid. p. 261.

dans le Péloponèse, d'où étoient partis ces Arcadiens, qui vinrent s'établir en Italie, dans les lieux où Rome fut depuis bâtie. Il les institua, dit l'auteur de la chronique, au mois de mars, ou Xithrus, c'est-à-dire sous le signe d'*Aries*, à cause de l'exaltation du soleil que l'on célébroit dans cette fête. Nous avons vu plus haut (1), que toutes les fêtes des planètes, chez les Sabéens, avoient été fixées à l'époque de leur arrivée au lieu de leur exaltation : ceci en est une nouvelle preuve. On donnoit à cet OEnomaüs pour femme, Stéropè, une des Atlandides ou des Pleïades (2), avec lesquelles le soleil se trouvoit alors en conjonction, au moment où il entroit dans sa nouvelle carrière. On donnoit au char de cet OEnomaüs quatre chevaux, comme à celui du soleil ; et Myrtilè, ou le cocher céleste étoit représenté en Elide devant ce char (3).

Dans les fêtes du cirque, tout étoit personnifié ; la mer, la terre (4), Neptune, Cérès, et les autres élémens, étoient représentés par des acteurs qui y combattoient : ce qui nous conduit à croire, qu'OEnomaüs lui-même ne fut qu'un de ces êtres personnifiés, comme

(1) Voy. ci-dessus.

(2) Paus. Eliac. 1, p. 157. Ov. Trist. Eleg. 10. v. 14.

(3) Ibid. p. 157.

(4) Chronic. p. 261 ; &c.

l'étoit elle-même la belle constellation du cocher métamorphosée en cocher d'OEnomaüs.

On dit d'OEnomaüs, qu'il tiroit au sort avec un étranger quelconque le rôle qu'il devoit jouer ; et lorsque le sort lui faisoit tomber le rôle de Neptune, il prenoit un habit couleur de vert de mer ; son adversaire au contraire, un habit qui imitoit la verdure de la terre : si OEnomaüs au contraire faisoit le rôle de Cérès, il changeoit d'habillement ; le vaincu étoit sacrifié.

Une foule de peuple se rendoit de toutes parts à ces fêtes, et chacun y prenant parti, faisoit des vœux pour tel et tel acteur. Ceux qui habitoient les îles ou les rivages de la mer, faisoient des vœux pour l'acteur de Neptune ; les habitans de l'intérieur des terres en faisoient pour celui de Cérès, parce que chacun tiroit des augures de la victoire ou de la défaite, suivant la différence des intérêts, qu'il avoit à l'abondance des récoltes ou de la pêche. On prétend qu'OEnomaüs vainquit plusieurs fois de suite ses rivaux, parce qu'il avoit pour conducteur de ses chevaux Absyrthe ; mais qu'enfin il fut vaincu par Pelops le Lydien.

Le premier inventeur de ces sortes de courses étoit, dit-on, Enualyus, fils de Neptune, qui épousa Lybie, fille d'Io,

ou de cette fameuse fille métamorphosée en vache, placée dans le taureau céleste, exaltation de la lune, *Io* en langue sacrée, et dont le fils, défiant le même cocher céleste sous son autre nom de Phaéton, l'engagea à demander au soleil la conduite de son char ; ce qui occasionna sa chute malheureuse, comme on sait. On voit ici comment toutes ces fables se lient entre elles. Phaéton fut imité, ajoute la chronique, par Erictonius : il est bon de remarquer que c'est encore un des noms du cocher ; ce qui prouve que c'est une même fable sur le même génie, faite en cent façons différentes. Sa fonction d'astre précurseur du soleil, au moment où chaque année, au printemps, le soleil recommençoit la carrière des douze signes, a dû le faire remarquer pendant bien des siècles par tous les peuples, et lui faire jouer un grand rôle dans les poèmes et dans les cérémonies religieuses, qui avoient les Cycles pour objet.

Ce sont-là les fêtes que Romulus transporta en occident, ou plutôt qu'y portèrent les Arcadiens et les Grecs du Péloponèse ; elles se célébroient tous les ans dans le Champ-de-Mars, et on les appela les fêtes du Champ-de-Mars. Le peuple se partageoit en quatre factions, qui avoient les livrées de chaque élément, et on leur donnoit des noms relatifs aux

éléments auxquels elles étoient attachées.

Nous avons cru devoir entrer dans quelques détails sur ces fêtes, parce qu'elles nous peignent bien le génie imitatif des anciens adorateurs du soleil et des astres. Il y eut des fêtes en l'honneur des saisons, qui se célébroient aux quatre principales divisions de la révolution annuelle : nous y avons substitué nos tristes quatre-temps.

Il y en eut au bout du petit cycle de quatre ans, ou à chaque retour d'année bissextile, lequel roulant trois cents soixante-cinq fois sur lui-même, formoit la période Sothiaque de quatorze cents soixante ans. Telle fut l'origine des Olympiades, qui se célébroient tous les quatre ans au solstice d'été, et qui fixèrent la chronologie des Grecs. Il y eut des fêtes séculaires à la fin de la révolution de chaque siècle, dans lesquelles on adressoit des vœux au soleil et à la lune, sous les noms d'Apollon et de Diane, comme aux arbitres souverains des siècles et des années, qu'ils engendrent par leur révolution (*bb*).

Les phases de la lune furent aussi célébrées, et sur-tout la Néoménie, ou la lumière nouvelle, dont la lune se revêt au commencement de chaque révolution. Le Dieu Mois eut ses temples, ses images et ses mystères (1) : il en fut

(1) Procl. in Tim. l. 4, p. 245, 251.

de même du jour et de la nuit, et des heures, qui furent personnifiées et représentées par les adorateurs de la Nature et du temps.

La Nature et ses agens principaux furent aussi mis en spectacle dans les mystères. A Eleusis, on représentoit le soleil par le dadouque, ou porte-flambeau; la lune par l'épibome, qui portoit l'autel; Mercure par l'hiéroceryx, ou héraut sacré: les élémens et les météores y étoient imités.

A Samothrace, suivant Varron (1); on représentoit le ciel et la terre, que l'on appelloit les grands Dieux.

Presque toutes les figures symboliques de la procession d'Isis décrite dans Apulée, représentent la terre, le soleil, la lune, les constellations et les élémens, comme nous le ferons voir dans notre traité des mystères et des initiations anciennes. Devant donner à cette théorie un très-grand développement dans cet ouvrage, nous n'entrerons point ici dans de plus grands détails sur les rapports qu'avoient les tableaux de l'initiation avec ceux de la Nature, aux mystères de laquelle on initioit à Eleusis, à Samothrace, à Corinthe, &c.

Dans les cérémonies du mariage chez les Romains, on allumoit un nombre de

(1) August. de Civ. Dei. l. 7, c. 28.

cièrges égal à celui des cinq planètes, qui forment le cortège du soleil et de la lune (1).

Dans l'Inde les Brames, avant d'imposer un nom à l'enfant nouveau né, examinent si les planètes lui seront favorables (2), et font un sacrifice à ces astres; ensuite on répand sur la tête de l'enfant, du père et de la mère, avec une espèce de crible percé de neuf trous, l'eau de neuf vases: ce bain détourne la malignité des astres. Ce nombre (3) est celui des sphères, quand on comprend le ciel des fixes et la terre. Macrobe prétend tirer du nombre des sphères l'origine du nombre des Muses.

On assure que le plus ancien simulacre des Chinois (4) étoit un trépied, tel que ceux dont il est parlé dans Homère et dans Hésiode, et qu'ils en ont fait faire huit autres pour compléter le nombre neuf, comme Numa fit faire onze boucliers pour compléter le nombre douze, ou celui des signes. Ce sont comme neuf talismans, auxquels on attache la destinée de l'empire partagé aussi en neuf provinces, dont chacune étoit sous la protection d'un de ces talis-

(1) Plut. Quæst. Rom. p. 263.

(2) Sonnerat, t. 1, c. 7, p. 148.

(3) Macrob. Som. Scip. l. 2, c. 4.

(4) Paw, Rech. sur les Egypt. et les Chin. t. 2, p.

mans (1), consacrés sans doute aux neuf sphères. Le nombre neuf est sacré chez eux. C'étoit un talisman, que cette petite bulle ovale (2), que les Romains attachoient au col de leurs enfans, et que ceux-ci portoient en honneur de la lune.

Ce rapport de la Nature et de ses agens avec le cérémonial du culte chez les anciens, avec leurs distributions politiques et religieuses, avec leurs fêtes, leurs processions, leurs mystères, avec les temples, leur distribution et leur décoration, avec leurs talismans, les statues et les images symboliques de leurs Dieux, se retrouve encore dans leurs hymnes ou chants sacrés, dans les fictions de leurs poètes, dans leurs cosmogonies, et dans les écrits de leurs plus savans philosophes; en sorte qu'il n'existe aucune espèce de monument du génie et des arts, qui n'ait reçu cette empreinte.

Nous ne rappellerons pas ici ce que nous avons déjà dit des hymnes d'Orphée (3), qu'il faudroit rapporter tout entiers, et dans lesquels on trouve d'anciennes prières adressées aux astres et à toutes les parties de la Nature, non plus que du superbe hymne au soleil, qui est dans Martianus - Capella. Il

(1) Reherch. sur les Chin. t. 1, p. 257. t. 2, p. 34.

(2) Plut. Quæst. Rom. p. 287.

(3) Poet. Græc. t. 1, p. 502, 503.

en est de même des hymnes attribués à Homère, dans lesquels le soleil et la lune, sous les noms de Diane et d'Apollon, sont invoqués, ainsi que du poème séculaire d'Horace. Les livres des Perses contiennent également, à chaque page, des prières adressées aux astres, aux élémens, aux fleuves, aux montagnes (1).

La nuit a ses hymnes comme le jour, parce qu'elle est comptée elle-même au nombre des causes dans les cosmogonies : avec elle on chante le cahos, d'où l'Univers, par une fiction poétique, est censé avoir été tiré, parce que, par une abstraction de l'esprit, on conçoit l'ordre avant la matière qui le reçoit. La lumière, le ciel, la terre, l'océan, ou le principe humide du monde, l'air, le feu, les vents, les astres, et la fatalité qui gouverne tout sous sa loi impérieuse, ont été mis au nombre des premières causes, et, à ce titre, ont été personnifiés et chantés dans les anciennes cosmogonies.

Il ne faut que jeter un coup-d'oeil sur les cosmogonies phéniciennes et grecques, pour se convaincre de cette vérité. Sanchoniaton avoue lui-même, en terminant sa cosmogonie écrite du ton de l'histoire, que tout cela n'est qu'une suite d'allégories, qui ont pour

(1) Zend. Avest. l. 2.

objet les phénomènes de la Nature et de l'Astronomie, et qu'on présentait aux initiés sous un voile mystérieux, afin de produire chez eux cet étonnement qu'imprime le merveilleux et que suit le respect. On y retrouve en effet les noms du soleil dans Hélios, ceux du ciel et de la terre dans *Uranus* et *Ghé*, princes, dit-on, qui donnèrent leur nom à ces deux parties du monde; ceux des planètes Chronos ou Saturne, Mercure, Vénus, avec son domicile au taureau, Jovis, ou Jupiter, et Mars, dont la planète s'appeloit aussi planète d'Hercule: Chronos en fait son général d'armée. On y reconnoît plusieurs noms de constellations, tels que les Dioscures, ou les gémeaux; Esculape, ou le serpenteur; la Vierge, Béthula en Syrien et en Hébreu, et Dagon, ou le poisson dans la même langue. Ce sont ces planètes et ces astres, qui règlent les saisons et la fatalité, dont cette cosmogonie fait autant de femmes, qu'épousa le Dieu du temps, Chronos, qu'elle nous peint avec des ailes et armé de la faux. Nous nous bornerons à cet exemple, qui justifie ce que dit l'auteur de cette histoire, qu'elle renferme des phénomènes Astronomiques ou cosmiques mêlés de physique.

Quant à Hésiode, il ne nous déguise pas davantage la nature des Dieux qu'il

qu'il chante : c'est la nuit et ses enfans, qu'alimentent les eaux de l'Océan, père des fleuves. » Chantez, dit-il, ô Muses ! » les Dieux immortels (1), enfans de la terre et du ciel étoilé, nés du sein de la nuit, et qu'a nourris l'Océan (cc ; chantez la terre, les fleuves, la mer, les astres brillans, l'immense voûte des cieux et les Dieux qui en sont nés ; c'est-à-dire, les Dieux qui sont censés résider dans toutes ces parties de la Nature, et qui occupent l'Olympe, composé de plusieurs couches sphériques.

Les premières Divinités que le poète place sur la scène, sont la matière première et l'espace, désignés sous le nom du cahos, la terre et le ciel qui la couvre, la nuit et le jour (2), qui se succèdent dans les cieux par leur révolution apparente autour de la terre. Paraissent ensuite les hautes montagnes avec leurs nymphes, les météores, les éclairs et les tonnerres, les parques, la fatalité, l'Océan avec ses rivières et ses fleuves, et ses Néréides et ses Nàiades qui habitent les eaux ; Iris, ou l'arc-en-ciel personnifié, ainsi que l'admiration qu'il excite. Plus loin, c'est l'aurore (3) que le poète chante, ainsi que

(1) Hesiod. Theog. v. 105, 115.

(2) V. 123, &c. v. 130. — 140. — 210. — 215. — 240, &c.

(3) V. 380.

l'astre du matin qui l'accompagne et le vent frais qui s'élève aux premiers rayons du jour ; le pôle, ou Atlas qui porte le ciel, et que la comosgonie Phénicienne a aussi personnifié. Ailleurs, ce sont les saisons qu'enfante Thémis, ou la Vierge céleste (1), qui préside à leur naissance ; la couronne boréale, ou la couronne d'Ariadne qui brille aux cieux, placée par Bacchus (2), et le cheval Pégase qui dirige son vol dans les vastes plaines de l'Olympe ; on y voit aussi le jour et la nuit, qui sortent et rentrent l'un après l'autre par deux portes (3).

Nous ne suivrons pas plus loin l'examen des tableaux que nous présente la theogonie d'Hésiode, qui ne sont que les tableaux de la Nature, de ses agens et de ses parties personnifiées et mises en action ; nous ferons voir ces rapports dans tous leurs détails dans un ouvrage que nous nous proposons de faire sur les cosmogonies anciennes, comparées entre elles et avec la Nature. Il suffit de ce que nous venons de voir, pour juger du caractère des anciennes théogonies, ou comosgonies, dont la Nature fournit encore le fond et le dessein général, brodé et enrichi par la poésie.

(1) V. 900.

(2) V. 950. — 285.

(3) V. 750.

On retrouve jusques dans Virgile des traces de ces anciens chants sur la Nature , dans la fable du festin et du concert que Didon donne aux Troyens échappés du naufrage (1). Ce poète , pour se conformer aux usages du siècle où son héros étoit supposé vivre, termine le repas , que donne à Enée la reine de Carthage , par des libations aux Dieux , accompagnées de chants sur la Nature et sur les étoiles.

» Pendant ce temps-là , dit Virgile ,
 » Jopas chantoit sur sa lyre d'or les
 » sublimes leçons du savant Atlas ,
 » la course de la lune, les travaux du
 » soleil, l'origine des hommes et des
 » animaux, la cause de la pluie et du
 » tonnerre, les astres, l'arcture, les
 » hyades et les deux ourses » ; c'est-à-
 dire , les sujets de toutes les anciennes cosmogonies.

Certainement , ce n'étoit point par des chants sur les étoiles qu'on terminoit les repas d'Auguste ; mais Virgile a cru devoir peindre les moeurs et les usages des siècles dont il parloit. Chanter les astres , c'étoit chanter les Dieux : aussi le poète Latin place-t-il ces chants au moment où les Tyriens et les Troyens font des libations aux Dieux , et à la suite d'une cérémonie religieuse. Dans les

(1) Virgil. *Æneid.* l. 1, v. 744.

pastorales du même poète, le vieux Sîlène chante la Nature et l'organisation du cahos. Orphée, dans les argonautiques d'Apollonius (1), en fait autant; il nous peint l'Ether enfantant le soleil et les astres, la terre produisant les hautes montagnes, l'océan et les fleuves se peuplant de Nymphes, &c. Musée donna en même-temps aux Grecs une théogonie (2) & une description de la sphère (dd).

Plus nous remontons vers l'origine des siècles, plus nous trouvons les noms des étoiles employés dans les poèmes. Les saisons, la marche du soleil dans le zodiaque, & les heures de la nuit n'y sont désignées que par des levers, des couchers, ou des hauteurs d'étoiles. On nommoit Sirius et les Pleïades sur le théâtre d'Athènes (3), comme on peut le voir dans Euripide. Homère, Hésiode, Théocrite, Anacréon, &c. nous fournissent une foule de semblables exemples; c'est un reste de l'ancienne poésie consacrée toute entière à chanter la Nature et ses phénomènes, et à peindre ses plus brillans tableaux. L'Olympe devint le séjour habituel du génie des poètes, parce qu'il étoit celui des Dieux. Les Muses qui les inspiroient, ainsi que Mnémosyne, n'étoient, suivant Pytha-

(1) Apollon. Rhod. l. 1. Argonaut. v. 494.

(2) Diog. Laert. p. 3.

(3) Euripid. Iphigen. acte 1, sc. 1.

gore(1), que les intelligences célestes des sphères, d'où émanoit ce feu éternel, dont une seule étincelle mettoit tout en feu leur génie, et d'où partoient ces accords harmonieux, à l'unisson desquels se montoit la poésie. Remplis de l'influence des astres, les Poètes parloient alors le langage des Dieux : » Je vais, dit Orphée, dans » son poème des Argonautes, m'élan- » cer vers l'Olympe et dans les sphères » célestes(2), pour y chanter des choses » inconnues aux mortels ; » et alors il commence son poème sur l'arrivée du soleil au premier des signes qu'occupe le bélier étoilé, ou à toison d'or, placé dans le temple de Mars, ou, sans figure, dans le domicile de cette planète ; car tout ce poème est Astronomique.

On faisoit des fables sur les étoiles ; et les anciens ont reconnu que les poésies d'Homère et d'Hésiode contenoient beaucoup de ces fables Astronomiques. Héraclides (3) de Pont observe, qu'il y a dans Homère plusieurs récits de combats des Dieux, que certains auteurs expliquoient par des phénomènes célestes, et par les situations respectives des planètes et des signes. Plutarque (4) convient, que plusieurs expliquoient par

(1) Porph. Vitâ Pythag. p. 21.

(2) Argon. Orph. v. 48.

(3) Opusc. Mytholog. Th. Gale. p. 479.

(4) Plutarch. de Audiend. Poetis. p. 19.

les aspects des planètes les aventures de Mars et de Vénus; Lucien (1) est du nombre de ceux, qui croient que toute cette aventure est Astrologique, et il ajoute, que les poésies d'Homère et d'Hésiode sont une preuve des rapports, que les anciennes fables ont avec l'Astrologie. Ceci est entièrement conforme au passage de Chérémon, que nous ne nous laisserons pas de rappeler au lecteur. La fable d'Amphion et de Zéthus fils d'Antiope, qui attachent à la queue d'un taureau furieux Dircé leur tante, qui retenoit leur mère prisonnière, nous offre des traces des rapports établis entre les cieux et les fables sacrées, dans la cérémonie qui se pratiquoit tous les ans au tombeau d'Antiope (2), au moment où le soleil arrivoit au signe du taureau et au coucher héliaque des Gémeaux. Théon, dans ses commentaires sur Aratus, explique la génération des Pleïades, filles d'Atlas, et de Pléïone fille de l'Océan, par leur sortie du sein des eaux et de l'horizon, et ne voit dans cette histoire qu'une allégorie Astronomique (3).

Les Arabes, dont les tribus, comme nous l'avons vu, sont consacrées aux

(1) Lucian. de Astrolog. p. 992.

(2) Pausan. Bœotic. p. 295.

(3) Theon. p. 133. — 150.

étoiles , amusoient le loisir de leur vie pastorale par de petits contes ou romans sur les astres , moins agréables néanmoins que ne le sont les fables Grecques. Nous allons citer un exemple de ces sortes de récits , dépouillé de toute allégorie , et dans lequel chaque étoile est nommée par son nom Arabe (1). Pour prouver , dit Abulfarage , que les Arabes ne s'occupoient pas du mouvement des astres seulement comme les astronomes , mais qu'ils avoient encore un autre point de vue sous lequel ils les considéroient , nous rapporterons une de ces fables , qu'ils faisoient sur les astres. Ils disent que les étoiles *Alshère* et *Algomeyse* , le grand chien et le petit chien , étoient deux sœurs , qui avoient pour frère *Sohil* , ou *Canopus*. Celui-ci épousa la constellation d'*Orion* , *Aljauze* en Arabe ; mais ayant tué sa nouvelle épouse , *Sohil* se sauva vers le pôle austral pour éviter la poursuite de ses soeurs ; *Alobur* ou *Sirius* le poursuivit au-delà de la voie lactée ; mais *Algomeyse* resta en place et versa des torrens de larmes , au point que sa vue s'affoiblit. Tout ce petit roman n'est que la description de la position de ces étoiles , et un tableau de la succession de leur marche : la belle

(1) Abulf. Spec. Hist. cum Phæn. p. 1317

étoile de Canopus , placée au midi , en se couchant précipite Orion sous l'horizon.

Les Grecs avoient aussi une fable sur le coucher d'Orion , lequel a toujours lieu au lever du scorpion. Ils disoient qu'Orion étoit un géant , qui étoit mort de la piqûre d'un scorpion ; par la même raison , ils faisoient aussi mourir Canopus de la piqûre du même animal. C'est aussi ce scorpion qui effraye le cocher céleste , et précipite ses chevaux dans l'Eridan , lequel se couche à ce même instant. Les Grecs firent des Pléiades sept soeurs , dont une ne paroissoit plus et s'étoit sauvée vers le Nord , près de la queue de la grande Ourse , où elle prit le nom de Renard (1).

Nous nous bornerons à ces exemples , qui suffiront pour juger du génie des anciens poètes , et sur-tout de celui des Orientaux , qui , ayant placé leurs Dieux dans l'Olympe , ou sur la voûte des cieux , s'occupoient à les chanter et à les mettre en action , dans leurs poèmes sur la Nature , et dans les légendes sacrées.

Les poètes ne sont pas les seuls dont les ouvrages déposent en faveur du culte de la Nature , et qui dans leurs écrits et dans leurs fictions nous aient laissé des traces

(1) Theon. ad Arat. Poke. Noist p. 134.

de leur respect religieux pour le soleil , la lune , les astres et pour toutes les parties de l'Univers divinisées. Les plus savans philosophes de l'antiquité avoient conçu de la Nature et de ses agens la même idée que les poètes ; et les uns et les autres , dans un style différent , ont rendu hommage à la divinité de l'Univers.

On pourroit même ne pas faire de distinction entre les philosophes et les poètes , puisqu'elle n'est que dans le langage ; car on sait que les anciens poètes étoient les philosophes de leur siècle , ou autrement , que la philosophie s'exprimoit en vers.

Phérécyde , qui le premier parla de la Nature et des Dieux , écrivit un livre sur les premiers principes , qui commençoit ainsi (1) : » Jupiter , et le temps » unique existoient avec la terre , de » toute éternité. «

On se rappellera que les Perses appelloient Jupiter, le Ciel ; c'est lui qui partage ici l'éternité du temps avec la terre. Cette éternité du temps sans fin , source de toutes choses , est encore aujourd'hui un dogme sacré de la théologie des Perses (2). Phérécyde étoit Syrien , et écrivoit dans les principes de la philosophie orientale. Ces êtres étoient donc des Dieux , puisqu'ils

(1) Diog. Laert. Vit. Pherecyd. p. 82. — 84.

(2) Anquetil, Zend-Avest. t. 2.

étoient réputés causes éternelles de toutes choses.

Pythagore pensoit que les corps célestes étoient immortels et divins (1) ; que le soleil , la lune et tous les astres étoient autant de Dieux , qui renfermoient avec surabondance la chaleur , qui est le *principe de la vie* ; que les rayons du soleil pénétrant l'air et l'eau , jusqu'aux plus profonds abymes des mers , repandoit par-tout les germes de la vie ; ce qui rentre dans les dogmes des Egyptiens , qui attribuoient à la chaleur du soleil l'organisation primitive des animaux (2). Il plaçoit en conséquence la substance de la divinité dans ce feu Ether , dont le soleil est un des foyers (3) ; et qui , circulant dans toutes les parties de la matière , constitue l'ame universelle du monde , ou la divinité , dont chaque ame ou chaque principe de mouvement et de vie particulier est une émanation. On peut voir dans Virgile ces dogmes rendus en très-beaux vers par ce poète , dans son sixième livre de l'Enéïde , et dans le quatrième des Géorgiques. Nous aurons occasion d'y revenir , lorsque nous parlerons de l'ame du Monde , dans la seconde partie de cet ouvrage.

(1) Diog. Laert. Vit. Pythag. p. 583, 584.

(2) Euseb. Præp. Ev. l. 1, c. 7.

(3) Cicéro. de Nat. Deor. l. 1, c. 11. Lact.

Les Pythagoriciens divisoient le Monde en douze sphères concentriques ; la première , celle qui les enveloppe toutes , est la sphère des fixes , c'est-à-dire Uranus (1) , dans lequel réside le *premier Dieu*. C'étoit à ce premier cercle , ou à ce ciel des fixes , qu'étoit attachée l'idée de première cause. Cette sphère , en effet , étoit censée composée de la partie la plus pure du feu Ether , qui constituoit l'essence de la divinité , ou l'ame du Monde , le principe de ses mouvemens , de sa vie et de l'harmonie qui y règne. Parmenides faisoit circuler immédiatement au-dessus de cette sphère cette même substance , qu'il appeloit la couronne de lumière , qui enveloppoit le Monde (2) , et il y plaçoit aussi la substance de la divinité , dont les astres partageoient la Nature. Alcméon de Crotone faisoit résider les Dieux dans le soleil , dans la lune et les autres astres. Platon , dans son *Timée* et dans son livre des lois , dit Cicéron , attribue la divinité au Monde , au ciel , aux astres et à la terre. Xénophon étoit dans la même opinion , et il reconnoissoit la divinité du soleil. Le philosophe

de Fals. Relig. l. 1 , c. 5. Senec. l. 1 , Quæst. Nat. Minu. Felix. p. 151. Salvian. de Gub. Mund. l. 1 , p. 4.

(1) Vit. Pythag. Phot. Biblioth. Codex. 259.

(2) De Nat. Deor. l. 1 , c. 12.

Antisthène , dans son livre intitulé , le Physicien , ne reconnoissoit qu'un seul Dieu naturel , qui étoit la Nature elle-même. Aristote lui-même rendit hommage à la divinité de l'Univers en général (1), et en particulier à la substance étherée , qui compose le ciel , ou le firmament , c'est-à-dire le corps d'Uranus , pour parler le langage figuré des cosmogonies. Xénocrates , son disciple , reconnoissoit huit Dieux ; les sept planètes et le ciel des fixes étoient ces Dieux (2). Héraclides de Pont , élevé à la même école , met au nombre des Dieux , la terre , le ciel et les sept planètes. Il en est de même de Théophraste , qui attribue le titre de causes premières au ciel , aux astres et aux signes du zodiaque. Straton plaçoit aussi la divinité dans la Nature et ses parties. Zénon (3) donnoit pareillement le titre de Dieux à l'Ether , aux astres , au temps et à ses parties ; il expliquoit d'après ces principes , qui sont les véritables , toute la théogonie d'Hésiode , et rapportoit à la Nature et à ses agens les noms des divinités les plus connues , telles que Jupiter , Junon , Vesta , &c.

Cléanthes , son disciple , regardoit aussi le monde comme un Dieu , ou

(1) De Nat. Deor. l. 1 , c. 13.

(2) Ibid. c. 13.

(3) Cicer. ibid. c. 14.

admettoit le dogme de l'Univers-Dieu ; et il en plaçoit la substance principalement dans le feu Ether , qui réside au plus haut des cieux , et qui forme la dernière couche des sphères , qui nagent dans ce fluide , lequel les enveloppe et les pénètre de toutes parts (1). La Divinité toute entière , suivant ce philosophe(2) , se distribuoit dans les astres , dépositaires d'autant de portions de ce feu divin.

Chrysippe , le plus subtil commentateur de la doctrine des Stoïciens , reconnoît aussi le monde pour Dieu (3) ; et il en fait résider la substance dans le feu Ether, dans les astres, dans le soleil, dans la lune , dans les élémens ; enfin , dans ce que nous appelons la Nature et dans ses principales parties. Il pense , comme les Perses , que le ciel ou l'Ether est Jupiter ; il prétend même que toutes les fables d'Orphée , de Musée , d'Hésiode et d'Homère , ne sont que des allégories sur la Nature ; et nous pensons absolument comme lui , quoique peut-être nos explications ne soient pas les mêmes que celles qu'il donnoit , et que nous n'avons pas aujourd'hui. Telle étoit aussi l'opinion de Diogènes le Babylonien , dont nous avons perdu les ouvrages , et

(1) Ibid. c. 14.

(2) Ibid. c. 14.

(3) Ibid. c. 15.

qui avoit rapporté la mythologie ancienne à la Nature, et n'y avoit vu que de la physiologie (1). Notre opinion sur l'antiquité, comme on le voit, n'est pas nouvelle : les formes et les moyens d'explications pourront être différents ; mais il y aura un point de vue commun, *la Nature*, la grande et l'unique Divinité de tous les anciens peuples.

Le philosophe Posidonius prétendoit, comme Zénon, que le monde en général, et le ciel en particulier (2), composoient la substance de la Divinité. Boethus la fait résider dans le firmament, ou dans la sphère des fixes. C'est l'opinion de Pline, dont nous avons rapporté le fameux passage sur la Divinité du monde et du ciel, dans le premier chapitre de cet ouvrage. C'étoit le grand dogme des Stoïciens ; ils pensoient que la Divinité (3) résidoit dans le feu Ether, ou dans le feu Artiste, qui organise tous les êtres (4). Anaximandre regardoit les astres comme autant de Dieux. Anaximènes regardoit aussi comme Dieu l'Ether, et même l'élément de l'air. Diogènes-Apolloniates pensoit de même. Dio-

(1) Cicero de Nat. Deor. l. 2, c. 24, 25, &c.

(2) Diog. Laert. Vit. Zenon. p. 528.

(3) Plut. de Placit. Phil. l. 1, c. 7, p. 881.

(4) Cicero de Nat. Deor. l. 2, c. 22, & l. 1, c. 10. Lactance, l. 1, c. 5. Minutius Félix, p. 51. Laert. l. 9, p. 666.

dore-de-Sicile prétend que plusieurs auteurs croyoient que les Egyptiens avoient aussi attribué la Divinité à l'air (1). Julius-Firmicus et Saint Athanase (2), qui tous deux ont écrit sur la religion des anciens, et ont recueilli leurs dogmes philosophiques et religieux, attestent le respect des Egyptiens pour l'élément de l'eau, qu'ils avoient déifié, en reconnaissance des bienfaits qu'ils recevoient du Nil, une de leurs plus grandes Divinités. C'étoit en Egypte, que Thalès avoit puisé ses dogmes cosmogoniques sur la divinité de l'eau, premier principe de toutes choses. Moïse, Orphée firent aussi sortir de l'eau l'Univers; et les Grecs regardèrent l'Océan, comme un de leurs plus grands Dieux.

Les prières des Perses sont adressées souvent à l'eau, qu'ils regardent comme principe de génération dans la Nature.

Nous ne pousserons pas plus loin nos recherches sur les opinions des anciens philosophes, relativement aux élémens, aux astres, au ciel et au feu Ether qui compose leur substance, considérés comme causes actives et éternelles de tout ce qui est produit ici-bas, et conséquemment comme autant de Dieux nés du sein de l'Univers, ou du Dieu

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 3, c. 3, p. 89.

(2) Jul. Firm. p. 3 & 4. Athanaz. Adv. Gent.

immense dont ils font partie. On vient de voir, que tout ce qu'il y a eu de plus grands philosophes se sont accordés à leur donner le rang de Dieux et de chefs de l'harmonie éternelle du monde, le grand Dieu par excellence, qu'ils composent par leur réunion. C'est donc encore ici une nouvelle preuve de ce que nous avons avancé dans notre premier chapitre intitulé, *l'Univers-Dieu*: savoir, que l'idée la plus simple, la plus naturelle, et la première qui a dû se présenter aux hommes, lorsqu'ils ont commencé à raisonner sur les causes des effets produits ici-bas, et dont ils font partie, a été de les placer dans la Nature même et dans ses agens les plus apparens, dont l'activité se manifestoit à leurs yeux. Ayant rendu l'idée de cause éternelle et supérieure à eux par le mot Dieu, c'est donc dans la Nature et ses parties qu'ils ont vu leurs Dieux, et ils n'en ont pas dû voir d'autres, jusqu'à ce que l'esprit, par ses abstractions, s'en fût créé de nouveaux, sous le nom de Dieux invisibles et intellectuels. Certainement ce n'est pas par-là qu'on a commencé, et cette chimère n'a pu appartenir à tous les peuples, ni pu faire oublier les Dieux, que l'on voyoit habituellement verser leurs bienfaits sur l'homme.

Les poètes chantèrent les Dieux naturels,
reels,

rels , long temps avant que les Métaphysiciens et les Spiritualistes eussent imaginé les leurs ; et ce sont-là ces anciens Dieux , que la fable couvre de son voile sacré ; ce sont-là ceux qui ont été peints , ceux à qui on a élevé des statues et des images emblématiques, et à qui on adressa des hymnes. L'accord parfait que nous venons de trouver entre les dogmes des plus grands philosophes , entre les fictions sacrées et les chants de la poésie , entre les témoignages des historiens de tous les pays , de l'ancien et du nouveau monde , entre tous les monumens politiques et religieux , les images , les statues , les médailles , les talismans et les calendriers sacrés des anciens , qui tous déposent en faveur du culte rendu à la Nature , de son antiquité , comme de son universalité , ne permettent plus d'élever aucun doute sur cette importante vérité.

Il résulte de-là , qu'on s'est étrangement trompé sur l'antiquité religieuse ; car ce n'est pas ainsi qu'on l'a envisagée jusqu'à ce jour. Ce n'est pas là l'origine qu'on a donnée aux Dieux , en qui nos savans , pour la plûpart, n'ont vu que d'anciens rois ou des héros dont on avoit fait l'apothéose , comme ils n'ont vu dans leurs aventures bizarres, que d'anciennes histoires altérées , au lieu d'y voir l'histoire même de la Nature écrite en style allégorique. S'ils ont quelquefois reconnu

que les astres avoient été aussi déifiés, ils n'ont fait de cette branche de culte qu'une partie très-accessoire, dont ils n'ont tiré aucuns résultats, tandis qu'ils devoient y voir la base la plus ancienne et la plus universelle des religions. Il s'ensuit donc qu'il n'y a encore rien de fait à cet égard, et que l'explication de l'antiquité religieuse est toute entière à recommencer.

C'est une vérité dont nos érudits se fâcheront peut-être ; mais il n'en est pas moins certain que tout est à refaire, et qu'il y aura de bien gros livres à brûler ; car une nouvelle méthode, aussi différente des anciennes, doit nécessairement donner des résultats différens. En effet, si c'étoit sur des sphères que les prêtres Egyptiens, comme nous l'a dit Synésius, formoient le modèle des statues de leurs Dieux et composoient les emblèmes sacrés de leur religion ; ce sera avec des sphères désormais qu'on devra chercher à les décomposer. Si les fables et les aventures des Dieux n'étoient que des fictions sur les phénomènes célestes, sur le soleil, sur la lune, sur les planètes, sur les signes du Zodiaque, sur les décans, sur les horoscopes, sur les hémisphères, sur la lumière, sur les ténèbres, sur les phases de la lune, sur les saisons, sur le Nil, enfin, sur la Nature en général, comme l'ont pensé

Chérémon et les plus savans prêtres Egyptiens, ce sera par le ciel, par les astres, par les élémens, et par le jeu de toutes les causes physiques qu'il faudra les expliquer, c'est-à-dire, tout autrement qu'on a encore fait. La Physique et l'Astronomie doivent nécessairement nous fournir les moyens de résoudre tout ce qui a été fait sur les agens de la Nature et sur la sphère; c'est la première manière d'expliquer qu'on doit employer, puisque ce culte incontestablement a été le plus ancien; c'est aussi celle qui doit nous procurer le plus de solutions, puisque le Sabisme a été la religion la plus universelle, et celle dont les traces sont empreintes sur plus de monumens de toute espèce: tout autre système ne nous conduira jamais à la véritable intelligence de ces monumens et de ces fables, puisqu'il supposeroit ou d'autres Dieux que les Dieux naturels, que pourtant nous avons retrouvés partout, ou d'autre objet à ces statues et à ces fables que les Dieux; ce qui seroit contradictoire dans des monumens religieux.

Si les hommages rendus à des hommes se sont quelquefois mêlés à ceux qu'on rendoit aux véritables Dieux, auxquels la flatterie les associa, ce ne fut jamais qu'une tache légère & passagère sur le culte de la Nature, qui resta constam-

ment en possession de ses autels. Il se passa sans doute bien des siècles jusqu'à ce qu'il se trouvât un mortel assez hardi pour oser les partager, & des hommes assez dégradés pour y porter leur encens. Le despotisme des empereurs avilit assez les Romains, pour les porter à leur accorder les honneurs, que l'on rendoit aux Dieux; mais ce culte ne dura qu'autant de temps, que la crainte ou l'intérêt eurent besoin de le perpétuer. Jupiter tint toujours la foudre du capitolé, et ces nouveaux Dieux ne rivalisèrent pas long-temps avec ceux de Numa.

La raison des obstacles qu'a toujours trouvé le culte d'un homme à s'établir et à subsister parmi ses semblables, est tirée de la nature même de l'homme. Tout est foible en lui; dans l'Univers tout est grand. L'homme naît, croît et meurt, et partage à peine un instant la durée éternelle de la vie du monde et de la terre, dont il occupe un point infiniment petit; à peine sorti de la poussière, il y rentre tout entier: la Nature seule reste et recompose de nouveaux êtres de ses débris. L'image de ce petit être passager peut-elle effacer du cœur de ses semblables celle de la grandeur et de la majesté de la Nature? Si c'est à la force que l'on a cru devoir dresser des autels, quel mortel,

fût-ce Hercule ou Thésée, a pu comparer la sienne à cette force universelle répandue dans toutes les parties du monde, qui balance le soleil au centre du système planétaire, entraîne la terre et les astres dans son courant, soulève ou calme les mers, enchaîne les tempêtes, ou donne l'impulsion aux vents, et qui enfin meut tout l'Univers? Si c'est à la bienfaisance et aux inventions utiles que l'on croit que la reconnoissance éleva des temples, qui jamais les a mieux mérités que cette terre, qui, de son sein fécond, fait éclore tous les biens, varie ses productions à l'infini, et dont la surface, tous les ans, s'organise sous mille formes pour embellir la scène où l'homme se trouve placé? Quoi! Cérès et Triptolème ne seroient que des mortels qui, pour avoir enseigné à l'homme à cultiver le blé, auroient eu des autels, et reçu les honneurs divins par la reconnoissance des hommes; et la terre, qui cache dans son sein le germe des moissons, et qui les nourrit, ce ciel qui les alimente de ses eaux bienfaisantes, ce soleil qui les féconde, les échauffe et les mûrit, auroient perdu leurs adorateurs, et cédé leurs temples à de foibles mortels, qui avoient appris à jouir de leurs bienfaits!

Il est bien plus naturel de croire que la Nature elle-même et ses agens, le

soleil , la lune , les astres et la terre , personnifiés dans des allégories savantes par les poètes et par les théologiens , ont été méconnus par le peuple et par une postérité qui sera retombée dans l'ignorance , après des siècles de génie et de lumière , ou par des peuples grossiers , qui auront reçu chez eux les formes du culte des nations savantes , sans jamais s'être assez instruits pour en comprendre le but et en deviner le sens. Cette supposition nous paroît infiniment plus vraisemblable , qu'il ne l'est que des hommes qu'on avoit vu naître et mourir , et dont on n'avoit plus rien à espérer ni à craindre , aient fait désertter les autels de la Nature , qui imprime sans cesse à l'homme l'idée de sa puissance et de ses bienfaits , et l'enchaîne à son culte par le sentiment de sa dépendance et de ses besoins. Pour croire à un pareil renversement de la religion primitive , il faut des preuves claires et incontestables d'un tel changement ; sans cela , on est autorisé à ne supposer aux hommes d'autres Dieux , que ceux qu'ils ont dû adorer , et qu'ils ont effectivement adorés dès la plus haute antiquité. C'est par-là qu'il faut commencer à expliquer les plus anciens monumens du culte des Dieux et les traditions sacrées. Tout ce qui recevra un sens raisonnable , considéré sous ce rapport , tout ce qui contien-

dra un tableau ingénieux de la Nature et de ses opérations, appartiendra nécessairement à cette religion. Tout ce qui pourra s'expliquer par ces principes, sans rien forcer, sera son ouvrage. Quand elle aura repris, dans le dépôt confus des mythologies, les allégories qu'elle a créées, les autres religions pourront alors réclamer leurs traditions sacrées, et les aventures merveilleuses de leurs prétendus héros ou princes déifiés, s'il en reste.

Mais quelle route suivre pour ne pas se perdre dans ce dédale obscur ? quel fil va nous y guider ? C'est la question qui se présente naturellement à notre lecteur, et à laquelle nous allons répondre dans la seconde partie de notre ouvrage. C'est là proprement que l'on verra l'exposition de la nouvelle méthode, dont jusqu'ici nous n'avons fait que prouver la nécessité, et dont maintenant nous allons poser les principes et déterminer la marche ; car nous n'aurions point fait un grand pas, si nous nous fussions bornés à prouver que toutes celles qui ont été employées jusqu'ici ne valoient rien, et si nous n'en avions pas une autre à leur substituer. C'est la tâche que nous nous imposons, et que nous allons remplir.

O R I G I N E

DE TOUS LES CULTES,

O U

RELIGION UNIVERSELLE.

LIVRE DEUXIEME.

CHAPITRE PREMIER.

*TABLEAUX DE L'UNIVERS, DE SES
DIVISIONS, ET DES AGENS PRIN-
CIPAUX DE LA NATURE.*

LA Nature devant être la base du nouveau système d'explications, d'après les vérités reconnues et les principes posés dans la première partie de cet Ouvrage ; il s'ensuit que c'est la Nature que nous devons interroger sur la marche que nous avons à tenir, et que c'est elle qui doit nous guider dans la nouvelle méthode que nous allons établir. Les hommes et leurs écrits ne doivent être consultés qu'après elle, et écoutés, qu'autant qu'ils parlent comme elle. Mais aussitôt que la Nature et les hommes nous parleront le même langage, soyons sûrs alors que nous tenons la vérité,

ou du moins que nous sommes dans la route qui y conduit.

Si nous voulons savoir ce que les peintres et les chantres de la Nature ont peint et ce qu'ils ont chanté, voyons ce qui a dû les frapper dans l'Univers, et subjuguier leur admiration et leur respect; ce sera à coup sûr ce qu'ils auront peint et ce qu'ils auront chanté; surtout s'ils nous disent aussi eux-mêmes, que c'est là ce qui les a toujours frappés. Car, alors la Nature aura produit sur eux l'effet qu'elle devoit produire. Maintenant, examinons quelle chose a dû les étonner; et quels sont les tableaux de l'Univers sur lesquels leurs regards ont dû principalement s'attacher. Voulons-nous le savoir? interrogeons-nous nous-mêmes, et voyons quels sont les objets qui nous étonnent le plus dans la Nature? qu'y admirons - nous davantage? voilà ce qui les a étonnés, voilà ce qu'ils ont admiré. Quand les tableaux sont les mêmes, et quand ils conservent avec le spectateur les mêmes rapports, et celui-ci les mêmes organes, l'impression doit être constamment la même. Or, les tableaux du monde subsistent encore dans tout leur éclat, et si les spectateurs changent, les organes de ceux qui leur succèdent n'ont point changé; s'il y avoit quelque différence dans les positions, elle seroit toute entière à l'avantage de la Nature,

à l'étude de laquelle se livroient plus volontiers les premiers hommes, qui étoient assez heureux pour n'avoir d'autre livre qu'elle. Elle seule étoit la source de leurs jouissances; ses beautés formoient leur unique spectacle, et le luxe de ses productions faisoit toute leur richesse et leur magnificence.

Au sein des ténèbres d'une nuit profonde, lorsque le ciel est chargé d'épais nuages, lorsque tous les corps ont disparu à nos yeux, et que nous semblons habiter seuls avec nous-mêmes, et avec l'ombre noire qui nous enveloppe, quelle est alors la mesure de notre existence? combien peu diffère-t-elle d'un entier néant, sur-tout quand la mémoire et la pensée ne nous entourent pas des images des objets, que nous avoit montrés le jour? Tout est mort pour nous, et nous-mêmes le sommes en quelque sorte pour la Nature. Qui peut nous donner la vie, et tirer notre ame de ce mortel assoupissement qui enchaîne son activité dans l'ombre du chaos? un seul rayon de la lumière peut nous rendre à nous-mêmes et à la Nature entière, qui sembloit s'être éloignée de nous. Voilà le principe de notre véritable existence, sans lequel notre vie ne seroit que le sentiment d'un ennui prolongé. C'est ce besoin de la lumière, c'est son énergie créatrice, qui a été

sentie par tous les hommes, qui n'ont rien vu de plus affreux que son absence. Voilà leur première divinité, dont un seul rayon, brillant au sein du chaos, en fait sortir l'homme et tout l'univers. Voilà ce qu'ont chanté tous les poètes qui ont imaginé des cosmogonies; voilà le premier dogme d'Orphée, de Moïse et de tous les Théologiens; voilà *l'Ormuzd* que les Perses invoquent et qu'ils regardent comme la source de tout le bien de la Nature, comme ils placent dans les ténèbres et dans Ahriman leur chef l'origine de tous les maux. La lumière est la vie de l'Univers, l'amie de l'homme, et sa compagnie la plus agréable; avec elle il ne s'apperçoit plus de sa solitude; il la cherche dès qu'elle lui manque, à moins qu'il ne veuille pour reposer ses organes fatigués se dérober à lui-même et au spectacle du monde.

Mais quel est son ennui, lorsque son reveil a précédé le retour du jour, et qu'il est forcé d'attendre la lumière! quelle est sa joie aussi, lorsqu'il entrevoit ses premiers rayons, et que l'aurore blanchissant l'horizon rappelle sous sa vue tous les tableaux qui avoient disparu dans l'ombre. Il voit alors ces enfans de la terre, dont la taille gigantesque s'élève au sommet des airs, les hautes montagnes couronner de leur cîme

tout l'horizon , et former la barrière circulaire qui termine la course des astres. La terre s'aplanit vers leurs racines , et s'étend en vastes plaines entre-coupées de rivières , couvertes de prairies , de bois , ou de moissons , dont l'aspect un moment auparavant lui étoit dérobé par un sombre voile , que l'aurore d'une main bienfaisante vient de déchirer. La Nature reparoît toute entière aux ordres de la divinité , qui répand la lumière. Mais le Dieu du jour se cache encore au regard de l'homme , afin que son oeil insensiblement s'accoutume à soutenir le vif éclat des rayons du Dieu , que l'aurore va introduire dans le temple de l'Univers , dont il est l'ame et le père. Déjà la porte par où il doit entrer est nuancée de mille couleurs , et la rose vermeille semble être semée sous ses pas ; l'or mêlant son éclat à l'azur forme l'arc de triomphe sous lequel doit passer le vainqueur de la nuit et des ténèbres. La troupe des étoiles a disparu devant lui , et lui a laissé libre les champs de l'Olympe dont il va seul tenir le sceptre. La Nature entière l'attend ; les oiseaux par leur ramage célèbrent son approche et font retentir de leurs concerts les plaines de l'air au-dessus desquelles va voler son char , et qu'agitent déjà les douces haleines de ses chevaux. La

cime des arbres est mollement balancée par le vent frais qui s'élève de l'Orient. Les animaux que n'effraye point l'approche de l'homme, et qui vivent sous son toit, s'éveillent avec lui, et reçoivent du jour et de l'aurore le signal qui les avertit du moment où ils pourront chercher leur nourriture dans les prairies et dans les champs, dont une tendre rosée a impregné les plantes, les herbes et les fleurs.

Il paroît enfin, environné de toute sa gloire, cet astre bienfaisant, dont l'empire va s'exercer sur toute la terre. Son disque majestueux répand à grands flots la chaleur et la lumière, dont il est le plus grand foyer. A mesure qu'il s'avance dans sa carrière, l'ombre, sa rivale éternelle, s'attachant aux corps qui la produisent, et à la matière grossière dont elle est fille (*ee*), fuit devant lui, marchant toujours en sens opposé, décroissant à mesure qu'il s'élève, et attendant sa retraite pour se réunir à la sombre nuit dans laquelle est replongée la terre, au moment qu'elle ne voit plus le Dieu père du jour et de la Nature. Il a d'un pas de géant franchi l'intervalle qui sépare l'Orient de l'Occident, et il descend sous l'horizon aussi majestueux qu'il y étoit monté. Les traces de ses pas sont encore marquées par la lumière qu'il laisse sur les nuages

qu'il colore, et dans l'air qu'il blanchit, et où se brisent plusieurs fois en divers sens les rayons de lumière, qu'il lance sur l'atmosphère quelques heures après sa retraite, pour nous accoutumer à son absence et pour nous épargner l'horreur d'une nuit subite. Mais enfin insensiblement elle arrive, et déjà son crêpe noir s'étend sur la terre, triste de la perte d'un père bienfaisant.

Ici un nouveau phénomène se présente aux yeux de l'homme. Du côté où il a vu le soleil disparoître, un nouvel astre sorti en quelque sorte de ses flancs, et formé de sa substance, pendant le sommeil du Dieu du jour (*ff*), vient reparer en partie la perte de la lumière, en se parant de jour en jour d'un vêtement plus lumineux, qui s'étend au point qu'au bout de quatorze jours il la couvre toute entière, et que son disque plein et parfaitement arrondi rivalise en quelque sorte avec le Dieu qui lui prête sa lumière et qui lui abandonne l'empire de la nuit, à laquelle la lune (c'est le nom du nouvel astre) va présider, comme lui-même préside au jour. Mais sa gloire étant empruntée, elle ne peut être de longue durée. Comme ce nouvel astre avoit paru naître et croître par degrés, jusqu'à ce qu'il eût acquis toute la plénitude de lumière qu'il peut recevoir, on le voit bientôt

décroître par les mêmes degrés, et enfin s'éteindre, jusqu'à ce qu'ayant été réuni au Dieu de la lumière, il ait de nouveau rallumé ses feux, qui vont croître et décroître comme les premiers, pour s'éteindre et se rallumer encore aux rayons du soleil. Cette dépendance dans laquelle ce nouvel astre est du premier, la courte durée de l'existence périodique de sa lumière, jointe à ses altérations, dont le soleil n'offre aucun exemple, et à la foiblesse de cette lumière, et à son défaut de chaleur; tout dut la faire subordonner au soleil, qui conserve son éclat majestueux pendant tous les siècles. Néanmoins la lune dut lui être associée, tant à cause de la grandeur de son disque égal à celui du soleil, qu'à cause de la conformité de la fonction, qu'elle remplit pendant la nuit, avec celle du soleil pendant le jour, qu'à cause de la continuité de lumière qu'elle entretient dans l'air, lorsque pleine elle monte sur l'horizon, au moment où le soleil se retire, et qu'elle ne se retire elle-même, qu'à l'instant qu'il reparoît.

Le phénomène de ses phases, phénomène unique pour l'homme, qui n'aide point sa vue du secours du télescope, dut sur-tout fixer l'attention des hommes et devenir l'objet de leurs recherches par sa singularité. Il leur offroit une mesure du temps la plus simple, après celle

des nuits et des jours. Tous les sept jours la lune prenoit une nouvelle face, et tous les vingt-neuf jours, ou au bout de quatre fois sept jours elle reprenoit sa première face. Ces petites périodes de temps devenoient autant de mesures de durée, et cette facilité de compter les sommes de jours plus ou moins grandes dut être sentie bientôt; aussi nous la trouvons adoptée dès l'antiquité la plus reculée, chez la plupart des peuples du monde, au moins quant à la période de vingt-neuf jours, ou au mois lunaire. Sa marche dut être comparée à celle du soleil durant une révolution diurne, parce que, tantôt elle se levoit au moment où cet astre étoit au milieu de sa course; tantôt au moment où il venoit de la finir; tantôt il la trouvoit encore au milieu du ciel au moment de son lever; tantôt enfin elle disparoissoit dans les rayons du soleil, et la nuit perdoit entièrement sa souveraine, et la redemandoit au Dieu du jour.

Aucune de ces observations n'ont dû échapper aux peintres et aux chantres de la Nature. Elles étoient trop naturelles à faire; ces phénomènes étoient pour eux trop sensibles et se reproduisoient trop souvent, pour n'être pas l'objet de leurs recits allégoriques, et de leurs peintures symboliques.

Je

Je ne parlerai pas des éclipses, qui ne sont que des phénomènes passagers, qui imprimèrent plutôt la terreur qu'ils n'inspirèrent l'admiration; car elle naît de l'ordre et de l'harmonie des phénomènes périodiques. On fut plutôt embarrassé d'en deviner la cause, qu'occupé à en peindre et à en chanter les effets, qui ne se lioient en rien avec la marche de la végétation, et dont on n'appercevoit point les rapports avec celle du temps. On n'y vit long-temps, qu'une entreprise du principe des ténèbres sur le principe de la lumière, à la victoire duquel on crut devoir s'intéresser.

Il est encore dans le soleil et dans la lune un autre mouvement différent de celui par lequel ces astres semblent se mouvoir d'Orient en Occident. On les voit aussi se mouvoir dans le ciel de bas en haut, et ensuite de haut en bas, sans jamais franchir certaines limites, qui circonscrivent leur marche, et qu'on peut appeler points de retour ou tropiques; mais ces astres n'arrivent à ces points, que par un mouvement oblique, et suivant un cercle dans lequel ils se meuvent en sens contraire de leur mouvement journalier. C'est par un effet de ce second mouvement, qu'ils s'approchent ou s'éloignent du point du ciel, qui répond perpendicu-

lairement sur notre tête, et qu'on appelle zénith. Cette route fut notée dans les cieux par des images, et servit à déterminer la succession des effets produits ici-bas par l'action du soleil, les vicissitudes des saisons, et la durée de l'absence ou de la présence des deux astres sur l'horizon; car, tous ces phénomènes dépendent de l'obliquité de cette route.

On y distingua sur-tout deux points, qui limitoient la durée de l'action féconde du soleil, et ces points sont ceux où la nuit et le jour sont d'égale durée, et où la présence du soleil est parfaitement égale au temps de son absence; ce qui arrive deux fois durant une révolution de cet astre, dans la route oblique dont nous venons de parler. Ces deux limites étoient au second mouvement du soleil d'Occident en Orient, ce que le bord oriental et occidental sont au mouvement d'Orient en Occident, ou au mouvement journalier. Ces derniers fixent les bornes du jour et de la nuit, et les premières celles des longs jours et des longues nuits, et la division de l'empire qu'ils prennent alternativement l'un sur l'autre. Tout le grand ouvrage de la végétation annuelle paroît dépendre de cette marche et être dirigé par elle. A peine le soleil dans sa route oblique a-t-il atteint un de ces points, qu'une force active et féconde semble

émaner de ses rayons, et imprimer le mouvement et la vie à tous les corps sublunaires, qu'il appelle à la génération. Arrive-t-il au point opposé? cette vertu féconde semble l'abandonner, et la Nature entière se ressent de son épuisement; sa chaleur et sa lumière éprouvent les mêmes changemens, et la force de l'une se dégrade comme la durée de l'autre.

La lumière toujours vierge ne produit rien, mais sert à nous montrer tout ce qu'engendre et organise la chaleur. L'une crée en quelque sorte le monde, et l'autre nous en découvre le spectacle; sans la chaleur, la lumière ne nous montreroit rien qu'elle-même, ou que des masses brutes de matières; avec la chaleur tout prend des formes, s'organise, croît et atteint sa perfection ou sa maturité; mais, d'un autre côté, sans la lumière, tous les êtres qu'organise et anime la chaleur, ensevelis dans une ombre éternelle, seroient comme perdus pour nous. Le soleil renferme donc en lui deux forces, l'une par laquelle il crée, et l'autre par laquelle il nous montre ses productions avec leurs formes variées, et avec les couleurs qu'elles prennent sous ses rayons.

Ces deux qualités aussi distinctes, ces deux puissances du même astre, dont il n'avoit communiqué qu'une seule à la lune, qui donne de la lumière

sans chaleur, furent remarquées, et durent présenter dans le soleil l'image d'un double être, ou d'un être source de deux grands bienfaits, la lumière et la chaleur qui donne la vie (gg). Tantôt il dut n'être distingué que par les rayons, qui paroient ses images, et tantôt par le symbole actif de la génération, qui désignoit sa force créatrice; ce qui dut en faire comme deux divinités. Quelquefois aussi il dut paroître privé de cet attribut caractéristique de sa virilité, lorsqu'en automne il sembloit avoir perdu la force féconde qu'il exerçoit au printemps, et dont son énorme phallus étoit l'emblème. On sent, qu'alors le changement d'attributs dans ses images dut donner lieu à bien des fictions sur la perte, que le père de la Nature avoit faite de sa virilité. Delà durent naître ces mutilations si fameuses dans l'ancienne mythologie.

Quel tableau en effet plus propre à attrister l'homme, que celui de la Nature, lorsqu'elle se trouve privée de sa parure, de sa verdure et de son feuillage, et qu'elle n'offre plus à nos regards, que le spectacle des débris des plantes desséchées, ou tombées en putréfaction, de troncs dépouillés, de terres hispides, et sans culture, ou couvertes de neiges, de fleuves débordés dans les champs, ou enchaînés dans leur lit par des glaces, ou de vents fougueux qui bouleversent la terre,

les eaux et les airs, et portent le désastre dans tout le monde sublunaire ? Qu'est devenue cette température heureuse dont la terre jouissoit au printemps et pendant l'été, cette harmonie des élémens, qui étoit en accord avec celle des cieux, cette richesse et cette beauté de nos campagnes chargées de moissons et de fruits, et émaillées de fleurs, ont l'odeur parfumoit l'air, et dont les couleurs variées présentoient un spectacle ravissant ? Tout a disparu, et le bonheur s'est éloigné de l'homme avec le Dieu qui embéllissoit nos climats par sa présence. Sa retraite a plongé la terre dans un deuil dont son retour seul pourra la tirer. Il étoit donc le créateur de tous ces biens, puisqu'ils nous échappent avec lui. Mais quel sera le terme de sa fuite et de sa descente des cieux, dont il paroît, comme Apollon, vouloir s'exiler ? va-t-il replonger la Nature dans l'ombre éternelle du cahos, d'où sa présence l'avoit fait sortir ?

Ces craintes ne sont point imaginaires, et nous apprenons que les hommes les ont eues. Les anciens Egyptiens, voyant le soleil s'éloigner de leurs climats, craignirent qu'un jour il ne vînt à les quitter tout-à-fait ; (1) et en conséquence ils célébroient tous les ans, au

(1) Manil. l. 1, v. 69.

Solstice d'hiver, (1) des fêtes de joie, au moment où ils s'apercevoient que cet astre commençoit à remonter vers eux, et rebrousoit sa route pour revenir dans nos climats septentrionaux. Cette crainte dut être encore plus forte dans le Nord de l'Europe et de l'Asie, où le besoin de la présence du soleil, ainsi que son éloignement étoient plus grands.

Mais si on fut aussi sensible aux espérances de son retour, quelle joie dut-on éprouver, lorsque cet astre remonté déjà vers le milieu du ciel eut chassé devant lui les ténèbres, qui avoient empiété sur le jour et usurpé une partie de son empire? Alors l'équilibre du jour et de la nuit, et avec lui l'harmonie de la Nature étant rétablis, un nouvel ordre de choses aussi beau que le premier recommencoit, et la terre, fécondée par la chaleur du soleil, qui avoit repris la fraîcheur et les forces de la jeunesse, s'embéllissoit sous les rayons de son époux. Ce n'est plus ici le Dieu du jour que les oiseaux chantent dans leur ramage; c'est celui de l'amour, dont les feux brûlants s'allument dans les veines de tout ce qui respire l'air devenu plus pur et plus plein de principes de vie. Déjà les mères prévoyantes ont choisi l'arbre ou le buisson, où elles suspen-

(1) Achill. Tat. c. 23, p. 85. Uranol. Petavii. t. 3.

dront le nid, qui doit recevoir le fruit de leurs amours, et que va ombrager le feuillage naissant; car, la Nature a déjà repris sa parure, les prairies leur verdure, les forêts leur chevelure nouvelle, et les jardins leurs fleurs; la terre a déjà une face riante, qui fait oublier la tristesse et le deuil dont l'hiver l'avoit couverte; les vents bruyants ont fait place aux zéphirs, dont la douce haleine respecte le feuillage tendre, qui s'abreuve encore de rosée, et qui joue légèrement sur le berceau des enfants du printemps. Les fleuves, rentrés dans leur lit, reprennent leur cours tranquille et majestueux, et le ruisseau, qui serpente dans la plaine à travers la verdure nouvelle, présente une eau pure aux plantes et aux fleurs, qui croissent et se nourrissent sur ses bords. La terre par sa beauté rivalise avec le ciel, depuis l'instant qu'elle a recouvré son époux.

Il n'est aucun de ces tableaux que le génie des poètes ne se soit exercé à rendre, et qui n'ait été copié par les peintres de la Nature. On trouve dans les Géorgiques de Virgile (1) une de ces descriptions du printemps et des heureux effets du retour du soleil vers nos climats; et ce morceau est un des plus beaux de son ouvrage. On y voit

(1) Virgil. Georgic. l. 2. v. 324, &c.

la terre amoureuse du ciel s'ouvrir aux pluies fécondes, qu'il répand dans son sein, et recevoir de lui ce feu actif, qui circule dans tous les corps, où il répand la force et la vie. Le spectacle qu'offre la Nature à cette époque est trop brillant, pour n'avoir pas rempli d'admiration tous les hommes, sur-tout dans nos régions boréales, où le passage de la Nature d'un état à l'autre est plus sensible, et se trouve contraster d'une manière plus forte et mieux prononcée; ce sera donc là une des époques de la Nature qui aura été plus observée et consacré plus qu'aucune autre dans les fictions sacrées, dans les fêtes, et par tous les monuments et par tout l'appareil du culte religieux. Ce sera donc aussi pour nous un point de comparaison dans nos recherches, qui devra nous donner le plus de solutions; car, la marche et le développement de la végétation étant toujours en correspondance avec celle du soleil, et avec sa proximité ou son éloignement, il s'ensuit que le point le plus important est celui auquel il répond dans les cieux, au moment où la Nature, chaque année, se renouvelle.

L'observation du lieu où se trouve le *maximum* de son élévation, et où il s'approche le plus du point qui répond perpendiculairement sur notre tête, ne

doit pas être non plus négligée , puisqu'à cette époque il est le plus près de nous , et qu'il est en quelque sorte placé sur le haut de son trône. Le jour alors a reçu tout l'accroissement dont il étoit susceptible , et la nuit se trouve renfermée dans les limites les plus étroites, qui puissent la resserrer dans un climat donné. Les ténèbres vaincus sont au plus grand degré d'affoiblissement , et l'ombre n'a rien d'effrayant pour l'homme, qui n'y trouve plus qu'un abri contre la trop grande ardeur du jour, et dans leur durée , que celle qui est nécessaire à son repos. Le soleil alors consomme sans obstacle le grand ouvrage de la végétation , en préparant les fruits à la maturité , à laquelle il doit les amener avant sa retraite. Il descend déjà de son trône , et se dispose à achever son ouvrage , après la perfection duquel il doit se reposer. Telles sont à-peu-près les observations que durent faire les hommes des climats septentrionaux , sur la marche du Dieu du jour et du créateur des productions sublunaires , comparée soit avec les différens lieux du ciel , soit avec les changemens de face de la terre , avec les vicissitudes de l'air et la succession des saisons , que le soleil engendre dans sa révolution oblique.

Pendant que le soleil parcourt cette

route, et fait une de ces révolutions qui, en l'approchant et l'éloignant successivement de nous, semble renfermer, comme dans un cercle, tous les effets sublunaires, qui résultent de son absence et de sa présence, ou pour parler plus juste, de son éloignement, et ensuite de son retour vers nos régions, la lune répète douze fois sa marche, qu'elle divise en douze temps, appelés mois. Elle monte et descend comme lui dans les cieux douze fois, pendant qu'il monte et descend une fois, et elle subdivise en 12 parties la marche progressive de ses opérations, auxquelles on diroit qu'elle s'associe en l'imitant dans sa course. L'action du soleil et son repos successif embrassent le cercle entier de sa révolution annuelle; et la lune fixe les six points de partage de l'une comme de l'autre. Les phénomènes produits, durant chacun de ces douzièmes du cercle annuel, ou du cercle que parcourt le soleil, correspondent à douze lunaisons; et la lune qui mesure leur durée parut insensiblement coopérer à les produire. Car il arrive presque toujours, que les signes qui annoncent un effet, et qui en mesurent la durée, se confondent dans l'opinion des peuples avec les causes qui les engendrent; c'est par cette raison que la lune dut être associée au soleil et élevée jusqu'à la

dignité de cause par les adorateurs de la Nature. Ils lui devoient d'ailleurs la lumière douce des nuits, qui nous console de l'absence de celle du soleil : elle leur fournissoit des mesures du temps les plus commodes. Tant de titres qu'elle avoit à la reconnoissance des hommes la firent ranger au nombre des causes premières, et des sources éternelles de leur félicité.

Après la lune, un autre astre beaucoup plus petit qu'elle en apparence et moins lumineux, quoique très-brillant, et qui quelquefois même n'attend pas la retraite du soleil pour se montrer, dut attirer l'attention des hommes. Mobile, comme le soleil et la lune, il semble s'attacher au pas du roi des cieus, et tantôt ouvrir, tantôt fermer les portes de l'Olympe, dont la garde lui paroît confiée; il chasse la nuit et devance l'aurore, ou il reste après le soleil pour fermer la marche du jour, et remettre à la nuit les clefs du ciel; ami du jour, tour-à-tour il fuit la nuit, ou la fait fuir. Long-temps l'ignorance a pu en faire deux astres différens; mais son mouvement qui l'approche ou l'écarte du soleil, sans jamais l'en éloigner trop, a dû bientôt le faire reconnoître pour le même corps lumineux, qui tantôt précédoit, tantôt suivoit l'astre brillant, qui pendant le jour verse sur nous à grands

flots sa lumière. On se borna donc à lui donner deux noms, à raison de sa double fonction d'étoile du matin et d'étoile du soir. Cet astre dut sur-tout être remarqué par son éclat et par la singularité de sa fonction, qui ne lui permet pas de quitter le roi de l'Olympe, qu'il accompagne dans tous ses voyages, soit en haut, soit en bas des cieux. C'est par cette raison, qu'après le soleil et la lune, cet astre est le mieux connu du peuple, qui l'appelle l'étoile du berger; car c'est lui qui l'avertit du moment où il doit se retirer des champs, comme de celui où il peut y revenir. Pour les hommes instruits, c'est la belle planète de Vénus.

Avec un peu d'attention, on dut remarquer un quatrième astre très-petit, mais très-scintillant, qui s'éloignoit encore moins du soleil, et qui en étoit le compagnon le plus intime. Une fonction toute particulière sembloit l'attacher inséparablement au monarque, dont il étoit en quelque sorte le secrétaire; c'est l'astre que depuis on appela Mercure. La rapidité de son mouvement, le plus prompt après celui de la lune, dut le faire distinguer des autres astres mobiles, comme la troisième planète ou Vénus l'étoit par son éclat et sa beauté.

Trois autres astres, d'un éclat plus ou moins vif, et d'une couleur différente,

l'un rouge , l'autre jaune d'or, et le troisième d'une lumière blanche, paroissent se mouvoir dans les cieux dans le même sens que le soleil et la lune , mais sans s'attacher ni à l'un, ni à l'autre de ces astres, à qui souvent ils paroissent diamétralement opposés : leur marche , plus ou moins lente, les fit distinguer entre eux, autant que leur couleur.

L'un, d'une marche tardive et pesante, imitant la vieillesse, se traînoit en quelque sorte dans sa route (*hh*), et, avant d'achever sa révolution, voyoit périr grand nombre d'hommes qu'il avoit vus naître ; tant sa marche étoit lente. Autant la révolution solaire renfermoit de jours, autant celle de cet astre renfermoit de mois, ou de révolutions de la lune. Il étoit le père des années et des siècles, et toutes les autres périodes lui étoient subordonnées en ce sens, qu'il les comprenoit toutes plusieurs fois, et qu'il étoit la plus longue mesure du temps, que parût donner la Nature, en n'employant qu'une seule révolution d'un des corps célestes, ou d'un des astres mobiles.

La planète de couleur du soleil, ou de couleur d'or, étoit moins lente et avoit une singulière analogie avec le Dieu du jour, dont la révolution annuelle étoit à la sienne à-peu-près dans

les mêmes rapports , que celle de la lune l'est à celle du soleil , c'est-à-dire , d'un douzième. Une révolution de cet astre en comprenoit douze du soleil , comme celle du soleil douze de la lune , ou douze mois : ainsi , les années solaires étoient comme les mois , ou comme les douzièmes de la révolution de cet astre. On l'apela Jupiter et père du jour , comme le soleil avec qui il avoit tant d'analogie , soit par sa marche graduée de douze signes , soit par sa couleur.

Enfin la planète rouge , de couleur de sang , a une marche plus rapide , et semble plus rapprochée dans son mouvement de celui du soleil , puisqu'elle ne met à-peu-près que deux ans , ou le double du temps de celui-ci à achever sa révolution. Si le soleil est au point du ciel où le jour égale la nuit , la planète rouge partant avec lui n'arrive à l'autre point d'égalité , ou à l'autre équinoxe , que lorsque le soleil a parcouru déjà tous les points du cercle de sa révolution. S'ils se sont trouvés unis au plus haut du ciel , lorsque le soleil y revient , elle est au bas , ensorte que le soleil et cet astre semblent opposés dans leur marche pendant deux ans ; unis au commencement de la première année , opposés au commencement de la seconde. Ce contraste des mouvemens

de ces astres et la couleur rouge de l'un d'eux furent remarqués, et donnèrent lieu aux hommes de supposer à celui-ci un caractère de résistance, dont nous parlerons ailleurs, quand nous examinerons l'origine des caractères donnés aux planètes, ou aux Dieux dont elles portent les noms. Celle-ci s'appelle Mars, nom du Dieu des combats.

On distingua donc dans le ciel sept astres, ou sept corps lumineux de différente grosseur, mais tous sept mobiles de bas en haut, et de haut en bas du ciel. Deux d'entre eux seulement sembloient attachés constamment au soleil, dont ils s'écartoient peu; les quatre autres, tantôt unis, tantôt opposés à cet astre, se mouvoient le long de la même route oblique, sans s'écarter plus de huit à neuf degrés environ d'un côté ni d'autre de la route, ou de la ligne circulaire le long de laquelle se meut le centre du soleil. Toutes ces routes, avec leurs plus grands écarts, pouvoient être compris dans une zone ou bande oblique de dix-huit degrés environ de largeur, dont aucun de ces astres mobiles ne sortoit jamais. Là rouloient dans un ordre constant et éternel les sept astres, qui seuls paroissoient avoir un mouvement propre, séparé de celui de chacun des autres et du mouvement

du reste du ciel, sans jamais s'écarter ni à droite, ni à gauche de l'étroite bande, qui circonscrivoit leur marche.

On remarquoit seulement dans cinq d'entre eux une irrégularité, dont le soleil ni la lune n'offroient point d'exemple. Après avoir marché dans le sens de ces deux derniers, après s'être rencontrés et trouvés unis à eux, on les voyoit tout-à-coup s'arrêter pour quelque temps, puis rétrograder, comme s'ils eussent été repoussés en sens contraire, et enfin reprendre leur route dans leur première direction avec un mouvement accéléré. Ces phénomènes, qui se répétoient au moins deux fois tous les ans pour chacun d'eux, ayant été observés, on appela ces astres des Dieux errans, ou des planètes.

La mobilité de ces sept astres, variant sans cesse leurs situations respectives, donna lieu à des conjonctions et à des oppositions des uns avec les autres, et à différens aspects qui durent être observés et peut-être peints et chantés, si on en croit Lucien(1). La constance de leur marche dans le même sentier, leur fidélité et leur obéissance au soleil, sur les bords de la route duquel les planètes se trouvoient toujours, soit qu'elles

(1) De Astrolog. p. 993.

le précédassent, soit qu'elles le suivissent, durent les faire regarder comme les satellites du monarque des cieux. Ainsi les Chaldéens les considérèrent ; ainsi ils les nommèrent. La durée plus ou moins longue des révolutions particulières de ces astres fit juger, qu'ils décrivoient des cercles plus grands les uns que les autres, et des orbitres concentriques, qui les plaçoient à des distances plus ou moins éloignées. Saturne, qui mettoit trente années à sa révolution, fut jugé l'astre mobile le plus éloigné, et la lune, par la même raison, l'astre le plus voisin, puisqu'elle mettoit moins de temps qu'aucun autre à faire le tour du ciel, qu'elle parcouroit en 27 jours. De-là l'idée de sept sphères ou cieux concentriques plus ou moins rapprochés, et placés à une distance proportionnelle aux durées des révolutions. La lune, l'astre le plus voisin de tous, fut surmontée de Mercure et de Vénus, qui mettoient moins d'une année à achever leur révolution. Après ces trois astres, on plaça le soleil, dont la révolution étoit le terme de comparaison de la durée des autres, et conséquemment on rangea au-dessus de lui les trois autres astres, dont les révolutions avoient une durée plus grande que la sienne ; c'est-à-dire, l'un deux fois, l'autre douze fois, et l'autre trente fois plus longue. Il en

Relig. Univ. Tome I. X

résulta l'échelle des sept planètes placées dans cet ordre : la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne. On voit que le soleil est au centre de ces sept sphères, comme il devoit l'être à titre d'ame du Monde et de lien de l'harmonie universelle. C'étoit le roi de la Nature, autour duquel tout se rangeoit ; le chef des Dieux, à qui tout le ciel faisoit cortège, et autour du trône duquel circuloient tous les autres Dieux.

Tel le système des sept astres mobiles, ou des sept grands Dieux se présenta à l'œil des adorateurs des astres, roulant avec harmonie dans la ceinture oblique qui les porte de haut en bas et de bas en haut dans le ciel, par un mouvement plus ou moins rapide d'Occident en Orient, et contraire à celui qui les fait monter tous les jours sur l'horizon et qui les en fait descendre. Ce dernier leur étoit commun avec tous les autres astres qui, dans une belle nuit, brillent dans l'Olympe. Il sembloit plutôt appartenir au ciel, qu'à eux-mêmes ; ils étoient entraînés par celui-ci, et subjugués par une force étrangère, contre laquelle sans cesse ils luttoient par leur mouvement particulier, plutôt qu'ils ne montoient et ne descendoient ainsi par leur propre agilité.

Le ciel qui les entraînoit tous, con-

sidéré en une seule masse , formoit une couche sphérique semée de feux de même nature que ceux des sept astres. Il attira l'attention et le respect des hommes , qui y virent encore une cause qui , par sa force comme par sa position , étoit supérieure aux sept autres couches sphériques , dont il subjugoit tous les jours le mouvement , en forçant les sept astres premiers de suivre l'impulsion qu'il donnoit à tous les autres. Rien ne résistoit à l'impétuosité de sa course d'Orient en Occident ; le soleil lui-même étoit emporté dans son courant hors des limites de l'horizon , pour y être ramené ensuite à chaque révolution du ciel ; il étoit le plus fort comme le plus agile des Dieux , et le père de tous les astres qu'il contenoit dans son sein. C'est à ce titre qu'il dût être placé à la tête de tous dans les Théogonies.

Parmi la troupe innombrable des étoiles éparses , comme autant d'yeux , sur son corps sacré et immortel , on distingua sur-tout celles à travers lesquelles les sept astres mobiles voyageoient , et qui jonchoient leur route , et formoient la ceinture azurée , semée d'or , qui les entouroit durant toute leur révolution. Les astres , qui composoient cette bande , fixoient les limites éternelles des écarts des planètes , à droite et à gauche de

la route du soleil, qui circuloit au milieu, et qui joignoit sa lumière successivement à celle des astres, qu'il rencontroit sur son chemin. Ces astres, fixes et immobiles aux mêmes points du ciel, sembloient avoir été posés par la Nature, comme les bornes qui devoient éternellement marquer les divisions de la route du roi de l'Univers, et de la lune, reine du ciel, son épouse et sa compagne. Ils fixoient les douze points où la lune se trouvoit pleine durant chaque révolution du soleil, et donnoient une division toute naturelle de la route de cet astre en douze parties.

On distingua ces douze divisions par autant de marques ou de signes emblématiques, et le cercle ainsi partagé, s'appela le cercle ou la roue des signes. On s'en servit pour compter la somme de pas ou de degrés qu'avoit faits dans sa route un des sept astres mobiles, à partir d'un point pris à volonté dans ce chemin circulaire pour origine ou pour point de départ de sa révolution. On choisit ce point, origine de tous les mouvemens, dans le lieu du ciel auquel répondoit tous les ans le soleil, lorsque l'équilibre des jours et des nuits s'étoit exactement rétabli, et qu'un nouvel ordre de choses se reproduisoit dans la Nature; ce qui arrivoit au printemps. L'équinoxe de printemps fixa

donc l'origine des douze signes placés dans les douze divisions de la révolution solaire, ou de l'année ; et parce que ces signes ou ces marques étoient pour la plûpart des figures d'animaux , ce cercle fut aussi appelé le cercle des animaux ou zodiaque. Parce que les sept grands Dieux dirigeoient constamment leur marche à travers ces marques ou ces étoiles groupées sous des figures d'animaux , cette route fut regardée comme le chemin des Dieux , et les astres qui la semoient , comme autant de Dieux attachés plus spécialement que les autres au service du soleil , et qui étoient les principaux instrumens de sa puissance. Ces astres et les animaux qui les figuroient devinrent donc aussi l'objet d'un culte tout particulier de la part des adorateurs du Dieu-soleil et de la Nature.

Les différentes mesures du temps se distinguèrent par les signes mêmes , qui divisoient sa course dans le ciel ; et les mois , ainsi que les saisons , prirent tout naturellement les marques distinctives des animaux célestes , qui occupoient les espaces qui en mesuroient la durée , et qui déterminoient leurs limites. Le soleil et la lune de chaque mois eurent une parure différente, qu'ils dûrent changer à mesure qu'ils changeoient de lieux célestes , et qu'ils correspondoient à telle ou telle marque.

On sent alors quelle prodigieuse variété il dut en résulter dans les images du soleil, de la lune et des planètes, et quel rôle important le zodiaque a dû jouer dans la mythologie ; il a été proportionné à celui qu'il sembloit jouer dans la Nature. On observa qu'il étoit comme la mesure des effets produits par le soleil à chaque révolution, et qu'il renfermoit en lui toute l'activité créatrice de cet astre, avec toutes ses divisions. Or, comme il arrive presque toujours, que les signes se confondent avec les causes, les parties du zodiaque ou les signes qui correspondoient à tel ou tel effet produit sur la terre, dans l'air ou dans les eaux par le soleil, fut regardé comme cause de cet effet, et fut associé à la puissance du soleil, qui sembloit y avoir déposé telle ou telle portion de son énergie. Ainsi le signe du printemps ou le taureau fut fécond ; le lion du solstice d'été fut brûlant, et le scorpion d'Automne priva la Nature de sa fécondité et empoisonna ses productions. Le bien ou le mal que la terre éprouve par la présence ou par l'absence du soleil, et son action sur nous pendant une révolution annuelle, ainsi que celle de la lune et des cinq autres astres, tout sembla venir du zodiaque ou être modifié par lui. Le zodiaque fut donc aussi une cause

et une des plus grandes causes, par une suite de son union intime avec les sept autres Dieux, et sur-tout avec le soleil.

Ce que nous avons dit des étoiles du zodiaque dut s'appliquer aussi à celles qui sont hors de ce cercle, ou hors de cette bande, mais qui se lient à elles par leur position et relativement aux douze divisions, à chacune desquelles on les rapporte par la coïncidence des levers, des couchers et des passages au méridien de ces étoiles, avec ceux des étoiles de cette bande zodiacale. On s'aperçut que tous les ans, lorsque telle étoile se levoit le matin pour la première fois à la fin de la nuit, après avoir disparu quelque temps au couchant, ou lorsque la même étoile, après avoir été vue la nuit, cessoit enfin de l'être et disparoissoit pour quelque temps, le soleil étoit dans tel ou tel signe, et produisoit dans la Nature sublunaire tel ou tel effet. Dès-lors on lia l'étoile au signe, et on l'associa à son action, et conséquemment à celle qu'exerçoit le soleil sous ce signe, par la même raison qui avoit fait lier déjà ce signe au soleil, pour en partager la puissance et en modifier l'action. Comme la marche du soleil dans le cercle annuel avoit été divisée et marquée par les douze signes, l'entrée et le séjour du soleil dans les

signes furent aussi désignés par de nouvelles marques prises hors des signes, à droite et à gauche du zodiaque, jusqu'aux extrémités du ciel visible. Ainsi toutes les étoiles furent groupées sous des images d'hommes et d'animaux, ou sous des signes. Ces marques ou constellations se lioient aux marques des douze divisions du Zodiaque, et leur étoient subordonnées, comme ayant été inventées pour les faire reconnoître elles-mêmes. Lorsque dans la suite la division du Zodiaque en douze parties fut portée à trente-six, par la sous-division de chacune de ces parties en trois; il résulta de-là, que pour faire reconnoître ces trente-six sous-divisions, on eut recours à trente-six marques hors du Zodiaque, ou à trente-six constellations, ou groupes d'étoiles figurées, qui correspondoient aux douze signes et à chacune de leurs trois parties. Ceci donne en tout quarante-huit figures ou marques, dont douze dans le Zodiaque, et trente-six hors de ce même Zodiaque, et qui correspondent à ses trente-six sous-divisions. C'est précisément le nombre des constellations connues des anciens, qui en placèrent douze dans le Zodiaque, et trente-six dehors; ce qui n'est pas un effet du hasard, mais bien une suite de la marche que nous supposons, que les anciens observateurs de la Nature ont tenue.

Ainsi tout le ciel étoilé se trouva partagé en astres, dont sept seulement étoient mobiles et voyageoient, et dont tout le reste sembloit attaché constamment à des points fixes, et toujours également distans entre eux, sur une surface très-lisse, et de forme sphérique. Ces points fixes servoient de termes de comparaison aux mouvemens différens des astres mobiles, graduoient leur marche, en déterminoient la progression ou les écarts, et se lioient aux sept corps mobiles par le moyen des douze signes auxquels ils étoient subordonnés. Ils furent élevés à la dignité de causes comme les signes, et pour la même raison qu'eux. Sirius ou la canicule, qui annonçoit tous les ans le retour des ardeurs brûlantes de l'été, et le débordement du Nil par son lever du matin, passa pour une des causes des phénomènes qui accompagnoient assez constamment son lever. Le signe du lion, auquel répondoit alors le soleil, fut aussi réputé cause des mêmes effets, comme on le voit par Plutarque ; (1) de même que le verseau, dans lequel la lune de ce mois paroissoit pleine. On peut en dire autant des étoiles de l'Hydre placées sous le lion, et à qui, suivant Théon (2), on ne donna tant

(1) Plut. de Isid. p. 365, 366.

(2) Theon ad Arat, Phæn. p. 136. Id. p. 150.

de longueur, que parce qu'elle se lioit au débordement du Nil, comme mesure de sa durée et des trois signes qui y répondoient. De même que les signes du Zodiaque marquoient les douze grandes divisions du Zodiaque et de l'année, de même les images ou constellations placées hors de ce cercle et leurs étoiles fixoient des divisions plus petites, telles que les jours et les heures. C'est à ce titre qu'elles se trouvent placées avec leur levers et leur couchers dans les anciens calendriers, dont le prêtre, le laboureur et le navigateur, tiroient des règles et des indications. Ainsi les étoiles devinrent les guides et les chefs des peuples, qui virent en elles les génies qui formoient le cortège du Dieu du jour, du père des temps et des saisons, et du modérateur souverain de la Nature entière. Leur respect et leur reconnoissance dut donc les placer aux rangs des causes éternelles, ou des Dieux qui gouvernent tout ici bas. Le ciel où elles brilloient fut appelé le séjour des Dieux; et lorsque la flatterie voulut élever un mortel, jusqu'au rang des immortels, elle le plaça dans les astres, parce que les astres étoient les seuls Dieux vraiment immortels. Cette condition requise pour l'apothéose est encore une preuve de l'opinion ancienne sur la Divinité des astres.

Après le spectacle qu'offre un beau jour, en est-il de plus imposant que celui d'une belle nuit, lorsque le ciel sans nuage nous découvre ses plaines azurées, où l'or semble mêler son éclat à celui des diamans dont elles sont semées. Que le manteau de la nuit est riche et pompeux ! sous cet aspect elle n'a rien d'affreux ; elle est aussi une divinité ; elle répand sur son passage une rosée bienfaisante (1), qui abreuve les fleurs, les feuilles et les plantes desséchées par l'ardeur du jour, et entretient dans l'air cette douce humidité nécessaire à la végétation. Elle est comme la mesure du sommeil de la Nature, et elle étend un voile sur l'homme et sur tous les animaux pendant leur repos, qu'elle environne d'un majestueux silence ; à l'ombre de ses aîles, tout ce qui respire sur la terre, dans les airs, dans les eaux, se délasse des travaux du jour, ou jouit des plaisirs de l'amour ; ses ténèbres ne sont point celles du cahos ; car elle a sa lumière, son ordre et son harmonie, qu'on admire et qui ne le cède qu'à celle du jour. Ce n'est point il est vrai cet éclat éblouissant du soleil, qui fait tout disparoître, excepté lui, dans les cieux et nous découvre tout sur la terre ; la nuit au contraire nous cache la terre,

(1) Plut. de Isid. p. 367.

et veut que nous ne soyons plus occupés que du spectacle des cieux, dont les astres brillans sans elle nous seroient à jamais inconnus. C'est sous son ombre que se montre la foule des Dieux qui peuplent l'Olympe, et qui sont autant d'enfans que ses flancs féconds font éclore. Ils la suivent constamment dans sa révolution, se montrant avec elle et disparaissant aussitôt qu'elle pâlit, et qu'elle se retire pour faire place au jour. Que de régularité dans leur marche! que d'ordre dans leur succession! que d'accord et d'harmonie dans leurs mouvemens! Une force commune les fait circuler tous dans le même sens, avec une vitesse proportionnée à la grandeur des cercles qu'ils décrivent.

Un point seul dans les cieux paroît être immobile, tandis que tout le reste du ciel et des astres se meut circulairement autour de lui, en décrivant des routes orbiculaires d'autant plus grandes, qu'elles sont plus éloignées de ce point central unique, sur lequel roule toute la voûte des cieux. Ce point dut fixer l'attention des premiers observateurs du mouvement des astres, et naturellement on concentra en lui seul la force puissante, qui porte tout le fardeau des cieux et qui en fait mouvoir la masse (ii).

On dut aussi distinguer un certain nombre d'étoiles, assez voisines de ce

point pour décrire des cercles si étroits, que jamais leur mouvement ne les fit descendre sous la terre, et qu'elles restassent toujours dans la partie visible du ciel, seulement avec quelques changemens de hauteur. Elles formoient éternellement le cortège de la nuit, qu'elle n'abandonnoient jamais; toujours élevées dans les cieux, elles n'en paroissoient descendre que pour se reposer quelques instans sur la cîme des hautes montagnes, et pour y remonter aussitôt. Le pivot ou point central de toutes les révolutions, autrement appelé le Pôle, les y rappeloit, et ne leur permettoit point de s'écarter jamais de lui; aussi servoient-elles d'indication pour le reconnoître.

Parmi ces astres, sept sur-tout se faisoient remarquer et par leur éclat, et par leur arrangement entre eux; et ces rapports, ainsi que ceux de tous les astres fixes, n'ont jamais varié. Quelques-uns ont cru y voir le dessein d'un charriot, dont quatre étoiles, placées en carré, formoient les roues, et trois autres en avant présentoient l'image du timon; elles paroissoient situées tantôt au-dessus, tantôt au-dessous du point immobile, tantôt à droite, et tantôt à gauche. Ce phénomène les fit remarquer. Toutes les autres étoiles décrivoient des cercles plus grands, de manière à ce que leur apparition fût interrompue dans

la partie inférieure de leur révolution, et à ce qu'elles restassent plus ou moins de temps cachées sous la terre, à proportion de la partie plus ou moins grande de leur cercle, qui se trouve masquée par la masse des montagnes et de la terre.

Enfin, il s'en trouva d'assez éloignées du pivot ou du pôle, pour que la moitié du cercle de leur révolution fût abaissée sous la terre, tandis que l'autre moitié s'élevoit au-dessus, de façon qu'elles étoient visibles exactement à la moitié de leur révolution. Celles-là décrivoient dans le ciel le plus grand cercle, et se mouvoient avec la plus grande vitesse. On donna des ailes aux constellations qui étoient voisines de ce point, telle que Persée, et on remarqua, que les deux points du ciel, qu'occupoit le soleil à l'époque où les nuits étoient parfaitement égales au jour, se trouvoient dans ce grand cercle et dans une situation directement opposée. D'après la position de ce cercle, relativement à la terre, dont la surface prolongée par l'œil dans les cieux le coupoit exactement en deux, et ne laissoit voir que la moitié de son contour, il s'ensuivoit nécessairement, que le soleil et tous les astres en général, qui se trouvoient sur ce cercle, n'étoient visibles que pendant la moitié de leur révolution autour de la terre, et que la durée

de leur absence étoit égale à celle de leur présence. On appela donc équateur ou cercle d'égalité ce cercle qui coupoit en deux, par l'interposition de la terre, la révolution totale des rotations du ciel.

Les astres placés encore plus loin du pôle, et hors des limites de ce grand cercle, décrivoient des cercles qui alloient en décroissant, soit pour leur circonférence totale, soit pour leur portion visible, soit pour la rapidité du mouvement, qui paroissoit être la même pour les étoiles placées à égale distance de l'équateur, en deça, comme au-delà, et dont les cercles sembloient être de même mesure, quant à la totalité absolue de leur circonférence. Car, les arcs visibles ne l'étoient pas; mais ils étoient au contraire autant au-dessous de la moitié, ou de la demi-circonférence, que les autres l'excédoient. Les arcs visibles de ces circonférences extra-équatoriennes alloient tellement en diminuant, qu'ils se réduisoient à la fin à un seul point visible dans toute la révolution de l'astre, laquelle, à l'exception de ce seul point, s'achevoit toute entière sous la terre.

L'équateur se trouvoit situé exactement au milieu des cercles qui commençoient à être entièrement invisibles, et de ceux qui commençoient à être

tout entiers visibles. Les étoiles placées dans l'équateur achevoient leur révolution à des distances exactement égales des routes des astres toujours visibles, et des astres toujours invisibles.

Le cercle formé par le prolongement du plan de la terre en tout sens par l'œil de l'observateur, étoit le terme du ciel visible, et du ciel invisible, et conséquemment de l'apparition et de la disparition des astres, de leur lever, de leur coucher, et des révolutions toujours visibles, comme de celles qui ne l'étoient jamais. On l'appela en conséquence cercle terminateur, en latin *finitor*, et en grec horizon; c'est sous ce dernier nom qu'il est plus connu. La distance d'un astre, placé au-dessus de ce cercle, à ce cercle mesurée perpendiculairement, est ce qu'on appelle sa hauteur. Depuis le point où le premier des cercles invisibles étoit en contact avec l'horizon, jusqu'au point où le premier des cercles toujours visibles étoit en contact avec ce même horizon, tous les astres, qui paroissoient et disparoissoient successivement, c'est-à-dire, le plus grand nombre des astres, sembloient sortir de dessous la terre. On les voyoit monter, et redescendre, ensuite par les différens points de l'horizon, qui, de l'autre côté du ciel correspondoient aux points de leur lever, et achevoient la

circonférence,

circonférence, dont les points d'apparition occupoient la moitié ; on appela celui ci le bord oriental, ou le levant, et le bord de disparition, le bord occidental, ou le couchant. Les points par où ces bords oriental et occidental étoient coupés par l'équateur, et qui se trouvoient à égale distance des deux points de contact dont nous avons parlé, lesquels séparent le bord oriental de l'occidental, fixèrent ce qu'on appelle le vrai *Orient*, et le vrai *Occident*; comme les deux points de contact eux-mêmes, placés à une égale distance de l'un et de l'autre, devinrent les points Nord et Midi. Par ces derniers points passoit la ligne, au-dessus de laquelle s'élevoient perpendiculairement tous les astres arrivés au milieu de leur course visible et à leur plus grand terme d'élévation.

Le cercle perpendiculaire, qui mesuroit cette élévation la plus grande, se trouvant placé à égale distance du bord oriental et du bord occidental, ou du point de lever et du point de coucher de l'astre, divisoit la course visible de l'astre en deux parties égales, et conséquemment le jour exactement en deux. Il donna donc le milieu de chaque jour, et on le nomma pour cette raison *Méridien*. Tous les astres arrivés dans ce cercle avoient parcouru la moitié de leur carrière visible et atteint

le *maximum* de leur hauteur. Ce cercle dut donc être remarqué. Il servit naturellement à déterminer le lieu de la plus grande et de la plus petite hauteur du soleil dans son mouvement de haut en bas et de bas en haut pendant chaque année, et les points de rebroussement ou de retour dans sa marche.

Les cercles, que décrit le soleil ces jours-là dans le ciel par l'effet du mouvement journalier, placés à égale distance de l'équateur à droite et à gauche, et parallèles à ce cercle, furent appelés les cercles du retour ou tropiques. Ils étoient comme les deux barrières de la course du soleil, et les termes de ses plus grands écarts. Arrivé là, le soleil pendant quelques jours ne sembloit ni monter plus haut, ni descendre plus bas à midi; on eût dit qu'il s'y reposoit; son mouvement de bas en haut et de haut en bas n'étoit plus sensible; il ne s'éloignoit ni ne s'approchoit pas davantage de nos régions; enfin, il s'arrêtoit là; et on nomma en conséquence ce point, Solstice, ou lieu auquel s'arrête le soleil. Là étoit le terme de la plus longue et de la plus courte durée des jours comme des nuits; terme distant également du cercle qui les mettoit en un parfait équilibre. On fêta Jupiter-Stator.

La lune et les autres astres mobiles respectoient ces barrières et ne s'en

écartoient jamais, que d'un très-petit nombre de degrés, suite nécessaire de leur inclinaison sur le plan de la route du soleil, autrement de son cercle annuel, appelé ligne écliptique, parce que les éclipses ne pouvoient arriver, que lorsque la lune se trouvoit en conjonction ou en opposition avec le soleil, dans un des deux points de son orbite, qui coupent celle du soleil, sur laquelle elle est inclinée d'environ cinq degrés et un quart. Cette ligne écliptique est tracée dans toute la longueur du zodiaque, et elle partage en deux parties égales la bande céleste de dix-huit degrés, où sont peints les douze animaux, bélier, taureau, &c. à travers lesquels la lune et les astres mobiles se promènent plus ou moins lentement, tandis que le soleil s'avance majestueusement au milieu.

Tels sont à-peu-près les points et les cercles principaux, qu'une attention un peu suivie fit remarquer ou concevoir dans les cieux par les premiers observateurs de la Nature, dont les mouvemens divers furent considérés comme ceux de la divinité elle-même. Tel le ciel, à l'aide des flambeaux de la nuit, manifestoit ses mystères aux mortels étonnés, et leur rendoit sensibles les accords de son éternelle harmonie. Près de mille étoiles visibles, disséminées sur les différens points du ciel, de couleur

et de grosseur différentes , tapissoient le trône et le palais de la lune , qui s'unissoit successivement à quelques-unes d'entre elles , les cachant même quelquefois , et toujours amortissant leur lumière , de manière à ne permettre qu'aux plus belles de se montrer avec elle , sur-tout quand son disque , rempli tout entier de lumière et parfaitement arrondi , se montrait toute la nuit , dont elle mesuroit la durée par celle de sa course. Mais quand la lune réunie au soleil abandonnoit l'Olympe à la nuit et à ses enfans , c'est alors que le ciel allumoit tous ses feux , et qu'un Uranus étaloit tous ses diamans sur la toilette de la nuit.

Un sur-tout , plus brillant , plus gros que tous les autres , étincelle de mille couleurs , qui en un instant se succèdent , semblables à celles de la pierre transparente taillée à facettes ; c'est Sirius , ou la belle étoile du grand-chien , celle à qui s'unit le soleil lorsqu'il lance ses plus grands feux et qu'il s'est approché le plus près de nos régions ; il est le chef et comme le roi des astres , que le Dieu principe de la lumière a établi pour veiller sur eux (1). Ainsi l'ont considéré les Perses ; les Egyptiens en firent aussi le gardien

(1) Plut. de Isid. p. 370.

de l'Olympe , leur Dieu Anubis , le fidèle compagnon d'Isis.

Devant lui marche Orion , ou le plus vaste , le plus brillant groupe d'étoiles , celui qui occupe le plus beau champ des cieux. En effet , on y remarque deux étoiles de la première grandeur , l'une rouge , l'autre d'une blancheur éclatante ; plusieurs de la seconde grandeur , et un très-grand nombre de la troisième. Il a dû fixer tous les regards. Orion est placé près du point du ciel où se trouve le soleil , lorsque le jour reprend son empire sur la nuit : aussi l'appela-t-on le compagnon fidèle , ou le chien d'Orus , ou du Dieu-soleil du printemps ; comme on appela l'ourse placée vers le Nord et qui se lève avec les signes d'Automne , ou avec les signes du retour des ténèbres , le chien de Typhon (1). Orion se trouve donc uni au soleil et absorbé dans ses rayons , durant tout le temps que le soleil met à parcourir les signes du printemps , et que la Nature s'embellit et se régénère sous ses rayons féconds.

Il a au-dessus de sa tête le superbe signe du taureau générateur , ou de l'Apis Egyptien , qui porte sur son front les hyades , remarquables par leur forme , semblable à celle d'un V , et par la belle

(2) Plut. de Isid. p. 359.

étoile rouge de première grandeur, qui en fait partie, et que les Romains appeloient Paricilienne, et les Arabes Aldébaran. Il a aussi sur son dos les Pleïades, filles d'Atlas, ou du pôle, dont l'assemblage serré et brillant forme un des groupes d'étoiles le plus aisé à remarquer; aussi est-il connu de tout le monde. Le peuple l'appelle *Poussinière*; effectivement on pu les comparer à une troupe de petits poussins, qui se pressent en foule autour de leur mère. La liaison de cette constellation avec le soleil printanier (1), avec les besoins de l'agriculture et de la navigation, l'a fait singulièrement observer et rendu très-fameuse chez les anciens poètes.

Les mêmes raisons ont dû faire remarquer ce beau pentagone d'étoiles placées au-dessus du point équinoxial au Nord, comme Orion l'est au-dessous et au Midi, et qui renferme à un de ses angles une superbe étoile de couleur jaune, qui tous les ans précédoit immédiatement l'aurore et le lever du soleil, le jour de l'équinoxe, lorsque ce point d'égalité répondoit au taureau, c'est-à-dire environ deux mille cinq cents ans avant notre Ere. Sa fonction de guide du soleil la fit nommer le Cocher du char

(3) Theon. ad Arat. Phæn. p. 132, 135.

de l'astre du jour ; et cette belle étoile , qui présidoit à l'aurore du printemps , fut la chèvre nourricière , qui allaitoit le roi de l'Univers et qui repandoit la fécondité sur la Nature , dont sa corne contenoit les richesses et l'abondance.

Toute cette partie du ciel qui s'étend du Midi au Nord , depuis les pieds d'Orion jusqu'à la tête du cocher , dut se faire remarquer , non-seulement par l'éclat des astres qu'elle renferme , mais encore par sa liaison avec la végétation renouvelée , et avec le retour du beau temps et des longs jours.

Ces astres devront donc fixer sur-tout notre attention dans nos recherches , puisqu'ils ont dû fixer celle des anciens. Ils doivent avoir été l'objet d'un grand nombre de tableaux et de statues , de chants et de fictions religieuses , et conséquemment ils nous donneront le mot de beaucoup d'énigmes.

La même remarque doit s'appliquer aux astres voisins du point équinoxial d'automne , par la raison qu'ils étoient causes d'effets tout contraires. On y distingue entr'autres une certaine suite d'étoiles rangées circulairement et imitant assez bien la forme d'une couronne ; on l'appela la couronne , et comme elle est dans le voisinage du Nord , on lui ajouta l'épithète de boréale , pour la distinguer d'un autre

assemblage assez semblable, mais moins lumineux, qui se trouve au midi et passe peu d'heures après elle au méridien. Cette couronne boréale est placée entre deux belles étoiles de première grandeur, qui n'en sont pas très-distances, l'une rouge et l'autre blanche, qui se lient comme elle à l'équinoxe d'automne; c'est ce qu'on a appelé l'arcture et la lyre; elles sont très-fameuses dans les anciens calendriers.

Le solstice d'hiver eut aussi ses astres, tels que ceux de la constellation de l'aigle, qui forment une ligne droite de trois belles étoiles, dont celle du milieu est de première grandeur; elles sont suivies d'un lozange d'étoiles aussi brillantes que les Pléïades, assez pressées, quoique plus éloignées entre elles.

L'immense carré de Pégase, qui les suit, dut aussi se faire remarquer. Son lever du soir d'ailleurs annonça longtemps le solstice d'été.

La constellation de Cassiopée, qui présente l'image d'une chaise renversée, et qui circule toujours en opposition avec le charriot autour du pôle, qui depuis bien des siècles se trouve entre ces deux constellations, et à-peu-près à égale distance de l'une et de l'autre, dut fixer aussi les regards des

observateurs , d'autant plus qu'elle étoit du petit nombre de constellations , ou de groupes d'étoiles , qui ne se couchent jamais.

Le triangle placé sur le bélier et près des limites équinoxiales , se fit remarquer par sa forme dont il tira son nom , et sur-tout par sa position. Il en fut de même de la suite ou série recourbée d'étoiles , que comprend l'image de Persée ; ainsi que des trois belles étoiles qui , placées à des distances égales , remplissent l'intervalle qui se trouve entre lui et le grand carré de Pégase , dont une d'elles fait l'angle.

Nous ne prétendons pas ici donner une description complète des constellations , telles qu'elles ont été groupées par les anciens Astronomes ; mais offrir les différens tableaux des groupes qui se présentent d'abord à l'œil , sans songer aux figures symboliques qu'on y a par la suite appliquées. C'est une esquisse du ciel considéré indépendamment des figures ou images Astronomiques et tel que nos yeux le voyent. Les couleurs, les grandeurs apparentes des étoiles , les figures géométriques , qui se présentent naturellement, et sur-tout leur voisinage près des points équinoxiaux et solsticiaux , voilà ce que nous avons fait remarquer , parce que c'est ce qui les a fait remarquer elles-mêmes ; c'est-là ce

qui les a fait choisir, comme autant de points fixes, qui devoient servir à déterminer la marche progressive du soleil, de la lune et des cinq autres astres mobiles, et conséquemment celles du temps, de l'année, des saisons et des heures, et par une suite nécessaire celle de la végétation, de la chaleur et du froid, des vents, des tempêtes, des tonnères, et en général de tous les effets, qu'engendre le temps durant la révolution annuelle du soleil.

On dut aussi remarquer que l'hiver avoit son ciel, qui n'étoit pas celui de l'été; et que les étoiles, qui ouvroient la nuit par leur lever pendant une saison, enmarquoient le milieu ou la fin pendant une autre; et que la nuit et le ciel changeoient de face comme la terre, ou plutôt que celle-ci changeoit la sienne, parce que le ciel changeoit ses astres, rendant au jour ceux qu'il avoit prêtés à la nuit, et reprenant ceux qui avoient paru long-temps sommeiller le jour, éclipsés dans la lumière éblouissante du soleil.

En effet, de même qu'à chaque instant de la nuit on voit de nouvelles étoiles se lever et remplacer au ciel celles qui se couchent à tous les instans, de même chaque jour la marche de la nuit s'annonce par de nouvelles étoiles, qui montent à l'orient,

tandis que d'autres au même moment disparoissent au couchant : d'où il résulte que la porte orientale et occidentale , au moment où le jour et la nuit commençoient , ont chaque jour de nouvelles sentinelles , qui successivement se relèvent.

Ce phénomène se manifeste sur-tout au méridien, où chaque étoile passe tous les jours quatre minutes plutôt , ce qui prouve qu'elle a avancé son lever et qu'elle avancera son coucher de la même quantité de temps. J'ai dit que c'étoit sur-tout au méridien, que ce phénomène s'observoit, parce que l'horizon ne peut pas toujours servir à cette observation, par la raison que les jours croissant en été, la nuit retarde sa marche, et que l'étoile, qui devroit se trouver en station à l'orient à son commencement, est déjà levée; l'effet contraire résulte de l'accélération de la nuit en hiver. La raison de cette variation est tirée de la marche oblique du soleil, qui change tous les jours de parallèles à l'équateur, dont il s'approche ou s'éloigne plus ou moins, ce qui lui donne ce qu'on appelle de la déclinaison; car c'est ainsi qu'on nomme la distance perpendiculaire, qui sépare le cercle que décrit un astre par son mouvement journalier, du cercle appelé équateur, qui est le terme de comparaison de toutes les autres routes de rotation jour-

nalière des étoiles et des planètes autour du pôle. On doit donc préférer le méridien, ou une hauteur quelconque d'étoile pour cette observation, plutôt que de prendre le commencement de la nuit, qui varie tous les jours. On dira en général, qu'une étoile arrive à la hauteur à laquelle on l'avoit observée la veille quatre minutes plutôt chaque jour, et conséquemment deux heures plutôt au bout d'un mois, quatre heures au bout de deux mois, et six heures au bout de trois mois. Ainsi telle étoile, qui passoit au méridien le jour de l'équinoxe à minuit, y passe dès six heures du soir trois mois après, ou le jour du solstice; ensorte qu'à minuit elle est déjà couchée, si elle n'est pas une des étoiles qui se trouvent placées entre l'équateur et le Nord. On sent quel changement il doit en résulter dans l'aspect des cieux tous les trois mois, ou à chaque saison, à une heure donnée, telle qu'à celle de minuit.

Ces changemens périodiques n'ont point dû échapper aux chantres des saisons et aux peintres de la Nature. Nous y ferons donc aussi attention dans nos recherches. Dans les derniers âges, c'est-à-dire environ deux mille cinq cent ans avant notre Ère, quatre belles étoiles sembloient avoir été placées par

la Nature pour fixer les limites des saisons, où les divisions des signes de trois en trois, aux deux points équinoxiaux et solstitiaux. Elles étoient toutes quatre de première grandeur, et de couleur différente, deux par deux; les unes étoient rouges, et les deux autres blanches (*kk*); et elles se trouvoient en telle opposition, que quand une rouge passoit au méridien supérieur, l'autre étoit sous la terre au milieu de sa course; c'étoit la même opposition entre les étoiles blanches. Les deux rouges étoient dans les signes des équinoxes de ce temps-là, lesquels étoient le taureau et le scorpion; l'une étoit l'œil du taureau, l'autre le cœur du scorpion; toutes deux étoient placées près du colure des équinoxes, ou du cercle qu'on imagine partir du Pôle et passer par les points équinoxiaux, ou par l'intersection de l'équateur et de l'écliptique. La première se nommoit Mounocillos, ou Aldebaran; la seconde, Lesos, ou Antarès. Elles étoient comme en sentinelle près de ces deux points, qui séparent les longues nuits des longs jours. Les deux autres répondoient aux signes solstitiaux ou aux limites du mouvement du soleil de haut en bas, et de bas en haut. L'une fait partie du lion, et se trouvoit située sur le colure même, ou sur le cercle mené du Pôle par les points solstitiaux; c'étoit le cœur

du lion ; on lui a conservé le nom de chef ou de roi des cieux, et de surveillant de leur mouvement. Les Grecs le nommoient Basiliscos, les latins Regulus ; on l'appela aussi Mounoalos. La seconde, placée hors du Zodiaque, mais liée à un des signes, ou au verseau, auquel répondoit le solstice d'hiver, est la belle étoile de l'extrémité de l'eau du verseau, et qui est dans la bouche du poisson qui reçoit cette eau ; on l'appela bouche du poisson ; elle est plus connue sous son nom arabe Fomahant, altération de celui de Fom-al-haut, ou bouche du poisson. Les quatre signes, qui renferment ces quatre étoiles, et qui présidoient au commencement de chaque saison, durent être singulièrement remarqués, à cause du poste important que ces astres occupoient dans le ciel, dont ils fixoient les quatre grandes divisions ; celles qui ont le plus de rapport à la végétation et aux changemens qu'éprouve la terre par l'action du soleil et par son mouvement dans le Zodiaque. Ces étoiles reçurent la dénomination pompeuse d'étoiles royales ; et les figures des signes qui les contenoient furent retracées par-tout, comme nous le verrons dans la suite de cet ouvrage.

A travers tous ces astres plus ou moins brillans, et épars sur la voûte

des cieux, on remarquoit non plus un seul astre, mais un fleuve de lumière blanchâtre, formée de l'assemblage de plusieurs milliers de petites étoiles, trop petites pour être distinguées séparément, mais assez nombreuses pour former une masse de lumière, qui du midi au nord circuloit sur une bande assez large, pour couvrir des constellations entières, telles que Cassiopée, Persée, &c. Jamais elles n'avoit plus d'éclat que dans ces belles nuits d'hiver, où la lune laisse aux étoiles l'empire des cieux, dont aucun nuage ne souille la pureté. Cette route circulaire, embrasant l'Olympe dans ses contours, paroissoit être le chemin, qui conduisoit aux sources même de la lumière éthérée dont elle étoit toute semée, et au palais des Dieux. Elle étoit entraînée par le mouvement commun de tous les astres, se levant et se couchant comme eux; traversée comme eux par le soleil et la lune, et par les étoiles mobiles, et dirigée constamment à travers les mêmes constellations, sans paroître jamais ni se rétrécir, ni s'élargir, quoique d'inégale grandeur dans ses différens points. On remarquoit seulement quelques portions d'une lumière pareille jetées dans certains lieux du ciel, et qui y formoient une tache blanchâtre assez semblable à un petit nuage; on les appela des

étoiles nébuleuses. Telle est la nébuleuse d'Orion, celle du cancer, &c. ; mais ces amas d'une lumière amortie étoient trop petits, et si peu nombreux, qu'ils ne durent pas être beaucoup remarqués, ni jouer dans les fictions sacrées le rôle important, que dut naturellement y jouer le fleuve ou le chemin lumineux dont nous venons de parler. Sa couleur blanchâtre, assez semblable à celle du lait, le fit nommer voie lactée ou voie de lait ; et comme il passe près de la chèvre céleste, on imagina qu'il étoit formé du lait de cet animal, qui avoit nourri le père de la lumière et du jour. Ainsi il entra dans la mythologie ; le peuple chez nous l'appelle le chemin de S. Jacques, ou l'échelle de Jacob.

Tel le ciel se présenta aux yeux de tous ceux qui voulurent donner un peu d'attention à ses mouvemens ; tel ils le virent fidèle aux loix d'une harmonie éternelle rouler sur lui-même, et engendrer tout dans son sein. Aucun de ces astres ne s'écartoit de la route qui lui avoit été tracée ; chacun avec une activité inaltérable remplissoit la carrière qui lui avoit été ouverte, et après l'avoir achevée, il la recommençoit encore, sans jamais éprouver aucune altération dans ses mouvemens, ni aucun changement dans leur direction ; mêmes points du lever, mêmes points du coucher, même

même hauteur méridienne, même durée dans le séjour sur l'horizon, même grosseur dans la masse apparente, même couleur. Uniformité et constance absolument éternelle, au moins pour les astres fixes, c'est-à-dire, pour tous les corps célestes, excepté pour les sept astres mobiles. Ceux-là seuls varient, soit dans leur grosseur apparente, par une suite de leur changement de distance, soit dans la durée de leur séjour sur l'horizon, dans leur hauteur méridienne et dans les lieux de leur lever et de leur coucher, par une suite de leur changement de déclinaison. Mais les termes de ces variations une fois fixés, pour une révolution périodique de l'un de ces sept astres pour celle de leurs nœuds et de leurs absides, rien ne change plus pour eux, et les mêmes variations se reproduisent dans le cours des périodes données; en sorte qu'on peut dire, qu'il y a encore un ordre constant et éternel pour ces astres mêmes; c'est celui qui résulte des périodes, qui comprennent toutes leurs variations, et qui tiennent plutôt à la diversité des mouvemens, qu'à l'irrégularité.

Si la lune, par exemple, change de face de jour en jour, si, tantôt elle n'offre qu'un croissant très-étroit, dont l'intérieur est très-excavé, tantôt un demi-cercle terminé par un diamètre

Relig. Univ. Tome I. Z

ou ligne droite qui soustend ce demi-cercle lumineux, tantôt une portion de cercle plus grande, soustendue par une portion de courbe elliptique, ce qui lui donne la forme bossue, que les latins appeloient *Gibbosa*; si, peu de temps après, elle présente une face circulaire très-bien arrondie et pleine de lumière; si pendant sept jours elle tourne ses cornes vers l'Orient, et pendant sept autres jours vers l'Occident; si sa lumière s'échancré d'abord par le côté de son disque, qui le premier s'étoit illuminé, on verra bientôt que toutes ces variétés se renferment dans une très-courte période de temps, ou dans l'intervalle d'un mois, et que le mois suivant elles sont reproduites à des distances égales de la lune au soleil. Si dans certains points du ciel elle paroît plus large que dans d'autres; si elle s'éclipse dans certains signes, puis dans d'autres, toujours en rétrogradant contre l'ordre des signes, le mouvement de ses absides, ou de la ligne de la plus longue et de la plus courte distance à la terre, la rétrogradation de ses nœuds, ou des points dans lesquels son orbite coupe l'écliptique, en sont la cause; et lorsque la période du mouvement de la ligne des absides et de celui des nœuds sera achevée, les mêmes phénomènes auront lieu aux mêmes lieux du ciel.

Ce sera donc alors, qu'on reconnoitra encore un ordre constant, qui enchaîne toutes ces variétés, sous les loix d'une période fixe et réglée.

Si les signes, qui correspondent aux saisons, ne sont plus les mêmes au bout d'un certain nombre de siècles; si l'égalité des jours et des nuits, qui avoit d'abord eu lieu sous le signe du taureau et du scorpion, et si les solstices, qui se trouvoient répondre au lion et au verseau, à cette même époque, n'ont plus lieu, lorsque le soleil arrive à ces points au bout de 2115 ans; et si au contraire ces phénomènes naturels arrivent un mois avant que le soleil ait atteint ces signes, c'est une variation, qui troublera sans doute la correspondance qui existoit entre les saisons, que règle toujours le soleil, et les signes qu'il occupoit anciennement, lorsque commençoit chaque saison; mais les saisons elles-mêmes suivront toujours la marche constante du soleil, et se régleront sur les rapports d'éloignement ou de voisinage dans lesquels cet astre se trouvera de l'équateur, qui est le cercle modérateur des saisons. Si un mouvement très-lent du Pôle dans les cieux, en sens contraire de celui des signes, fait reculer l'équateur, le déplace successivement, et fait rétrograder dans le Zodiaque, ou le long des signes

les points où il coupe l'écliptique, et conséquemment auxquels sont liés l'égalité des jours et des nuits, et les commencemens des saisons, il s'ensuivra, que l'égalité des jours et des nuits, ainsi que le terme de leur plus courte et de leur plus longue durée, ne correspondront pas deux années de suite rigoureusement aux mêmes étoiles du Zodiaque, et que ce léger déplacement pourra être d'un signe entier, au bout de plusieurs siècles. L'observation a fait reconnoître, qu'il falloit 2151 ans, pour que ce mouvement lent ramenât en arrière d'un signe entier les points où se trouvoit le soleil au commencement de chaque saison; d'où il résulte, qu'au bout de douze fois 2151 ans, ou au bout d'une période de 25,812 ans, le mouvement rétrograde ayant parcouru tous les signes, et y ayant fixé successivement le commencement des saisons pendant 2151 ans, le soleil devoit se retrouver encore près des mêmes étoiles et dans le même signe, où primitivement il s'étoit trouvé au commencement des saisons. C'est par cette raison que le taureau, ayant présidé au premier mois du printemps, 2500 ans avant notre Ere, se trouva présider au deuxième mois; vers le commencement de notre Ere, ayant depuis, été remplacé à l'équinoxé par le bélier. Ce dernier lui-

même, plus de trois cents ans avant notre Ere, avoit déjà cédé son poste aux poissons, par lesquels l'équateur coupoit l'écliptique, et fixoit dans la route du soleil le point d'égalité des jours et des nuits, ou le commencement du printemps. Ce point décide du commencement des saisons, qui le suivent exactement de trois mois en trois mois; car le commencement de la première saison ne peut être hâté ni reculé, que celui des autres ne le soit aussi.

Ce point d'intersection étant mobile, le commencement des saisons l'étoit nécessairement; et comme en rétrogradant ainsi il alloit en quelque sorte au-devant du soleil, qui l'avoit quitté, et qui l'eût rencontré plus tard, s'il eût été fixe, ou s'il n'eût été mobile que dans le sens où l'étoit le soleil, c'est-à-dire, suivant l'ordre des signes du bélier au taureau, et non pas du bélier aux poissons, qui le précèdent, il s'ensuivoit, que le soleil rejoignoit en achevant sa révolution annuelle le point d'égalité un peu plutôt. Il y avoit donc un dévancement dans le retour des saisons, relativement aux signes célestes, sous lesquels chaque saison se reproduisoit. Ce dévancement, qui n'étoit pas d'une minute de degré par année, produisoit un degré de déplacement au bout de 72 ans, et conséquemment un jour de

temps de différence sur l'époque du retour du printemps, qui commençoit un jour plutôt qu'il n'auroit fait, si le point équinoxial fût resté constamment attaché aux mêmes étoiles fixes, et s'il n'eût pas été en quelque sorte prévenir le soleil en lui présentant le point d'égalité un peu plutôt. Ce dévancement de l'équinoxe est connu sous le nom de précession des équinoxes, ou de période de 25,812 ans dans le mouvement des fixes; mouvement cependant qui n'est qu'apparent pour elles, et qui n'est réel, que dans le pôle de la terre, dont le mouvement relativement au ciel, règle celui de l'équateur, qui lui-même fixe, par son intersection avec l'écliptique, l'origine des saisons, printemps et automne; et par son plus grand écart de l'écliptique, l'été et l'hiver.

Ces changemens n'affectoient en rien la régularité des saisons, ni l'ordre de leur succession, non plus que la marche de la végétation, et la reproduction des vicissitudes que l'air, l'eau, et en général les élémens éprouvoient à chaque révolution du soleil. Ils ne dérangoient que la correspondance, qui, pendant long-temps, avoit été établie entre eux, comme effets, et les signes du Zodiaque, comme causes. Ceux-ci restoient bien toujours causes, mais non pas des mêmes phénomènes, puisqu'au bout

de plusieurs milliers d'années, les signes du printemps répondoient à l'automne, ceux de l'automne au printemps, ceux de l'été à l'hiver, ceux de l'hiver à l'été. Enfin, il n'y avoit pas un seul des douze signes, qui, durant la révolution astrale de 25,812 ans, ne répondât successivement à un des douze mois de l'année, ou auquel le soleil ne se trouvât uni pendant un de ces mois; ensorte qu'ils devenoient tous successivement causes des mêmes effets, et co-opérateurs du soleil dans la production des mêmes phénomènes, soit pour l'accroissement et la diminution des jours et des nuits, soit pour la régénération ou la dégradation des productions de la terre. Ainsi le soleil pendant cette grande année les associoit à toutes les opérations de sa puissance demiourgique, dont ils ne possédoient qu'un douzième durant l'année ordinaire de 365 jours.

Toutes les variétés de la végétation et de la fatalité, comparées dans leur rapport avec les signes célestes, se trouvoient donc encore renfermées dans la grande période, ou année de 25,812 ans; et, lorsqu'elle étoit achevée, les mêmes phénomènes se reproduisoient avec leurs mêmes variétés, et avec toutes les nuances, qui les avoient différenciées la première fois. Voilà donc encore un ordre constant dans la Nature, et un

retour périodique et régulier des situations des astres relativement à l'équateur et à ses points d'intersection avec l'écliptique, et conséquemment un renouvellement de correspondance entre la terre et les cieux.

Mais, comme cette correspondance étoit près de vingt-six mille ans à se rétablir, si la Nature et l'ordre des saisons n'étoient pas dérangés, il n'en étoit pas de même des images du soleil, de la lune, revêtues d'attributs empruntés des signes, et qui peignoient leurs rapports avec les saisons. Ici tout fut bouleversé, et les symboles de l'ancien culte, au bout de deux mille cent cinquante-un an, ne correspondirent plus à ceux du nouveau, par la raison, que les mêmes signes ne répondoient plus aux mêmes saisons. Le taureau n'ouvroit plus le printemps; c'étoit le bélier. Le trône solstitial du soleil d'été n'étoit plus occupé par le lion; c'étoit l'écrevisse qui avoit pris sa place. Le scorpion n'étoit pas le premier signe sous lequel se dégradât la Nature; elle se dégradoit déjà sous la balance. Comme les causes apparentes des effets sublunaires n'étoient plus les mêmes, les images de ces causes, et les fictions faites sur elles ne se lioient plus à leur objet. Les énigmes sacrées devenoient inintelligibles; les fables religieuses et les mo-

numens du culte calqués sur l'ordre des cieux , n'offroient plus qu'un chaos informe , dont les desseins irréguliers ne correspondoient à rien , parce que tous les rapports étoient changés avec leur objet.

C'est sous cette forme bizarre , que l'antiquité religieuse s'est présentée aux Grecs et aux Romains , qui n'y entendirent rien ; c'est encore sous cette forme , qu'elle se présente à nous , qui ne pourrons jamais y entendre davantage , si nous ne rétablissons les rapports que le temps a changés , et si nous ne comparons les débris des statues , des cosmogonies , des fictions théologiques ou poétiques des adorateurs ou des chantres de la Nature , avec les faces ou les aspects que leur offroit le ciel , plus de 1,500 ans avant l'âge d'Homère et dans ces siècles , qui précèdent l'histoire et que nous appelons temps fabuleux.

Il faut donc nous placer dans la position où ils étoient , afin que les tableaux , qu'ils ont peints , soient vus sous la même face et sous les mêmes rapports qu'ils offroient. Ce sera alors pour la première fois , que nous commencerons à pouvoir essayer de les deviner ; car pour la première fois nous serons dans la seule attitude où l'on puisse saisir leur esprit et les entendre. Ce qui sembloit n'avoir point de raison , en paroîtra avoir une ; très-souvent même

on trouvera du génie dans leurs peintures et dans leurs fictions ; car les anciens en avoient ; et quand nous ne leur en trouvons point , c'est presque toujours notre faute. Mais ne leur donnons pas surtout notre esprit , laissons-leur celui qu'ils avoient ; car c'est la vérité qu'il faut trouver , et non pas une face ingénieuse et une manière de voir , qui séduise et qui montre plutôt notre génie qu'elle ne découvre le leur. Les idées les plus simples forment le fond de leur théologie naturelle ; et si nous les trouvons souvent grandes , c'est que , la Nature ne présentant que de grands tableaux , l'ame du spectateur s'agrandit avec elle , et que la grandeur ne nuit point à la simplicité. Quand nous les aurons bien saisies , il sera aisé d'écarter le voile allégorique , qui les deguise et semble les dénaturer.

Le ciel , la terre , le concours de l'un et de l'autre pour la production des êtres sublunaires ; le soleil , dont l'action puissante vivifie toute la Nature ; la lune et les astres qui s'associent à son énergie et à ses opérations , qui déterminent la marche du temps , des saisons , et des retours périodiques , des mêmes causes et des mêmes effets relativement à la végétation ; les élémens modifiés par eux , et qui entrent dans la composition des corps , qui à chaque

instant s'organisent et jouent le premier rôle dans le système universel des générations et des destructions : voilà les phénomènes que les anciens ont chantés , qu'ils ont peints , et que nous retrouverons sans cesse dans leur mythologie , et dans les statues et les images de leurs divinités.

Toutes les fois que nous nous écartons de ce centre universel, vers lequel tendent tous les monumens religieux de tous les peuples du monde , nous serons sûrs de nous être écartés de la route qui conduit à la vérité ; car nous le serons alors de la Nature. Les anciens n'ont vu et n'ont admiré qu'elle ; ils n'ont chanté , ils n'ont peint qu'elle , et la force inconnue , qui la meut et varie ses formes. Ne voyons donc que cela dans leurs allégories sacrées et dans leurs peintures religieuses , et nous y verrons tout ce qu'on doit y voir. Les premiers Dieux de leurs théogonies seront toujours les êtres physiques , qui dans le système général des causes occupent le premier rang. Ainsi , le ciel et la terre , avec les rapports de l'un avec l'autre , seront à la tête des Dieux , comme ils le sont à la tête des causes ; mais avec une différence sensible , qui ne leur aura pas échappé : c'est que l'un agit comme cause purement active , et l'autre comme cause passive. Voilà

quels sont les rapports que la Nature a mis entre eux, et qui se sont présentés à l'observation des hommes.

Deux choses en effet nous frappent dans l'Univers et dans les formes des corps qu'il contient : ce qui semble y demeurer toujours, et ce qui ne fait que passer; ou les causes et les effets et les lieux qui leur sont affectés, autrement, les lieux où les unes agissent et ceux où les autres se reproduisent (//). Le ciel et la terre présentent l'image de ce contraste frappant, de l'être éternel et de l'être passager. Dans le ciel, rien ne semble naître, croître, décroître et mourir, lorsqu'on s'élève au-dessus de la sphère de la lune, qui semble seule offrir l'image d'altération, de reproduction et de destruction de formes, dans les changemens de ses phases; mais qui, d'un autre côté, présente une image de perpétuité dans sa propre substance, dans son mouvement et dans la succession périodique et invariable de ces mêmes changemens de phases. Elle est comme la limite des êtres et des formes sujets à altération; au-dessus d'elle, tout marche dans un ordre constant et régulier, et conserve des formes éternelles; rien n'y naît, n'y croît, n'y vieillit et n'y meurt. Tous les corps célestes se montrent perpétuellement les mêmes, avec leurs

grosseurs, leurs couleurs, leurs formes, leurs rapports de distance entre eux, si on en excepte les planètes; leur nombre ne s'accroît, ni ne diminue; Uranus n'engendre plus d'enfans et n'en perd point; tout chez lui est éternel et immuable.

Il n'en est pas de même de la terre. Si, d'un côté, elle partage l'éternité du ciel dans sa masse, sa forme et ses qualités propres; de l'autre, elle porte dans son sein et à sa surface une foule innombrable de corps extraits de sa substance et de celle des élémens qui l'enveloppent, lesquels n'ont qu'une existence momentanée, passent successivement par toutes les formes dans les différentes organisations qu'éprouve la matière terrestre, et, à peine sortis de son sein, s'y replongent aussi-tôt. C'est à cette espèce particulière de matière, successivement organisée et décomposée, que les hommes ont attaché l'idée d'être passager et d'effet, tandis qu'ils ont attribué la prérogative de cause à l'être perpétuellement subsistant, soit au ciel et à ses astres, soit à la terre, avec ses élémens, ses fleuves et ses montagnes.

Voilà donc deux grandes divisions, qui ont dû se faire remarquer dans l'Univers, et qui séparent les corps existans dans toute la Nature, par des

différences très-tranchantes. A la surface de la terre, on voit la matière passer par mille formes différentes, suivant la différence des moules, qui la reçoivent et la configurent. Ici, elle rampe sous la forme d'un arbuste flexible; là, elle s'élève fièrement sous la forme majestueuse du chêne; ailleurs, elle se hérissé d'épines, s'épanouit en rose, se colore en fleurs, se mûrit en fruits, s'allonge en racines, ou se développe en tige touffue, et couvre de son ombre le verd gazon, sous la forme duquel elle alimente les animaux, qui sont encore elle-même mise en activité, par le feu éternel qui compose la vie. Dans ce nouvel état, elle a encore ses germes, son développement, sa croissance, sa perfection ou sa maturité, sa jeunesse, sa vieillesse et sa mort, et laisse après elle des débris destinés à recomposer de nouveaux corps. Sous cette forme animée, elle rampe encore en insecte et en reptile, elle s'élève en aigle, elle se hérissé des dards du porc-épic; elle se couvre de duvet, de poils, ou de plumes diversement colorées; elle s'attache aux rochers par les racines du polype, ou s'élançe dans l'air sur les ailes agiles de l'oiseau, se traîne en tortue, bondit en cerf et en daim léger, ou presse la terre de sa masse pesante en éléphant, rugit en lion,

mugit en bœuf, ramage en oiseau, articule des sons en homme et combine des idées, se connoît et s'imite elle-même; c'est le terme connu de sa perfection ici-bas.

A côté de l'homme sont les extrêmes, dans les corps qui s'organisent au sein des eaux et qui vivent dans le coquillage, dont la matière animée s'y entoure. Là, le feu de l'intelligence et de la vie est presque entièrement éteint, et une nuance légère y sépare l'être animé, de celui qui ne fait que végéter. La matière y prend des formes encore plus variées que sur la terre; les masses y sont aussi plus énormes et les figures plus monstrueuses; mais on y reconnoît toujours la matière mise en activité par le feu de l'Ether, dont l'action se développe dans un fluide plus grossier que l'air. Le vermisseau rampe ici dans le limon au fond du bassin des mers et du lit des fleuves; le poisson se balance sur la surface des eaux, ou en fend la masse à l'aide de nageoires, tandis que l'anguille tortueuse allonge et développe ses contours à la base du fluide. L'eau, la terre et l'air ont chacun leurs animaux, dont les formes offrent des parallèles, et qui mutuellement se combattent et se cherchent comme pâture, de manière à perpétuer les transformations de la même ma-

tière en mille formes , et à la faire revivre tour-à-tour dans tous les éléments, qui servent d'habitation aux corps animés.

Rien de semblable ne s'offroit aux regards de l'homme au-delà de la sphère élémentaire , qui étoit censée s'étendre jusqu'aux dernières couches de l'atmosphère , et même jusqu'à l'orbite de la lune. Là , les corps y prenoient un autre caractère, celui de constance et de perpétuité , qui les distingue essentiellement de l'effet. La terre recéloit donc dans son sein fécond tous les effets qu'elle en faisoit éclore ; mais elle n'étoit pas la seule cause : les pluies qui fertilisoient son sein sembloient venir du ciel , ou du séjour des nuages que l'œil y place ; la chaleur venoit du soleil ; et les vicissitudes des saisons tenoient au mouvement des astres , qui paroisoient les ramener. Le ciel fut donc aussi cause avec la terre , et cause très-active ; mais produisant un autre que lui-même.

Cette différence dut faire naître des comparaisons entre les générations d'icibas , où deux causes concourent à la formation d'un animal , l'une activement , l'autre passivement ; l'une comme mâle , et l'autre comme femelle ; l'une comme père , et l'autre comme mère. La terre devoit paroître comme la matrice de

de

de la Nature et le réceptacle des formes ; comme la mère et la nourrice des êtres , que le ciel engendroit dans son sein. Ils durent présenter l'un et l'autre les rapports du mâle et de la femelle , ou du mari et de la femme ; et leur concours , l'image d'un mariage , ou de l'union des deux sexes dans l'acte de la génération. Ces fictions furent d'autant plus naturelles , qu'ils étoient tous deux sources de la vie de tous les autres êtres produits , et qu'ils devoient nécessairement renfermer en eux éminemment la vie , qui communiquoit aux êtres passagers , qu'ils n'existoient et ne vivoient , que parce que le ciel et la terre , en les organisant , les faisoient participer à leur vie immortelle pendant quelques instans.

De-là dut naître l'idée de l'Univers , animé par un principe de vie éternelle et par une ame universelle , dont chaque être isolé et passager recevoit en naissant une émanation , qui à sa mort retournoit à sa source. La vie de la matière appartenoit autant à la Nature , que la matière elle-même ; et comme la vie se manifeste par le mouvement , les sources de la vie durent paroître placées dans ces corps lumineux et éternels , et sur-tout dans le ciel où ils circulent et qui les entraîne dans sa course rapide , supérieure par son agilité

à tous les autres mouvemens. Le feu d'ailleurs, ou la chaleur, ont tant d'analogie avec la vie, qu'il semble que le froid soit, comme le défaut de mouvement, le caractère distinctif de la mort.

On dut donc chercher dans ce feu vital, qui bouillonne dans le Soleil et qui produit la chaleur, qui vivifie tout, le principe d'organisation et de vie de tous les êtres sublunaires.

L'Univers, ou l'assemblage du ciel et de la terre, dans son action créatrice et éternelle, ne dut pas être considéré simplement comme une immense machine, mue par de puissans ressorts et mise en un mouvement continuel; lequel, émané de la circonférence, se porte jusqu'au centre, agit et réagit dans tous les sens, et reproduit successivement toutes les formes variées, que reçoit la matière; l'envisager ainsi, ce seroit n'y reconnoître qu'une action froide et purement mécanique, dont l'énergie ne produira jamais la vie.

Il n'en est pas ainsi de l'Univers, et ce n'est pas là l'idée qu'il présente. On dut y appercevoir un être immense toujours vivant, toujours mu et toujours mouvant, et dans une activité éternelle, qu'il tenoit de lui-même, et qui, ne paroissant subordonnée à aucune cause étrangère, se communiquoit à toutes

ses parties , les lioit entre elles , et faisoit du monde un tout unique et parfait. L'ordre et l'harmonie , qui régnoient en lui , sembloient lui appartenir ; et le dessein des différens plans de construction des êtres organisés paroissoit gravé dans son intelligence suprême , source de toutes les autres intelligences , qu'il communique à l'homme avec la vie. Rien n'existant hors de lui , il dut être regardé comme le principe et le terme de toutes choses.

Voilà les conséquences auxquelles le spectacle de l'Univers , de ses parties , de ses mouvemens , et des effets résultans du jeu de ses ressorts , a dû conduire l'homme , qui a mis un peu de suite dans ses idées , et qui a donné quelque développement à ses réflexions sur l'ordre du monde. Voilà le langage que la Nature a parlé aux hommes ; voyons s'ils l'ont entendue. La Nature vient d'être interrogée ; interrogeons maintenant les hommes qui nous ont précédés. Consultons leurs écrits , et mettons-les en parallèle avec les leçons de la Nature.

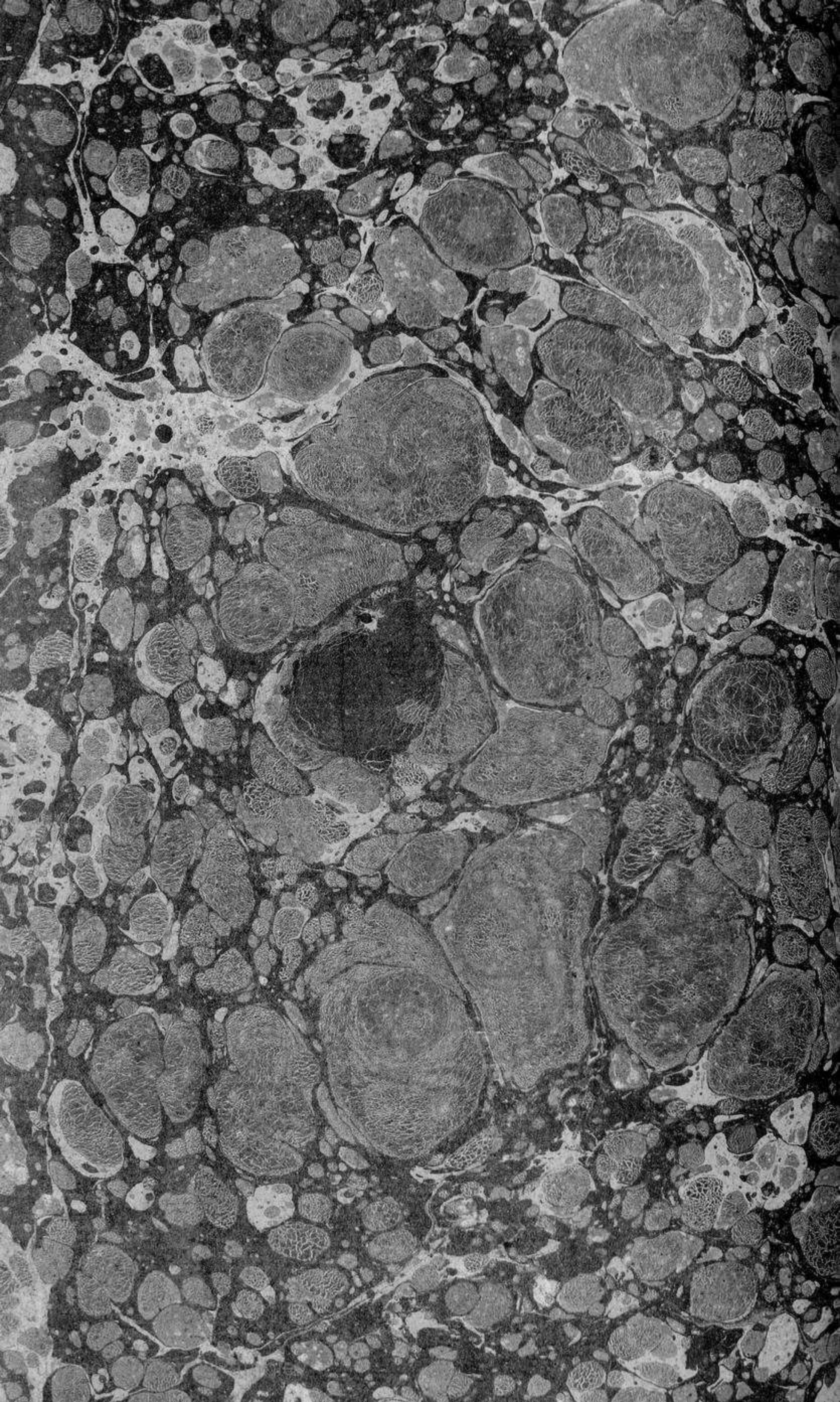
Fin de la première partie du tome premier.

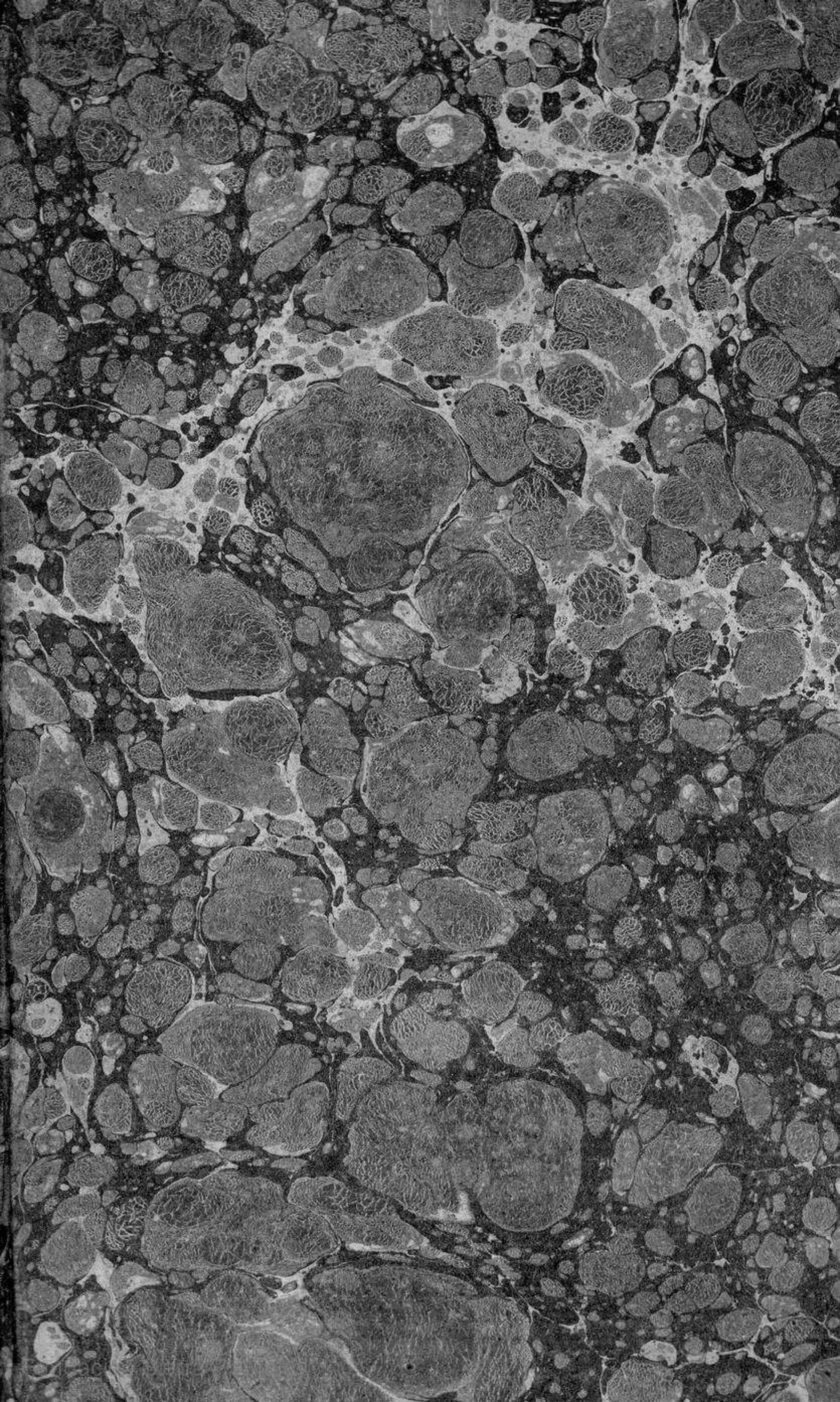
U N I V E R S A L I T É
ses parties, les lois entre elles, et
soit du monde un tout unique et parfait.
L'ordre et l'harmonie, qui régissent
en lui, s'appliquent au particulier, et
le dessin des différents plans de con-
struction des êtres organisés parais-
sent dans son intelligence supérieure,
sentes de toutes les autres intelligences,
qu'il communique à l'homme avec la
vie. Rien n'existant hors de lui, il
être regardé comme le principe et le
terme de toutes choses.

Voilà les conséquences auxquelles le
spectacle de l'Univers, de ses parties,
de ses mouvements, et des effets résultant
tant du jeu de ses ressorts, et du con-
cours l'homme, qui a mis un peu de
sua dans ses idées, et qui a donné
quelque développement à ses réflexions
sur l'ordre du monde. Voilà le langage
que la Nature a parlé aux hommes;
voyons s'ils l'ont entendue. La Nature
vient d'être interrogée; interrogeons
maintenant les hommes par nos
prêches. Considérons leurs écrits, et
mettons les en parallèle avec les leçons
de la Nature.

Fin de la première partie du discours
préliminaire.
A A A

33









ORIGINE
DE TOUS
LES CULTES



TOM I.
PART I